LES ANTIQUITÉS

D'ATHÈNES.

LES ANTIQUITÉS
D'ATHÈNES,

MESURÉES ET DESSINÉES

PAR J. STUART ET N. REVETT,

PEINTRES ET ARCHITECTES.

Ouvrage traduit de l'Anglais, par L. F. F.

ET publié par C. P. LANDON, Peintre, ancien pensionnaire de l'Académie de France à Rome, Auteur et Editeur des Annales du Musée.

TOME SECOND.

A PARIS,
DE L'IMPRIMERIE DE FIRMIN DIDOT.
1812.

AU PUBLIC.

Il serait impardonnable à moi de ne pas profiter de cette circonstance pour témoigner publiquement combien je dois de reconnaissance aux nombreux amis de feu M. Stuart, mon mari, pour leur empressement à concourir à la publication du deuxième volume des Antiquités d'Athènes. Tous mes efforts auraient été insuffisants pour atteindre ce but, si je n'eusse été secondée par leur généreuse coopération. Celle de MM. les membres de la Société des Dilettanti m'a été sur-tout extrêmement utile : ils ont bien voulu mettre à ma disposition plusieurs planches nécessaires pour compléter ce volume, après les avoir fait graver d'après des dessins originaux qui leur appartiennent. Je ne suis pas moins redevable à M. William Newton, de Greenwich, qui s'est spécialement chargé de mettre en ordre et de compléter les matériaux de cette deuxième partie, et dont les soins ont puissamment contribué à faire jouir le Public d'une collection d'antiquités, qui, sans le concours de tant de personnes bienveillantes, semblait destinée à tomber dans l'oubli.

Élisabeth STUART.

INTRODUCTION.

La mort soudaine de M. Stuart l'ayant empêché de terminer le second volume de ses Antiquités d'Athènes, ses amis ont pensé qu'on devait le publier sans aucun changement, et sans autres additions que celles qu'autorisaient les matériaux laissés par l'auteur, et qui étaient indispensables pour compléter son travail. Il est donc nécessaire de prévenir d'avance le lecteur de quelques lacunes qu'il pourra remarquer, et de lui faire connaître ce que l'on a fait depuis la mort de M. Stuart, afin qu'il ne soit pas dans le cas d'accuser à tort l'exactitude, le goût et les connaissances classiques de cet habile artiste.

M. Stuart, accablé d'infirmités pendant les dernières années de sa vie, avait laissé ses papiers dans un grand désordre. Plusieurs parties de son travail étaient incomplètes, d'autres manquaient entièrement. Il a fallu d'abord s'occuper de découvrir l'ordre des matières: cette connaissance acquise, on a eu recours au livre original d'esquisses, et à tous les documents authentiques que l'on a pu recueillir, soit pour compléter les parties non terminées, soit pour remplacer celles qui manquaient. Au défaut de matériaux vraiment authentiques, on a laissé subsister la lacune que l'ouvrage présentait, sauf quelques cas où, à la place des vues qui ne se sont pas retrouvées, on en a substitué d'autres qui se rapportent également aux objets décrits par l'auteur. A cet égard, l'ouvrage doit beaucoup à la libéralité de la société des Dilettanti, qui a fait graver à ses frais un grand nombre de planches, d'après des dessins originaux dont elle est propriétaire. Plusieurs de ses membres, empressés de concourir à la publication de ce volume, y ont consacré leur temps et leurs connaissances. C'est donc à eux que l'on doit, en grande partie, que l'ouvrage n'ait pas été entièrement abandonné après la mort de l'auteur, et que l'honneur et l'utilité d'une aussi belle entreprise ne soient pas perdus pour la nation anglaise.

Voici, sur les objets présentés dans ce volume, quelques particularités dont il est à propos que le lecteur soit informé (1).

(1) Il est presque inutile de prévenir nos lecteurs que nous avons profité, dans notre traduction, des corrections indiquées ici par l'éditeur du second volume: nous n'avons pas cru cependant devoir les omettre dans cette introduction, parce qu'elles autorisent les légers changements que presente notre texte, comparé avec celui de l'ouvrage original.

Note du traducteur.

Dans l'explication du plan de l'Acropolis, l'auteur a oublié d'annoncer que l'astérisque (*) indique la place du petit temple Ionique, que Spon et Wheler prirent pour le temple de la Victoire *Aptère* (sans ailes). M. Stuart pense que c'était probablement le temple d'Aglaure : il est aujourd'ui entièrement démoli. (Voyez le chapitre V de ce volume).

Dans la description de la planche VI, chap. I^er^, l'auteur parle de plusieurs trous triangulaires, marqués sur l'architrave : il se proposait probablement de les indiquer, mais ils ont été oubliés. On voit bien une représentation de ces trous dans la planche IV, fig. 1^re^; mais là ils paraissent quadrangulaires, et on ne sait si c'est ou non par erreur qu'ils ont été figurés de cette manière.

Plus bas, le texte porte que les figures 2, 3, 4, 5, planche XII, sont tirées du côté nord de la frise du Parthénon. Nous devons observer que les fig. 2 et 5 appartiennent seules au côté nord, et que les deux autres sont du côté sud.

On n'a retrouvé ni la planche contenant deux groupes déja publiés par Montfaucon, ni celle dans laquelle M. Stuart avait réuni tout ce qui reste de la frise du Parthénon, quoiqu'elles soient toutes deux décrites dans le texte du chap. I^er^. On peut voir les deux groupes dans l'ouvrage même de Montfaucon, auquel l'auteur renvoie; mais ils y sont dessinés d'une manière si incorrecte, que l'on n'a pas cru devoir les faire copier. Quant à l'ensemble de la frise du Parthénon, on a fait graver une planche nouvelle, qui présente tout ce que l'on a pu retrouver du dessin d'après lequel la première avait été faite (1).

Pour le second chapitre, la vue pittoresque (pl. XVIII), dont le texte donne une description détaillée, ne se retrouvant point, on l'a remplacée par une vue du même temple, qui appartient à la société des Dilettanti, et qui a été dessinée sur les lieux par M. Pars.

Les planches XXI et XXIV, et les caryatides de la planche XIX du même chapitre, ont été gravées, depuis la mort de l'auteur, d'après des dessins au trait laissés par lui; mais ceux des planches XXII, XXVI et XXVII n'ayant pas été trouvés, il a fallu les refaire, en se conformant aux esquisses et aux cotes originales.

M. Stuart se proposait de donner quatre planches dans le troisième chapitre, ainsi qu'il l'annonce lui-même dans le texte; mais à sa mort il n'y en avait que

(1) On voit, par-là, pourquoi la planche XXIX du chapitre I^er^ manque dans tous les exemplaires de l'ouvrage original : c'est celle qui devait présenter la copie des deux groupes donnés par Montfaucon. Nous avons rempli cette lacune, en faisant copier ces deux figures, non dans l'ouvrage de Montfaucon, mais dans la collection de dessins originaux à laquelle Montfaucon les avait empruntées. C'est encore à cette collection de dessins faits sur les lieux en 1674, sous les yeux du marquis de Nointel, que nous devons les deux frontons du Parthénon, que Stuart n'a point donnés, et que nous présentons dans notre planche XV. *Note du traducteur.*

deux de gravées, et on n'a trouvé aucun dessin pour les deux autres. Les lettres S. et T. placées par l'auteur sur la seconde planche du même chapitre, sont sans explication dans le texte. La lettre S. indique, sans aucun doute, le Postscenium, ou la partie du théâtre située derrière la scène, où, selon Vitruve, (l. V, ch. 9), le chœur se préparait. La lettre T. désigne probablement le portique d'Euménicus, dont il est parlé dans la description du plan de l'Acropolis.

Toutes les planches d'architecture du cinquième chapitre ont été gravées d'après des dessins de M. Revett, qui appartiennent à la société des Dilettanti. M. Stuart n'avait encore préparé aucun dessin pour les Propylées, si ce n'est une vue dont il parle dans ce chapitre, et que l'on n'a point retrouvée : on y a substitué une autre vue du même monument, dessinée par M. Pars, et qui appartient également à la société des Dilettanti.

Après avoir relevé avec détail les erreurs de M. Le Roi, dans son premier volume, l'auteur s'était déterminé à n'en plus parler dans la suite de son ouvrage. Voici comment il s'exprime à ce sujet, dans une note qu'il a laissée :

« M. Le Roi, pendant le court séjour qu'il a fait à Athènes, y a dessiné à la hâte quelques esquisses, à l'aide desquelles, en consultant les relations des anciens voyageurs, et sur-tout celles de Spon et de Wheler, il a composé un ouvrage où les Antiquités qui de nos jours rendent cette ville encore célèbre, sont représentées d'une manière très-inexacte. Nous avons critiqué son travail dans notre premier volume, et relevé quelques-unes des nombreuses erreurs que nous y avions découvertes. Dans une seconde édition, M. Le Roi a montré un vif ressentiment de notre conduite à son égard : comme nous pensons que ses raisonnements ne méritent pas plus de réponse que ses injures, nous nous épargnerons désormais le soin de parler à nos lecteurs de M. Le Roi, et nous nous contenterons de soumettre nos opinions et notre ouvrage au jugement du Public. »

AVERTISSEMENT.

Lorsque M. Revett et moi nous reçûmes, à notre retour d'Athènes, des souscriptions pour le premier volume de notre ouvrage, ne sachant pas si nous serions encouragés à en poursuivre la publication, nous nous proposâmes de donner, dans cette première partie, un choix de monuments tel, qu'il présentât un exemple des divers ordres d'architecture en usage dans la Grèce. Si, contre nos désirs, on ne nous eût plus rien demandé sur Athènes, les personnes qui nous avaient honoré de leur souscription auraient du moins trouvé, dans ce volume, des documents intéressants sur les principaux modes de décoration architecturale usités parmi les Grecs.

Mais l'accueil favorable que le Public a fait à cette première partie, m'ayant encouragé à continuer un ouvrage dont je suis aujourd'hui seul propriétaire, je me propose d'en publier le reste dans l'ordre suivant, avec toute la célérité que permettent les soins d'exécution qui constituent le principal mérite d'une semblable entreprise.

Ce nouveau volume traitera des monuments élevés par les Athéniens, lorsqu'ils formaient un peuple libre, et principalement sous l'administration de l'immortel Périclès.

Un troisième volume, qui doit compléter l'ouvrage, et qui est déja fort avancé, contiendra la description de plusieurs édifices construits depuis l'époque où Athènes fut soumise aux Romains. Quoique privée de sa liberté, et considérablement déchue de son ancienne splendeur, cette ville fameuse conserva long-temps des droits aux hommages de ses vainqueurs. C'est dans son sein que les enfants des premières familles de Rome venaient terminer leur éducation : elle produisait encore d'habiles artistes, et elle faisait servir leurs talents à son embellissement. Je joindrai à ces monuments quelques autres restes d'antiquités qui, dans nos différentes excursions hors d'Athènes, nous ont paru dignes de l'attention du Public, soit par leur beauté, soit par leur singularité.

J. STUART.

L'ACROPOLIS,

OU

LA CITADELLE D'ATHÈNES.

L'Acropolis nous fournit des matériaux pour la plus grande partie de ce volume. J'ai cru, par cette raison, devoir en offrir le plan et la vue dans son état actuel. Cette citadelle, bâtie sur un roc escarpé, ne présente d'accès que par un seul côté. Elle est formée par une muraille qui, s'élevant sur l'arête même de l'escarpement, entoure tout le sommet du roc : ce sommet présente une surface presque entièrement plate.

On dit que la force naturelle du lieu détermina les premiers habitants à s'y établir. Lorsque, par la suite des temps, leur nombre se fut progressivement accru, ils se bâtirent des demeures au pied du roc, jusqu'à ce qu'enfin l'Acropolis, environnée de tous côtés de nombreuses habitations, devint le centre et la citadelle d'une ville aussi étendue que populeuse.

C'est là que se trouvaient les plus anciens temples des Athéniens; là qu'ils célébraient la fête des Panathénées, et qu'étaient déposés les archives de l'état et le trésor public : aussi l'Acropolis était-elle en quelque sorte regardée comme la partie sacrée de la ville.

Les Athéniens, dans les temps de leur prospérité, se plurent à orner leur citadelle de temples, de statues, de peintures, d'offrandes à leurs dieux : elle ne présente plus aujourd'hui que des ruines. Cependant on y voit encore les restes des fameux Propylées, le petit temple de la Victoire *Aptère* (sans ailes), le temple dorique de Minerve, si connu sous les noms de Parthénon et d'Hécatompédon, les temples ioniques d'Erechthée et de Minerve Poliade, la chapelle (*cella*) de Pandrose.

Les murs de l'Acropolis ayant été grossièrement réparés ou plutôt rebâtis, dans différents temps, on trouve aujourd'hui fort peu de restes de la construction antique. Ces murs présentent, dans plusieurs endroits, un grand nombre de fragments de colonnes, de corniches et de sculptures, dont l'emploi bizarre offre aux yeux le spectacle désagréable de la destruction.

Les Turcs entretiennent dans la citadelle d'Athènes une petite garnison. C'est la résidence du Disdar-Aga, ou gouverneur de la forteresse; c'est également celle de l'Asap-Aga, et de quelques autres officiers inférieurs. Tous, excepté le Disdar-Aga, sont aussi pauvrement vêtus que peu commodément logés, ce qui conduit à penser que leur paie est extrêmement modique.

VUE DE L'ACROPOLIS,

Prise du lieu où se trouvait l'ancienne porte du Pirée.

A, 5, L'Aréopage, rocher nu.

B, 4, Le mont Pentélique.

C, 3, Le mont Anchesme. Sur le sommet, on voit une petite église dédiée à Saint-Georges, qui était autrefois le temple de Jupiter Anchesmien.

D, 5, Tombeau turc. Les petites colonnes et les monuments que l'on voit auprès, sont également des tombeaux : tout ce terrain est un cimetière réservé aux turcs.

E, 2, Le temple de la Victoire *Aptère* (sans ailes). C'est présentement un magasin militaire.

F, 1, Tour moderne, qui sert aujourd'hui de prison : elle est bâtie sur des ruines antiques. Entre cette tour et le monument qui précède, on voit les restes des Propylées.

G, 1, Le Parthénon.

H, 3, Colonne qui servait autrefois de support à un trépied choragique. Cette colonne se trouve placée, ainsi qu'une autre de la même espèce, au-dessus du monument choragique de Thrasillus, qui est aujourd'hui l'église de Notre-Dame de la Grotte.

I, 4, Théâtre de Bacchus.

K, 6, Entrée du stade Panathénaïque.

L, 6, Entrée du Pont sur l'Ilyssus.

M, 6, Colonnes du temple de Jupiter Olympien.

N, 4, Couvent de Saint-Cyriani, sur le mont Hymette.

O, 7, Kiosque, ou maison d'été du Vaiwode, avec un petit jardin qui en depend.

P, 6, Temple décrit dans le second chapitre de notre premier volume. Au-dessous de ce temple, il y a deux fontaines ; l'une est celle de Callirrhoë, et nous avons supposé que l'autre était la fontaine de Panops.

Q, 1, Le point le plus élevé du mont Hymette.

Les pierres que l'on aperçoit sur le premier plan sont des ruines des anciens murs d'Athènes. Les figures représentent quelques-uns des principaux turcs de la ville, se livrant à leur exercice favori, le djérit. On voit sur la droite le Disdar-Aga, qui poursuit le Kyaia du Vaiwode ; celui-ci vient au secours du Kyaia, et se dispose à lancer son djérit sur le Disdar-Aga. Sur la gauche, le Mudereese-Effendi s'entretient avec Achmet-Aga, le plus riche et le plus considérable des turcs qui habitent Athènes : trois autres personnages composent leur suite.

Explication du Plan de l'Acropolis.

a, Petite porte au nord de l'Acropolis. Elle donne entrée dans une espèce d'ouvrage extérieur, par où nous fûmes obligés de passer pour arriver aux Propylées et pour entrer dans la citadelle.

b, Petit fort qui fait face à cette porte.

c, *c*, *c*, Fortification extérieure, composée d'un mur grossièrement bâti et de peu de défense. On y a pratiqué des meurtrières pour le feu de mousqueterie de la garnison, en cas d'attaque. Ce mur est prolongé de manière à aller en joindre un autre, qui, de la citadelle, descend au théâtre de Bacchus.

d, Autre petit fort.

e, Grotte située directement au-dessous du temple de la Victoire sans ailes. C'est probablement la grotte d'Apollon et de Creüse, où étaient les temples d'Apollon et de Pan [1]. Devant cette grotte jaillit une source, à laquelle vient bientôt se joindre un autre petit ruisseau qui prend naissance à quelque distance de là : le temple d'Esculape se trouvait près du lieu où leurs eaux se réunissent. Ces eaux, qui sont conduites aujourd'hui à la grande mosquée, passent près de la Tour des Vents : j'ai supposé qu'elles y servaient autrefois à faire mouvoir une clepsydre, et qu'ensuite elles coulaient sous terre jusqu'au port de Phalère [2].

f, Autre petit fort.

(1) « En descendant de l'Acropolis, on trouve, avant d'arriver à la ville, et à peu de distance au-dessous des Propylées, une source d'eau vive ; près de cette source est le temple d'Apollon, dans une grotte, et celui de Pan. » Pausanias, Att., C. XXVIII.

(2) Voyez le 1er vol., chap. III, page 36.

g, Porte qui, de la fortification extérieure, donne entrée dans le cimetière turc.

A, Grande batterie basse.

h, *c*, *i*, Mur qui descend de cette grande batterie au théâtre de Bacchus.

k, Porte dans ce mur. Il y a au-dessus un petit bas-relief d'un très-bon goût, dont Spon et Wheler ont parlé, et que nous donnerons à la fin de cette description (1).

l, Mosquée en ruines. Ce fut autrefois, à ce que je pense, une église chrétienne bâtie sur les fondations d'un temple antique. Près de cette mosquée se trouvent les ruines de plusieurs habitations maintenant abandonnées et même en grande partie démolies, que l'on ne nous permit pas d'examiner : quoiqu'elles ne présentassent, par elles-mêmes, rien qui dût exciter notre curiosité, nous desirions pouvoir leur donner quelque attention, parce que Pausanias fait mention de plusieurs monuments qui paraissent avoir occupé la même place, et particulièrement du temple d'Aglaure (2), près duquel est le lieu par où les Perses escaladèrent le rocher et se rendirent maîtres de l'Acropolis. C'était encore près de ce temple que se trouvait le Prytanée (3), où venait aboutir la rue des Trépieds : les monuments surmontés de trépieds dont elle était décorée, lui avaient donné ce nom, ainsi qu'aux terrains environnants (4).

m, Corps-de-garde.

B, Grande batterie supérieure.

n, Autre porte, par laquelle nous arrivâmes aux Propylées.

(*) Petit Temple Ionique qui existait encore à l'époque du voyage de Spon et de Wheler, et qu'ils prirent à tort pour le temple de la Victoire sans ailes : il est aujourd'hui entièrement démoli.

C, Les Propylées.

D, Le temple de la Victoire sans ailes.

E, Haute tour qui sert aujourd'hui de prison. Elle est bâtie sur une construction antique qui paraît avoir été entièrement semblable au temple dont nous venons de parler.

o, Une autre porte.

F, Le Parthénon.

G, Les temples d'Erechthée, de Minerve Poliade et de Pandrose.

Revenons maintenant de l'intérieur de l'Acropolis à la porte *g*, dont nous avons déja parlé, et qui conduit au cimetière turc. En sortant par cette porte, nous nous trouvions précisément en face de l'Aréopage, colline qui, comme chacun sait, donna son nom au plus célèbre tribunal d'Athènes, parce qu'il était bâti dessus, ou qu'il y était adossé. Elle est formée dans sa presque totalité d'une seule masse pierreuse, et quoique peu élevée, elle ne laisse pas d'être, par son escarpement, d'un accès assez difficile : son sommet ne présente pas de grandes irrégularités, mais il est moins spacieux et moins uni que celui de l'Acropolis. C'est sur cette colline que les Amazones établirent leurs tentes, lorsqu'au temps de Thésée elles se répandirent dans l'Attique (5); c'est aussi de là que les Perses, sous Xercès, commencèrent l'attaque de l'Acropolis (6). Nous nous attendions à y trouver quelques vestiges du tribunal si connu sous le nom d'Aréopage, et nous espérions que certaines marches taillées dans le roc, que nous avons marquées *p*, *p*, sur le plan, nous y conduiraient; mais nous fûmes trompés dans notre attente, car nous ne découvrîmes pas la moindre trace de monu-

(1) Voyez Wheler, tome II, page 126.

(2) « Vis-à-vis de la citadelle, derrière les portes et le chemin par où l'on y monte, est un lieu escarpé, qui n'était pas gardé; personne ne se serait jamais attendu qu'on pût y gravir : quelques barbares le firent cependant, près de la chapelle d'Aglaure, fille de Cécrops. » Hérodote, l. VIII. Voyez Pausanias, Att. C. XVIII.

(3) « Près du temple d'Aglaure est le Prytanée. » Pausanias, C. XVIII.

(4) Pausanias, Att., C. XLVIII.

(5) Eschyle, dans les Euménides, acte V.

(6) « Les Perses assirent leur camp sur la colline qui est vis-à-vis de la citadelle, et que les Athéniens appellent Aréopage, et en firent le siége de cette manière. » Hérodote, l. VIII.

ments sur toute la colline. Au pied du roc, du côté qui regarde le nord-est, on voit plusieurs cavernes naturelles, et, près de ces cavernes, les décombres plutôt que les ruines de quelques monuments considérables. Dans l'état où sont aujourd'hui ces constructions, il est presque impossible de former quelques conjectures sur leur ancienne destination. Les décombres qui se trouvent le plus près de l'Acropolis, et que nous avons marqués *q* dans notre plan, passent, d'après une tradition populaire, pour avoir été autrefois le palais de Denis l'Aréopagite : Athènes, devenue chrétienne, en fit une église qui fut dédiée à ce saint. Wheler a vu cette église il y a plus de cent ans, et déjà elle ne formait plus qu'un monceau de ruines (1). Le même voyageur nous apprend que près de là était le palais de l'archevêque; aujourd'hui ce palais est aussi entièrement démoli. Il ne serait pas improbable que l'église et le palais aient été construits sur les ruines de l'ancien Aréopage.

Près de ce tribunal était le temple des Euménides ou Furies, dont j'aurai occasion de parler plus bas (2).

r, *r*, *r*, Fondations d'une ancienne muraille, peut-être du mur Pélasgique. Ces fondations sont en pierres de taille et solidement construites : quoiqu'elles ne s'élèvent pas au-dessus du sol, nous en avons suivi la trace jusqu'à une distance considérable.

H, Le théâtre de Bacchus.

I, I, Les restes d'un ancien Portique : c'est peut-être une partie du péribolos du temple de Bacchus (3). Ce mur et le théâtre de Bacchus forment, du côté sud de l'Acropolis, une espèce d'ouvrage extérieur que l'on ne nous permit pas de visiter.

K, Excavation en forme de théâtre : ce sont probablement les restes de l'Odéum de Périclès, qui se trouvait en effet à la gauche de ceux qui sortaient du théâtre de Bacchus (4).

L, Monument choragique de Thrasillus, maintenant l'église de Notre-Dame de la Grotte : elle est adossée au rocher de l'Acropolis. Au-dessus de l'église sont deux colonnes qui servaient autrefois de supports à des trépieds, et de chaque côté le roc est travaillé au ciseau, de manière à ne pas laisser douter qu'il y ait eu là plusieurs autres petits monuments du même genre. On voit auprès quelques inscriptions gravées sur le roc même ; elles sont aujourd'hui presque entièrement effacées, mais les mots ΤΡΙΠΟΣ et ΑΝΕΘΗΣΑΝ se lisent encore distinctement dans plusieurs endroits.

s, Cadran solaire qui sera décrit dans le chapitre IV de ce volume.

M, Monument choragique de Lysicrates, décrit dans notre premier volume.

Je dois ici, en ramenant le lecteur aux ruines marquées *l*, parmi lesquelles j'ai supposé que se trouvaient le temple d'Aglaure et le Prytanée, observer qu'il y a un sentier, peu fréquenté aujourd'hui, qui, en partant de ces ruines, suit le pied du rocher, traverse l'ouvrage extérieur au sud de l'Acropolis, se prolonge ensuite presqu'en ligne droite jusqu'au monument choragique de Thrasillus, et de-là suit encore à-peu-près la même direction jusqu'au monument de Lysicrates. Ce sentier indique, à ce que j'imagine, la position de la rue appelée *les Trépieds,* par Pausanias, qui nous apprend qu'elle commençait au Prytanée (5). Les monuments dont nous venons de parler, et qui ont évidemment servi de supports à des trépieds, étaient deux de ces temples surmontés de trépieds qui, selon le même auteur, bordaient la rue de ce nom.

(1) Wheler, tome II, page 169.

(2) « Près de l'Aréopage est le temple des Sévères Déesses, ainsi que les appellent les Athéniens ; mais Hésiode, dans sa Théogonie, les nomme Erynnies, (Furies). » Pausanias, Att. C. XXVIII.

(3) « Près du théâtre est le plus ancien temple de Bacchus, dont le péribolos, ou mur d'enceinte, renferme deux autres temples. » Pausanias, Att. C. XX.

(4) « Il y a aussi, près du théâtre et du temple de Bacchus, un monument dont la forme est telle, qu'elle imitait, dit-on, celle de la tente de Xercès. » Pausanias, Att. C. XX.

C'était certainement l'Odéum de Périclès, qui, selon Vitruve, se trouvait à la gauche de ceux qui sortaient du théâtre. Voyez aussi Plutarque, dans la vie de Périclès.

(5) « En sortant du Prytanée on suit une rue nommée les Trépieds. » Pausanias, Att. C. XLVIII.

N, Grotte à l'extrémité orientale de l'Acropolis, dont une grande partie s'est récemment écroulée.

t, *t*, *t*, Sol uni à sa surface par une coupe faite au pied du roc. Il n'a pas dix pieds de large, mais sa longueur est considérable, et il a évidemment servi de base à une très-forte muraille : je conjecture que c'était une autre partie du mur Pélasgique. Ce mur et le rocher de l'Acropolis renfermaient entre eux un espace de terrain appelé le *Pelasgicum;* et d'après la proximité où le mur se trouvait du rocher dans cet endroit, on peut croire qu'il ne se prolongeait pas à une grande distance vers l'est. Nous pourrions aussi supposer que le temple de Cérès Eleusine n'était pas fort éloigné : en effet, le jour de la grande fête des Panathénées, la procession qui accompagnait le *Peplus*, sortait du Pompeïum, monument où l'on conservait tous les ornements qui servaient à cette solennité, et passait par le Céramique pour se rendre au temple de Cérès Eleusine; elle traversait ensuite le Pélasgicum, s'avançait vers le sud jusqu'au temple d'Apollon Pythien, et enfin, continuant sa marche par le portique des Hermès, montait à l'Acropolis, où l'on consacrait le *Peplus* à Minerve (1).

V, Grotte située près de la petite porte *a* par où nous sommes entrés dans la première enceinte de la citadelle. On reconnaît encore aisément que cette grotte a été autrefois décorée d'ornements.

Le plan de l'Acropolis que je présente, en même temps qu'il est appuyé dans quelques parties sur l'autorité de Vitruve, offre une correction pour le texte de cet auteur (2). En l'examinant, on reconnaît que le temple des Euménides, bâti près du tribunal de l'Aréopage, ne peut guères être supposé à une plus grande distance à la gauche du théâtre de Bacchus, que celle où se trouvait l'Odéum de Périclès à la droite du même théâtre. Je proposerai donc, au lieu de *porticus Eumenici*, que porte le texte du passage de Vitruve, cité dans la note, de lire *porticus Eumenidum*. Je supposerai alors que les spectateurs qui, pour éviter la pluie, sortaient du côté droit du théâtre, allaient chercher un abri sous le portique des Euménides, tandis que ceux qui sortaient du côté gauche se rendaient à l'Odéum; et que le portique du temple de Bacchus, situé précisément entre ces deux monuments, recevait ceux qui, étant placés au milieu du théâtre, se trouvaient dispensés d'aller chercher plus loin l'abri qui leur était nécessaire.

La vignette qui décore le frontispice de ce volume (voyez la pl. III), représente des médailles de trois *demos* ou bourgs de l'Attique, Marathon, Prasies et Rhamnonte. La première (fig. 1re), est celle de Marathon. Sur la face de celle-ci on voit une tête de Minerve, remarquable par la forme de son casque, qui est telle qu'elle présente une tête de Pan : on sait que les Athéniens attribuaient en grande partie au secours de ce dieu la victoire qu'ils avaient remportée sur les Perses à la glorieuse journée de Marathon. Le revers de cette médaille offre la chouette, si commune sur les médailles d'Athènes; celle-ci est entourée d'une guirlande d'olivier. D'un côté on voit la lettre M, et de l'autre la lettre A : ces lettres servaient, selon moi, à indiquer le nom du *demos* où la médaille avait été frappée. On doit remarquer que, près de Marathon, il y avait une caverne ou grotte consacrée à Pan : Pausanias en

(1) Voyez, sur le *Peplus*, une note du chapitre qui suit.

(2) « *Post scenam porticus sunt constituendæ, uti cùm imbres repentini ludis interpellaverint, habeat populus quò se recipiat ex theatro, choragiaque laxamentum habeant ad chorum parandum, uti sunt porticus Pompeianæ : itemque Athenis porticus* Eumenici, (*lisez plutôt* Eumenidum) *patrisque Liberi fanum, et exeuntibus a theatro, sinistra parte, Odeum, quod Athenis Pericles columnis lapideis disposuit.* » *Vitruve, l. v. c. 9.*

« Il doit y avoir des portiques derrière la scène, afin que, quand il surviendra inopinément des pluies au milieu des jeux, le peuple puisse s'y retirer en sortant du théâtre. Il faut aussi que le lieu où les chœurs se préparent soit suffisamment spacieux; tels sont les portiques du théâtre de Pompée, et à Athènes, les portiques d'*Eumenicus* (lisez plutôt *des Euménides*), le temple de Bacchus, et l'Odéum que Périclès fit construire à Athènes, avec des colonnes de pierre. »

parle, le docteur Chandler l'a décrite, et elle est célébrée dans une épigramme grecque publiée par M. Spence, dans son ouvrage intitulé *Polymetis*.

A l'occasion des deux autres médailles (pl. III, fig. 2 et 3), je me permettrai une digression sur la position des *demos* où elles ont été frappées.

Sur la côte orientale de l'Attique, en face des Cyclades et de la mer Egée, se trouve l'entrée d'un havre spacieux, divisé en deux ports par une chaîne de rochers longue et étroite, qui s'avance de l'est à l'ouest. Le port situé au nord, où l'on entre d'abord, et qui se nomme aujourd'hui *Porto Raphti*, est probablement l'ancien *Alai Araphonides*. L'autre port, appelé aujourd'hui *Prassa*, est, selon toute apparence, l'ancienne Prasies : quelques ruines éparses sur le rivage du côté du sud, indiquent la situation de la ville. C'est là qu'Erysichthon, fils de Cécrops, qui le premier occupa Délos et y bâtit un temple à Apollon, s'embarquait dans le vaisseau *Theoris*, avec les présents destinés à ce Dieu : étant mort sur mer, au retour d'un de ces voyages, il fut enterré à Prasies où on lui éleva un monument, ainsi que le rapporte Pausanias (1). Il y avait encore dans cette ville un temple consacré à Apollon, où l'on recevait chaque année les présents mystiques des Hyperboréens, qui de là étaient transportés sur le *Theoris* dans l'île de Délos.

La figure 2 (pl. III) représente la face d'une médaille que je suppose avoir été frappée à Prasies. On y voit une tête de Cybèle couronnée de tours ; ce qui me ferait croire qu'il y avait à Prasies un temple de Cybèle, quoique Pausanias n'en parle pas. Sur le revers de cette médaille, on a gravé un vaisseau, probablement le *Theoris ;* au-dessus, sont les caractères ΠΡΑΣ., qui paraissent indiquer le nom du bourg.

J'aurais déjà dû rapporter qu'en entrant dans le port situé au nord, dont je viens de parler, deux petits rochers isolés fixèrent notre attention. On voit sur l'un et l'autre une statue d'un très-beau marbre blanc ; mais ces deux statues sont tellement mutilées qu'il ne me fut pas possible de former de conjecture satisfaisante sur les divinités qu'elles avaient représentées. La plus grande est d'une proportion vraiment colossale : on pourrait penser que c'était un Apollon ou un Neptune, quoiqu'elle porte aujourd'hui le nom ridicule de *O Raphti*, le tailleur. Celle qui se trouve sur l'autre roc est beaucoup plus petite ; c'est une figure de femme, peut-être une Thétis ou une Diane, que l'on nomme vulgairement *è Raphti poula*, la fille du tailleur. Toutes deux doivent probablement leurs noms actuels au bourg *Araphen*, situé autrefois, à ce que je suppose, sur la côte qui forme ce port.

La médaille qui accompagne celles dont je viens de parler (pl. III, fig. 3), porte un monogramme dont la forme ressemble à celle d'un R, avec une petite branche de nerprun, assez mal conservée dans l'exemplaire qui m'appartient. Je suppose qu'elle a été frappée à Rhamnonte, bourg de la côte orientale de l'Attique, célèbre par un beau temple et une statue de Némésis. On voit encore les ruines de ce monument, qui couvrent un terrain considérable, quoiqu'il n'y ait plus une seule colonne debout et à sa place primitive : tout est aujourd'hui renversé, comme si un tremblement de terre avait causé la chûte de l'édifice.

Quant à la vignette qui termine cette explication du plan de l'Acropolis (voy. pl. III, fig. 4), elle présente le petit bas-relief dont j'ai parlé plus haut, et qui est placé au-dessus de la porte marquée *k* sur le plan. Spon et Wheler ont tous deux fait mention de ce morceau de sculpture : selon eux, il représente un mari et une femme qui se disent le dernier *adieu*, comme on le voit quelquefois sur les tombeaux anciens, avec les mots VALE, en latin, ou ΧΑΙΡΕ, en grec, qui ont tous deux la même acception (2).

(1) Pausan., Att., l. Ier, ch. XXXI.

(2) Voyez le Voyage de Spon, tome II, page 79.

CHAPITRE PREMIER.

TEMPLE DE MINERVE,

NOMMÉ PARTHÉNON ET HÉCATOMPEDON.

Ce temple fut bâti pendant l'administration de Périclès, qui y employa, comme architectes, Callicrates et Ictimus, sous la direction de Phidias, auquel il avait confié celle de tous les monuments destinés à embellir Athènes (1).

Il a été célébré par quelques-uns des écrivains les plus illustres de l'antiquité, et ce qu'ils en ont dit a été éclairci et confirmé par les descriptions que nous devons aux voyageurs qui, dans le dernier siècle, virent encore cet édifice presque entier (2). Tel qu'il est aujourd'hui, le spectateur ne peut en approcher sans éprouver une vive émotion à l'aspect de ces restes imposants d'une grandeur passée. Accoutumés comme nous l'étions à la magnificence des édifices de Rome ancienne et moderne, et prévenus d'avance, par ce que nous avions lu ou entendu dire, de l'opinion la plus avantageuse pour celui que nous venions voir, nous trouvâmes cependant que l'idée que nous nous en étions faite était fort au-dessous de la réalité.

Lorsqu'en 1676 le chevalier Georges Wheler et le docteur Spon visitèrent Athènes, ce temple était entier. Voici la description que nous en a donnée le premier de ces voyageurs.

« Il est situé presque au milieu de la Citadelle, et entièrement bâti en marbre d'une blancheur admirable. Sa longueur est plus que double de sa largeur; l'une a 217 pieds 9 pouces, et l'autre 98 pieds 6 pouces. On y monte par cinq marches qui semblent destinées à servir de base au portique. Celui-ci est formé de colonnes cannelées, d'ordre dorique, qui règnent tout autour du monument, et s'élèvent immédiatement sur les marches. Ces colonnes sont au nombre de quarante-six; huit sur chaque face, antérieure et postérieure, et dix-sept de chaque côté, en comptant deux fois celles des angles. Elles ont 42 pieds de haut, et environ 17 pieds $\frac{1}{2}$ de circonférence; l'entre-colonne est de 7 pieds 4 pouces. Chaque façade est ornée d'un fronton : une frise, qui fait extérieurement le tour de la Cella, est chargée de figures historiques de la plus belle exécution. Celles qui décorent le fronton, que les anciens appelaient l'Aigle, paraissent, à la distance où on les voit, de grandeur naturelle : elles sont de ronde-bosse, et du plus beau travail. Pausanias ne dit rien de plus de ce fronton, si ce n'est qu'il représente la naissance de Minerve. Voici ce que je me rappelle d'y avoir observé :

« Il y a au milieu du fronton une figure dont le bras droit est cassé; ce bras tenait probablement un foudre : entre les jambes de cette figure, qui sont un peu écartées l'une de l'autre, il y avait sans doute un aigle. En effet, quoique ces deux attributs de Jupiter ne se retrouvent plus, la barbe que le statuaire a donnée à cette figure, et la majesté de son attitude, annoncent assez que c'est là le maître des Dieux : il est nud, ainsi que les Grecs avaient

(1) Voyez Plutarque, vie de Périclès.

(2) On trouve un ample recueil de tout ce que les Anciens ont écrit sur ce temple, dans la *Cecropia* de Meursius, et dans ses *Lectiones Atticæ*, imprimées dans les quatrième et cinquième volumes du *Thesaurus antiquitatum græcarum* de Gronovius.

coutume de le représenter. A droite de Jupiter on voit une figure dont les bras sont cassés; elle est vêtue jusqu'à mi-jambe, et semble s'avancer vers le Dieu : c'était peut-être une Victoire, conduisant les chevaux du char triomphal de Minerve, qui vient ensuite. Le sculpteur paraît s'être surpassé lui-même dans l'exécution des chevaux : il en a exprimé les formes et le mouvement avec tant de vigueur et de vérité, qu'on croit réellement les voir, en se redressant, frapper la terre de leurs pieds vigoureux. Minerve est dans le char : cette figure, qui est sans casque, sans bouclier, sans tête de Méduse sur la poitrine, représente la déesse des sciences plutôt que celle de la guerre [1]. On voit derrière Minerve une autre figure de femme assise, dont la tête n'existe plus, de manière qu'on ne peut dire ce qu'elle représente. Mon compagnon de voyage me fit remarquer que les deux figures assises qui suivent, et qui se trouvent dans l'angle, étaient l'empereur Adrien, et Sabine sa femme; et en effet, je reconnus facilement qu'elles ressemblaient aux médailles et aux statues de ces deux personnages que j'avais vues. A la gauche de Jupiter sont cinq ou six figures : M. Spon pense que c'est l'Assemblée des Dieux, dans laquelle Jupiter introduit Minerve, en la reconnaissant pour sa fille. Le fronton du Posticum, ou face postérieure du temple, était orné de figures qui représentaient la dispute de Minerve et de Neptune, pour donner un nom à la ville d'Athènes; mais toutes ces figures sont détruites aujourd'hui, à l'exception d'une partie d'un cheval marin. L'architrave est également couverte d'un bas-relief divisé en compartiments de 2 ou 3 pieds de large et de 3 ou 4 pieds de haut [2]. Sous le portique, on voit, au haut du mur de la Cella, un bas-relief formant frise, qui faisait probablement le tour du temple, ou du moins qui décorait les côtés nord et sud, et qui est sans doute aussi ancien que le temple lui-même. Le travail en est admirable, mais d'un relief beaucoup moins saillant que dans les ouvrages précédents. Cette frise représente des sacrifices, des processions et d'autres cérémonies religieuses. Le marquis de Nointel en fit copier la plus grande partie par un peintre qui y employa deux mois entiers [3], et il voulut bien nous en faire voir les dessins lorsque nous allâmes le visiter à Constantinople. La Cella du temple est, en dehors, de 158 pieds de long, et de 67 pieds de large. Avant d'entrer du portique dans l'intérieur du temple, on trouve le *Pronaos,* qui a 44 pieds de long, c'est-à-dire, près du tiers de la longueur de la Cella, et dont le plafond est soutenu par six colonnes cannelées, du même ordre et de la même dimension que celles du portique. A la place d'une de ces colonnes, nous vîmes un massif de pierres et de chaux, et nous apprîmes que le Kislar-Aga l'avait fait construire pour soutenir le plafond, n'ayant pu trouver une pierre assez grande pour remplacer l'ancienne colonne qui s'était brisée, quoiqu'il eût employé deux mille écus pour cette réparation. Du Pronaos, nous entrâmes dans le temple par une longue porte qui est au milieu de la façade; mais mon compagnon et moi nous ne fûmes pas aussi surpris de l'obscurité qui y règne, que l'avait été M. de la Guilletière, parce que nous avions déja remarqué la même chose dans d'autres temples païens. Lorsque les Chrétiens consacrèrent celui-ci au service du vrai Dieu, ils pratiquèrent une ouverture vers l'orient, pour donner entrée à la lumière, et

(1) Peut-être le casque, le bouclier et l'égide étaient-ils d'or ou de cuivre doré : car nous avons observé que ce genre d'ornements accessoires avait été employé dans ce qui reste encore du bas-relief de la frise qui entoure le Parthénon, et dans celui qui est placé sous le portique du temple de Thésée. S'il en était ainsi, la déesse aura certainement été dépouillée de ces ornements long-temps avant l'époque du voyage de Spon et de Wheler.

(2) Il est évident que Wheler veut parler ici des métopes de la frise. *Note du traduct.*

(3) Magni, qui accompagna le marquis de Nointel dans ses voyages, dit, dans sa sixième lettre, que l'Ambassadeur obtint la permission de faire commencer des dessins par un jeune peintre, le 14 novembre. Cette lettre est datée d'Athènes le 15 décembre; en la terminant, l'auteur ajoute, « Je compte que nous nous embarquerons dans peu pour retourner en Asie ». Dans sa septième lettre, le même auteur dit qu'il a passé le jour de Noël à Scio : ainsi le peintre ne put employer à ses dessins qu'une partie des deux mois de novembre et décembre.

c'est encore la seule qu'il y ait aujourd'hui. Ils construisirent aussi un sanctuaire en demi-cercle, selon leur usage, et les Turcs n'ont presque rien changé à cette disposition. Ce sanctuaire était séparé du reste du temple par des colonnes de jaspe, dont deux se voyent encore de chaque côté. Dans l'intérieur du sanctuaire est un baldaquin soutenu par quatre colonnes de porphire, avec des chapiteaux corinthiens d'un beau marbre blanc : les Turcs l'ont également laissé, mais ils ont ôté la sainte table qui était dessous. Au-delà du baldaquin il y a deux ou trois marches en demi-cercle, sur lesquelles l'évêque et les prêtres se plaçaient les jours de fêtes, pendant le temps de la communion. L'évêque, plus élevé que le reste du clergé, était assis sur un siége de marbre que l'on voit encore au-dessus des marches, près de la fenêtre. Il y a, à droite et à gauche de la Cella, et du côté de la porte, une espèce de galerie soutenue par deux étages de colonnes : on en compte vingt-trois au rang d'en haut, et vingt-deux seulement au rang d'en bas, parce qu'on n'en a pas mis devant la porte pour ne point obstruer le passage. On nous montra l'endroit où étaient deux orangers de marbre que l'on a enlevés pour les porter à Constantinople : le vaisseau qui les transportait périt dans la traversée. La voûte que les Grecs ont ajoutée au-dessus de l'autel et du chœur est décorée d'une peinture en mosaïque, représentant la Vierge, que les Turcs y ont laissée. Ce temple était couvert extérieurement de grandes dalles de pierre; on en voit dans la Mosquée quelques-unes qui sont tombées (1). »

Telle est en grande partie la description de G. Wheler, qui, en l'empruntant du docteur Spon, y a ajouté quelques erreurs de sa façon que j'ai omises. Spon nous apprend que les mesures furent prises en pieds français : ainsi, en donnant au diamètre des colonnes $5\frac{57}{100}$ pieds français, l'étendue de la façade, prise du nu extérieur des colonnes de chaque angle, sera d'environ 102 pieds 2 pouces, mesure anglaise, et celle des côtés du temple de 225 pieds 10 pouces $\frac{1}{2}$: mais des mesures déterminées en prenant la circonférence des colonnes ne méritent pas une grande confiance.

En 1687, Athènes ayant été assiégée par les Vénitiens, que commandaient le provéditeur Morosini et le comte de Kœnigsmark, une bombe tomba sur cet admirable édifice, et le réduisit à l'état où il était lorsque nous le vîmes.

En venant de la ville pour nous y rendre, nous passâmes à côté du théâtre de Bacchus; de-là nous vînmes aux Propylées, qui sont dans un état de ruines complet, et enfin, à travers une rue formée de maisons éparses çà et là, nous arrivâmes à la façade occidentale du temple, dont l'aspect présente un caractère de majesté qu'il serait difficile d'exprimer.

Sur cette façade, les murs du temple et leurs antes, toutes les colonnes du portique, l'entablement et le fronton sont encore debout. L'architecture a peu souffert, mais les sculptures des métopes et les figures du fronton sont effacées et ruinées.

Les colonnes du portique portent sur un pavé élevé de trois marches au-dessus du sol. On monte deux autres marches, en passant du portique dans le pronaos (ou plutôt le posticum, car le pronaos se trouvait en effet sur la face opposée). De-là, pour entrer dans la Cella, on trouve encore une marche qui n'a guères plus d'un pouce de hauteur : une élévation aussi peu sensible l'a fait négliger jusqu'ici dans les représentations du temple.

L'intérieur de la Cella était divisé, par un mur transversal, en deux parties inégales, dont la moins étendue est celle dans laquelle on entre d'abord. Elle est de niveau avec la petite marche dont nous avons parlé, et elle a été improprement nommée le *pronaos* par Spon et par Wheler : c'était indubitablement l'Opisthodome, où l'on conservait le trésor public. On ne trouve plus dans cet endroit les colonnes dont ces deux voyageurs ont parlé, mais on y voit encore le massif informe qui, selon eux, avait été construit par un Kislar-Aga. On entre

(1) Voyez Wheler, Voyage en Grèce, tome II, pages 129—138.

ensuite dans la plus grande des deux divisions du temple : à l'extrémité occidentale et des deux côtés, le pavé y est de niveau avec celui de l'Opisthodome jusqu'à la distance d'environ 15 pieds des murs; là, il s'enfonce d'un peu plus d'un pouce, et forme une aire intérieure plus basse. Près de l'arête de la petite marche par laquelle on descend dans cette aire, on aperçoit encore distinctement les traces de plusieurs cercles : sans doute ces cercles indiquent la place où s'élevaient les colonnes du péristyle qui servaient de support aux galeries dont parle Wheler. Aujourd'hui, non-seulement ces galeries sont entièrement détruites, mais dans cette partie, les murs du temple et quatorze colonnes du périptère n'existent plus. Le sol est jonché, dans l'intérieur du monument, de morceaux de sculpture qui sont tous d'un très-beau travail, et dont quelques-uns ont une très-grande dimension.

C'est dans cette seconde division du temple qu'était placée la fameuse statue de Minerve, d'ivoire et d'or, l'un des plus beaux ouvrages de Phidias. Selon Pausanias elle était debout, coiffée d'un casque et vêtue d'une tunique qui descendait jusqu'aux pieds; la tête de Méduse couvrait sa poitrine; d'une main elle tenait une pique, et sur l'autre elle portait une Victoire d'environ quatre coudées de haut. Pline nous apprend qu'elle avait vingt-six coudées de hauteur; mais peut-être y comprend-il le piédestal, sur lequel, d'après le témoignage des deux auteurs, était représentée la naissance de Pandore (1). Quoiqu'on ne nous dise pas si l'ivoire était peint, nous pourrions le conjecturer d'après un passage de Strabon, dans lequel il nous apprend que Pandœnus, cousin de Phidias, l'aida à peindre la statue de Jupiter à Olympie, laquelle était également d'ivoire et d'or (2). Il paraît que si l'on préférait l'ivoire au bois pour de semblables statues, ce n'était pas à cause de la couleur du premier, mais parce que le second est sujet à se fendre et à être attaqué par les vers. En effet, l'ivoire n'est pas d'une teinte uniforme; il est jaunâtre près de sa surface et blanc dans l'intérieur : c'est probablement pour cette raison, et en même temps pour cacher les joints des pièces, qu'on y appliquait une couleur.

Thucydide dit que l'or employé dans cette statue pesait quarante talents (3), somme qui, d'après la valeur que l'or avait alors, répond à celle de 120,000 liv. sterling (4). Lacharès enleva cet or à la statue, environ cent trente ans après la mort de Périclès (5), et nous ne voyons nulle part qu'on le lui ait jamais rendu.

La façade orientale du temple a beaucoup plus souffert que celle qui regarde l'occident : les murs et cinq des colonnes du pronaos n'existent plus; mais les huit colonnes du portail, avec leur entablement, sont encore dans leur entier. La plus grande partie du fronton est détruite.

Les métopes du côté sud du temple étaient ornés de sculptures d'un relief saillant qui représentaient des centaures et des lapithes : plusieurs sont encore assez bien conservés.

Le mur de la Cella était extérieurement orné, dans sa partie supérieure, d'une frise sculptée d'environ 3 pieds 4 pouces de hauteur, qui régnait tout autour : elle représente la fête ou procession des Panathénées. Une partie de cette frise fut dessinée, en 1674, par un jeune peintre flamand, employé par le marquis de Nointel : Montfaucon a donné deux ou trois de ces dessins dans son recueil d'Antiquités (6).

Pausanias ne parle, pour ainsi dire, qu'en passant, du Parthénon, et il ne dit pas si Adrien

(1) Pausanias, Att. C. XXIV, et Pline, Hist. nat., L. XXXVI, C. 5, où, au lieu de « *Ibi Dii triginta numero nascentes* », on doit peut-être lire, « *Ibi Dii sunt porrigentes munera nascenti.* Voyez Hésiode, *Opera et Dies*, v. 81.

(2) Strabon, liv. VIII, page 542. « Pandœnus, cousin germain de Phidias, et son associé pour la conduite de l'ouvrage, l'aida particulièrement dans ce qui concernait les ornements et les couleurs. » Voyez aussi Pline, L. XXXV, ch. 8.

(3) Thucydide, L. II, §. 13.

(4) Environ 3,000,000 de livres tournois. *Note du traducteur.*

(5) Pausanias, Att. C. XXV.

(6) Montfaucon, Antiquité expliquée, vol. III.

le répara. La statue de cet Empereur et celle de Sabine, sa femme, que l'on voit sur le fronton occidental, ont donné lieu à la conjecture que les sculptures des deux frontons pourraient bien être du temps de ce Prince. Spon et Wheler, qui sont de cet avis, remarquent que les sculptures des frontons sont plus blanches que le reste du monument. La statue d'Antinoüs que l'on voit à Rome, prouverait bien qu'il y avait, du temps d'Adrien, des artistes capables d'exécuter de pareils ouvrages; mais la blancheur des sculptures n'est pas une preuve qu'elles sont plus modernes que le temple, car elles peuvent avoir été faites d'un marbre plus blanc : il se pourrait en même temps que les têtes d'Adrien et de Sabine eussent été placées sur deux anciennes figures, selon l'usage assez communément suivi par les Romains. Si nous nous en rapportons d'ailleurs à Plutarque, à l'époque où vivait cet historien, les monuments élevés par Périclès n'étaient encore en aucune manière dégradés par le temps (1). Sous le règne d'Adrien, le temple de Minerve ne pouvait donc avoir besoin de réparations considérables; à moins que le dommage causé à l'Opisthodome, par un incendie, pour lequel Démosthènes nous apprend que les trésoriers de la Déesse, et même ceux des autres Dieux, furent mis en prison (2), n'ait été réparé qu'après un si long intervalle de temps, ce qui n'est pas probable.

J'ai dit plus haut que la plus petite des deux divisions intérieures du temple se nommait l'Opisthodome, et que c'était là que l'on conservait le trésor public. Thucydide nous apprend que ce trésor était dans l'Acropolis, et après nous en avoir fait connaître la valeur, il ajoute: « on peut encore se servir des trésors assez considérables qui sont dans les autres temples » (3); ce qui annonce que le trésor dont il vient de parler était également dans un temple. Aristophanes place Plutus, le dieu des richesses, dans l'Opisthodome du temple de Minerve (4). Son scholiaste dit, il est vrai, que c'était le temple de Minerve Poliade; mais l'erreur est manifeste, car ce temple n'a qu'une Cella, comme on le verra ci-après. Ce ne peut être d'ailleurs celui dont parle Thucydide, puisqu'il ne fut terminé qu'après la mort de Périclès, ainsi que le témoigne l'inscription apportée d'Athènes aux frais de la société des Dilettanti. Démosthènes appelle le trésor Opisthodome (5), mot qui, dans le sens propre, signifiait la partie postérieure d'un temple (6) : Hésychius, Harpocration, Suidas, et l'Etymologicon Magnum (7), s'accordent tous sur ce point, que le trésor d'Athènes était conservé dans l'Opisthodome du temple de Minerve; or, ce temple ne pouvait être que le Parthénon.

Les troisième, quatrième et cinquième inscriptions, dans la seconde partie des *Inscriptiones Antiquæ* du docteur Chandler, contiennent un inventaire des offrandes conservées dans ce lieu, et remises par les trésoriers de la Déesse à ceux qui leur succédaient dans les mêmes fonctions. La troisième et la quatrième inscriptions furent trouvées au milieu même des ruines du temple : dans toutes deux il est nommé Hécatompedon. La quatrième fait expressément mention de son Opisthodome; la cinquième lui donne le nom de Parthénon.

On trouve dans Vitruve un passage qui, si comme je le pense, il se rapporte à ce temple, prouverait qu'il était hypœthre. « L'hypœthre, dit cet auteur, est décastyle devant et derrière; « du reste il est en tout semblable au dyptère : mais il a cela de particulier que, dans l'inté- « rieur, il présente deux rangs de colonnes placés l'un sur l'autre à une distance du mur, et « formant galerie tout autour, comme les portiques des péristyles. Le milieu est à ciel ouvert: « deux portes donnent entrée dans la Cella, l'une au pronaos, l'autre au posticum. Nous

(1) Plutarque, Vie de Périclès.

(2) Démosthènes contre Timocrate, page 467, édition de Paris de 1570. Voyez la note du Scholiaste.

(3) Thucydide, L. II, §. 13.

(4) Aristophanes, Plutus, v. 1194.

(5) Démosthènes, Περὶ συντάξεως, page 98, et contre Timocrate, page 467.

(6) Jul. Pollux. L. I, C. I, §. 6.

(7) Au mot ὀπισθόδομος.

« n'avons pas à Rome de temple de ce genre ; mais Athènes en offre un exemple qui est « octostyle, et on en voit un autre dans le temple d'Olympie » (1).

Je ferai maintenant remarquer les points de conformité qui se trouvent entre ce passage de Vitruve et le Parthénon.

La description de Wheler, que j'ai rapportée plus haut, nous fait voir que de son temps ce temple présentait encore dans l'intérieur de la Cella, deux rangs de colonnes placés l'un sur l'autre à une distance du mur. Les décorations de la façade de l'est prouvent que l'entrée principale du temple était originairement de ce côté ; et il est très-probable qu'elle fut fermée par les Grecs devenus chrétiens, parce qu'autrement ils n'auraient pas pu placer la table de communion à l'extrémité orientale du temple, usage qu'ils ont toujours religieusement observé. Il est également évident que la porte que nous voyons aujourd'hui à la façade occidentale était originairement à cette place, car le seuil antique y existe encore. Jusques-là, la construction du temple s'accorde avec le passage de Vitruve, et confirme mon opinion. Il est vrai que la voûte dont il était entièrement couvert, lorsque Spon et Wheler, et d'autres voyageurs le virent, semble présenter une objection plausible contre ce que j'ai avancé : mais comme il est certain que l'on a fait à cet édifice des changements et des additions considérables, pour lui donner la disposition qu'exigeaient les nombreuses cérémonies du rituel grec, et les pompeuses fonctions de l'archevêque et de son clergé, il est extrêmement probable que ce fut à cette époque que l'on en compléta la toiture. Cette supposition acquiert un nouveau degré de vraisemblance, si l'on considère que l'espace entre les colonnes n'avait pas beaucoup plus de trente pieds, qu'il a fallu le couvrir d'une voûte pour le rendre propre au service d'une église chrétienne, et qu'une pareille construction n'exigeait ni une dépense plus considérable, ni une plus grande habileté dans l'exécution, que les changements qui, selon Spon et Wheler, furent faits à l'extrémité orientale du temple (2).

On pourrait tirer une autre objection d'un passage de Vitruve, liv. IV, ch. 7, dans lequel cet auteur cite plusieurs exceptions à la forme ordinaire des temples. « Il y a encore, dit-il, « d'autres espèces de temples qui, bien qu'elles aient les mêmes proportions, présentent néan- « moins une disposition différente ; tel est le temple de Castor dans le cirque de Flaminius, « et celui de Vejovis, qui est entre deux bois sacrés ; tel est encore, mais plus ingénieusement, « celui de Diane, qui a des colonnes ajoutées à droite et à gauche, sur les côtés du pronaos. « La disposition particulière dont le temple de Castor, qui est dans le cirque, fournit un

(1) « *Hypæthros vero decastilos est in pronao et postico : reliqua omnia eadem habet quæ dypteros, sed interiore parte columnas in altitudine duplices, remotas a parietibus ad circuitionem, ut porticus peristyliorum : medium autem sub dio est, sine tecto, aditusque valvarum est utraque parte in pronao et postico. Hujus autem exemplar Romæ non est, sed Athenis octastylos, et in templo Olympio.* » Vitr. L. III, C. I.

L'édition de Joconde, imprimée à Venise en 1511, est, je crois, la première dans laquelle les mots *templo Olympio* sont remplacés par ceux *templo Jovis Olympii* ; et Philander est le premier qui a omis *et*, et par conséquent qui rapporte à un seul temple ce que, dans les éditions précédentes, Vitruve applique évidemment à deux. Trois manuscrits du Musée britannique, un manuscrit du collége de Saint-Jean à Oxford, un manuscrit d'Arundel, dans la bibliothèque de la Société royale, enfin les deux manuscrits du Vatican, cités par le marquis Galiani, portent tous *templo Olympio*. Il en est de même des éditions qui ont précédé celle de Joconde.

(2) Nous pouvons citer ici, comme présentant quelques éclaircissements, l'extrait d'une lettre écrite par un officier de l'armée vénitienne, qui assistait au siége et à la reddition de l'Acropolis, en 1687 et 1688.

Era detto tempio in forma di parallelogrammo : le mura composte di famosissimo marmo bianco, le colonne che l' accompagnavano erano al numero di 60, *sopra le quali posava un cielo di grandissima mole ; in alcuni luoghi per ornamento, vi erano alcune cupole le di cui estremita si componevano di mattoni a musaico ; in una di queste cadde la bomba.* » Lettere memorabile di Bulifone, raccolta seconda, page 86.

Les coupoles dont il est ici question, prouvent que la voûte dont elles faisaient partie n'était plus celle de l'ancien temple, mais qu'elle était l'ouvrage des Grecs modernes. C'est ainsi qu'ils ont décoré l'église de Sainte-Sophie, et plusieurs autres églises construites par eux sous les empereurs de Constantinople.

« exemple, a été pratiquée pour la première fois au temple de Minerve de la citadelle « d'Athènes [1], etc. »

Vitruve ayant dit plus haut qu'il n'y avait pas d'hypæthre à Rome, paraîtrait, en remarquant la ressemblance entre les temples qu'il vient de citer, et celui de Minerve dans l'Acropolis, fournir une preuve que ce dernier n'était point un hypæthre; mais il faut observer que, dans cet endroit, l'auteur ne parle que de la disposition des colonnes extérieures.

Il semble extraordinaire que, dans la description que Vitruve donne de l'hypæthre, les exemples qu'il cite soient des exceptions aux règles qu'il établit. Mais ce qui peut diminuer notre surprise, c'est qu'il en agit précisément de même dans sa description du périptère; et il est évident qu'un hypæthre, ayant huit colonnes à la façade, ne diffère de celui qui en a dix, qu'en ce que les colonnes extérieures forment, dans le premier, un périptère au lieu d'un dyptère, autour de la Cella du temple : c'est ce que le marquis Galiani a fort bien observé dans son commentaire sur ce passage [2].

Jusqu'ici mes remarques sur ce que Vitruve a dit de cette espèce de temple, ne concernent que la partie du texte qui, selon moi, se rapporte au Parthénon. Mais je me vois obligé d'ajouter d'autres observations sur le passage de cet auteur, à cause d'une erreur que j'ai commise dans le cinquième chapitre du premier volume, en parlant d'un édifice que je suppose avoir été le Pœcile. Spon et Wheler l'ont appelé le temple de Jupiter Olympien, et M. Le Roi a emprunté d'eux cette opinion, comme beaucoup d'autres non moins erronées. J'ai fait voir que ni la situation, ni les dimensions des ruines du monument, ne repondent à ce que les Anciens rapportent du temple de Jupiter à Athènes; mais j'ai avancé, par inadvertance, que ce temple était octostyle, tandis qu'il est certain qu'il était décastyle. J'avais été induit en erreur par Philander, et par ceux des éditeurs de Vitruve, qui ayant suivi, comme je l'ai dit, la correction de texte qu'il a proposée, lisent : « Athènes en offre un « exemple dans le temple de Jupiter Olympien, qui est octostyle, » au lieu de « Athènes en « offre un exemple qui est octostyle, et on en voit un autre dans le temple d'Olympie. »

Le plan du temple de Jupiter Olympien, que je donnerai à la fin de ce chapitre, fera voir qu'il était décastyle, et par conséquent que ce ne peut être celui dont Vitruve a parlé. Mais de quel temple est-il donc question dans le passage de cet auteur? Je me permettrai de supposer que c'est du temple de Jupiter à Olympie, dans l'Elide, monument de la plus grande magnificence. On sait que c'est dans ce lieu que se célébraient les Jeux olympiques, et qu'un concours prodigieux de spectateurs venait de toutes les parties de la Grèce assister à cette solennité. Le temple d'Olympie paraît avoir été construit immédiatement après le Parthénon, et dans un temps où l'étude de l'architecture était cultivée avec le plus de succès; il méritait donc d'être cité comme un exemple par Vitruve.

Pausanias nous a donné une description plus détaillée de ce temple que de tous ceux qu'il avait vus. Il nous apprend qu'il était d'ordre dorique; qu'il avait 68 pieds de hauteur, depuis le pavé jusqu'au sommet du fronton, et que sa largeur était de 95 pieds [3]. Il en résulte évidemment qu'il ne pouvait y avoir plus de huit colonnes à la façade; car si nous supposons que l'entablement et le fronton avaient les deux cinquièmes de la hauteur totale,

(1) « *Item generibus aliis constituuntur ædes, ex iisdem symmetriis ordinatæ, et alio genere dispositiones habentes; uti est Castoris in Circo Flaminio, et inter duos lucos Vejovis. Item argutius nemori Dianæ, columnis adjectis dextra et sinistra ad humeros pronæ. Hoc autem genere prima facta est ædes, uti est Castoris in Circo, Athenis in arce Minervæ*, etc. Vitruve, L. IV, C 7.

(2 « *Bisogna che questo tempio (l'hipetro in Atene di otto colonne) non fosse* Dipetro, *cioè con doppio colonnato attorno, ma* Monopetro, *o come egli ha detto* Peripetro. » Vitruve, L. III, C. 1, page 102, n. 6.

« Il fallait que ce temple, l'hypæthre d'Athènes à huit colonnes, fût, non dyptère ou orné d'un double rang de colonnes, mais *monoptère* ou *périptère*, comme le dit l'auteur. »

(3) Pausanias, L. V, C. X.

comme ils les ont à-peu-près au Parthénon, les colonnes, selon la proportion dorique, doivent avoir eu plus de 6 pieds de diamètre; et huit colonnes semblables, placées à la façade, n'y auraient pas laissé plus de 7 pieds pour chaque entre-colonne.

Le même auteur, continuant sa description, fait mention des deux portes du temple, situées l'une au pronaos, et l'autre au posticum, et dit qu'il y avait, dans l'intérieur de la Cella, des colonnes formant un portique élevé que l'on traversait pour arriver à la statue du Dieu. Cette statue, ouvrage du même artiste qui avait fait la Minerve du Parthénon, était également d'ivoire et d'or, et d'une proportion colossale. Ces circonstances s'accordent avec la description que Vitruve nous a donnée de l'hypæthre. Mais une particularité mentionnée par Strabon, semble détruire cette conformité : il dit que la statue de Jupiter, à Olympie, était d'une telle grandeur, que quoiqu'elle fût assise, elle touchait presque le plafond, et qu'il semblait que si le Dieu se fût levé, il eût découvert le temple, qui, ajoute-t-il, était de la plus grande dimension (1).

Il est clair, d'après cela, que la statue était dans un endroit couvert : et en effet, on ne peut supposer qu'un ouvrage aussi magnifique et aussi coûteux, composé d'ivoire et d'or, et peint avec délicatesse, ait été exposé sans abri à toutes les intempéries de l'air. Mais la même difficulté existe pour ceux qui soutiendraient que c'est le temple de Jupiter Olympien à Athènes, et non celui d'Olympie, que Vitruve a voulu désigner comme exemple de l'hypæthre: car Pausanias nous apprend qu'il y avait également, dans le premier, une statue colossale du Dieu, composée d'ivoire et d'or (2). Nous devons donc supposer que, dans des temples semblables, on avait imaginé une manière de couvrir ces statues, pour les mettre à l'abri de la poussière, du soleil et de la pluie; quoique nous ne trouvions nulle part, et qu'il soit fort difficile de déterminer avec précision, comment on s'y prenait pour cela.

On doit observer cependant que le péristyle, ou la colonnade intérieure, soutenait un plafond qui abritait une grande partie de l'aire de la Cella, et qui semble même s'être avancé jusques sur la statue. C'est peut-être ce plafond qui, selon Strabon, eût été necessairement détruit, si Jupiter se fût levé de son siége. Ne pouvons-nous pas conjecturer d'ailleurs, que le peplus de Minerve au Parthénon (3), et le *Parapetasma* de Jupiter, dont Pausanias parle

(1) Strabon, L. VIII.

(2) Pausanias, L. I, C. 18.

(3) Meursius a recueilli, dans les auteurs anciens, un grand nombre de particularités sur le peplus : voyez ses *Panathenæa*, et ses *Reliquiæ Atticæ*. C'était l'ouvrage de jeunes filles choisies dans les familles les plus distinguées d'Athènes. Deux d'entre elles, nommées *Arréphores*, remplissaient les fonctions de surintendantes. (Voyez la fig. 5 de la planche XIII, et l'inscription rapportée Pl. III, fig. 10). Le peplus était un des principaux ornements de la fête des Panathénées. Le combat des Dieux et des Géants y était représenté en broderie : parmi les Dieux, on voyait Jupiter lançant la foudre sur cette troupe rebelle, et Minerve, dans son char, triomphant de Typhon ou d'Encelade. (Voyez le chœur à la fin du second acte de l'Hécube). On y brodait aussi les noms des Athéniens qui s'étaient rendus célèbres par leur courage. A l'époque de la fête des Panathénées, on descendait le peplus, de l'Acropolis où il avait été fabriqué, dans la ville; là on le déployait, en l'attachant, comme une voile, au vaisseau qu'une nombreuse et magnifique procession promenait dans le Céramique et dans les rues principales, jusqu'à ce qu'il eût fait le tour de l'Acropolis. Le peplus était ensuite reporté au Parthénon, et consacré à Minerve. D'après ce qu'en dit J. Pollux, il est évident qu'il ne servait pas à vêtir ou à envelopper la statue de la Déesse, mais qu'il était suspendu au-dessus. « Πέπλος, ἔσθημα καὶ τὰ ὅμοια. Πέπλων δ' ἐφ' ἑπτὰ τὸν χρεών, ὡς ἐνδύναι τε καὶ ἐπιβάλλεσθαι· καὶ ὅτι ἐπίβλημα ἐφ' τεκμήραιτ' ἄν τις ἐκ τῶν τῆς Ἀθηνᾶς Πέπλων ». J. Pollux, L. VII, C. 13. ....« Le peplus et les vêtements semblables. Le peplus a deux usages : il sert à vêtir, il sert aussi à étendre au-dessus; ce qui fait conjecturer ce dernier usage, ce sont les peplus de Minerve ». Si le peplus avait été destiné à servir de vêtement à la statue, ou de rideau pour la cacher, Pollux n'aurait pas employé les mots ἐπιβάλλεσθαι et ἐπίβλημα : sa véritable destination était donc d'être suspendu, comme une tente, au-dessus de la statue, pour en écarter la poussière, ou pour la garantir des intempéries de l'air, si le temple était un hypæthre. Homère se sert du mot de peplus dans ce sens, lorsque Pandarus dit à Énée qu'il a laissé dans son palais ses chars couverts avec des peplus. Iliad. ε. v. 194. Mais c'est sur-tout dans l'Ion d'Euripide que l'on voit ce mot de peplus employé pour désigner une espèce de banne, que l'on étend sur un lieu découvert pour le garantir du soleil, et qu'en terme de marine on nomme *tente*. Xuthus déterminé par la réponse de l'oracle à reconnaître Ion pour son fils, se prépare à se rendre de Delphes sur le sommet du Parnasse, pour y offrir un sacrifice à Bacchus. Avant son départ, il recommande à Ion

dans sa description du temple d'Olympie (1), étaient tous deux placés de manière à donner à ces deux célèbres statues un abri nécessaire.

Ici se termine tout ce que j'avais à dire sur les temples qui n'étaient pas totalement couverts dans leur intérieur, et qui n'avaient que huit colonnes à leur façade, tels que paraissent avoir été le Parthénon à Athènes, et l'Olympiëum en Élide, deux des temples les plus renommés de la Grèce. Si je ne me suis pas trompé dans mes conjectures à l'égard de ces deux monuments, Vitruve ne devait-il pas en effet se croire obligé d'indiquer au lecteur de pareilles exceptions aux règles qu'il établissait d'une manière générale ?

Le nom d'Hécatompédon donné au temple de Minerve, annonce qu'il avait 100 pieds d'étendue : cette circonstance m'a conduit à faire quelques recherches pour déterminer la mesure du pied attique. Pour cela, j'ai comparé la longueur de la marche inférieure sur la façade, avec celle de la même marche sur le côté du temple, et j'ai trouvé qu'elles étaient entre elles incommensurables. Il en a été de même pour les longueurs de la seconde marche sur la façade et sur le côté; mais la troisième marche, sur laquelle s'élèvent les colonnes du portique, m'ayant donné 101 pieds un pouce $\frac{7}{10}$ sur la façade, et 227 pieds 7 pouces $\frac{1}{20}$ sur chaque côté, ces deux longueurs sont entre elles si près du rapport exact de 100 à 225, que si la plus grande avait un quart de pouce de moins, elle serait trop petite pour ce rapport. Mes mesures ont été prises avec une règle de cuivre divisée par l'habile M. Jean Bird, dont les ouvrages sont connus dans toute l'Europe. Celle de la façade donne donc au pied attique 12,137 millièmes de pouces du pied de Londres, et celle des côtés 12,138 millièmes.

D'après cela, le pied romain qui, selon Pline, était au pied attique dans le rapport de 600 à 625 (2), ou de 24 à 25, se trouvera de 11,651 millièmes de pouce du pied de Londres, ou sera avec le pied de Londres dans le rapport de 971 à 1000, rapport qui ne diffère pas sensiblement de celui que l'on a trouvé par d'autres méthodes (3).

Je ne dois pas terminer ce chapitre sans rapporter un fait que j'ai observé en mesurant les marches du portique. Les blocs de marbre dont elles sont formées paraissaient tellement unis ensemble par leurs extrémités contigües, qu'ils semblaient n'en former qu'un sur toute la hauteur de la marche : cette union apparente se continuait à quelque distance sous le portique. Afin de bien constater une adhérence si parfaite, je suivis la trace d'un joint de

de dresser une tente pendant son absence, et d'y traiter les amis qu'il laisse à Delphes. Le jeune homme fait déployer et tendre des peplus, dépouilles des Amazones consacrées à Apollon par Hercule, dont le poëte fait une longue et pompeuse description. (Voyez Euripide, Ion, acte IV, scène I, vers 1143). Nous voyons là bien clairement quel était l'usage et en même temps quelle pouvait être la magnificence de cette espèce de peplus. Je dois ajouter que, quoique cette description puisse ne paraître qu'une pure fiction du poëte à nous qui sommes étrangers à ce genre de luxe, elle devait produire un tout autre effet sur un auditoire composé d'Athéniens, qui étaient habitués à contempler, avec le plus vif intérêt, les riches ornements du peplus qu'ils consacraient eux-mêmes à Minerve, et qu'ils suspendaient dans le Parthénon.

(1) Pausanias nous apprend (L. V) que ce *Parapetasma* était un magnifique voile de pourpre offert par le roi Antiochus. Ou il était attaché au plafond du temple, et étendu devant la statue du Dieu, ou il couvrait l'espace ouvert de l'hypæthre. Les Romains avaient des bannes (*Velaria*) étendues au-dessus de leurs théâtres ou de leurs amphithéâtres, qui couvraient un espace beaucoup plus grand que la partie ouverte d'un temple hypæthre; et nous voyons que le *velarium* de pourpre que Néron fit tendre au-dessus du théâtre, est appelé *Parapetasma* par Xiphilin. Néron, dit cet historien, y avait fait représenter un ciel parsemé d'étoiles, avec son portrait au milieu, sous la figure d'Apollon, conduisant un char. Peut-être avait-il emprunté cette idée, comme Euripide paraît l'avoir fait avant lui, aux Peplus ou aux *Parapetasmata* que l'on suspendait dans quelques-uns des temples grecs.

(2) Pline, Hist. nat. L. II, ch. 23. Strabon dit (L. VII) que 585 milles romains, en comptant, comme on le fait ordinairement, huit stades par mille, font 4280 stades. Mais si nous comptons avec Polybe 8 stades $\frac{1}{2}$ par mille, il faut ajouter 178 stades à ce nombre. Le stade était de 600 pieds grecs, et Polybe n'a pas tenu compte de la différence entre le pied grec et le pied romain; car si ces deux pieds avaient été égaux, comme Polybe le supposait, 8 stades $\frac{1}{2}$, de 600 pieds chacun, seraient égaux à 5000 pieds romains, ou à 1000 pas, qui faisaient un mille romain. Mais si le stade comprenait 625 pieds romains, comme Pline le dit, 8 stades égaleraient le mille romain, ce qui, selon Strabon, était l'évaluation commune.

(3) Voyez les Transactions philosophiques pour l'année 1760, page 820.

manière à ce qu'il n'y eût pas de doute de son existence; puis revenant à l'arête de la marche, j'en cassai avec le marteau, à l'endroit même du joint, un morceau qui vérifia ma conjecture : car dans ce fragment, dont une moitié appartenait à un bloc, et l'autre moitié au bloc contigu, les deux parties étaient aussi fortement unies que si elles n'avaient jamais été séparées. Je trouvai encore d'autres exemples de la même adhérence, mais toujours dans les joints perpendiculaires, et jamais dans les joints horizontaux.

Planche IV.

Fig. 1. Vue de la façade orientale du Parthénon. Cette façade fut beaucoup plus endommagée que celle de l'ouest, par l'explosion qui eut lieu pendant le siége dont nous avons parlé. Aussi la plus grande partie du fronton est-elle détruite : à travers les entre-colonnes on aperçoit la mosquée qui occupe aujourd'hui une partie de l'aire du temple.

Planche V.

Plan du Parthénon. AA, Façade orientale, où se trouvait l'entrée principale. B, Le pronaos (1). La disposition des colonnes, dans cette partie, peut aider à expliquer un passage obscur de Vitruve, où cet auteur, en parlant de quelques exceptions aux règles que l'on observait ordinairement dans la construction des temples, nous apprend que l'on ajoutait quelquefois des colonnes à gauche et à droite du pronaos. Il en cite plusieurs exemples, et il observe, « que cette innovation fut pratiquée pour la première fois à Athènes, au temple « de Minerve, dans l'Acropolis » (2). En effet, nous voyons ici deux colonnes additionnelles, l'une à droite et l'autre à gauche du pronaos; elles occupent la place ordinaire des antes, et se trouvent à quelque distance en avant, comme pour laisser de chaque côté une entrée latérale dans le pronaos. C'est dans ces entrées latérales, que consiste la seule différence entre cette partie du Parthénon et celle qui y correspond dans les temples construits selon les règles ordinaires. Dans ceux-ci, les ptéromes ou murs d'aile étant prolongés de chaque côté, jusqu'à ce que leurs antes vinssent s'aligner avec les colonnes du pronaos, ainsi que nous le voyons dans le temple de Thésée à Athènes, il ne pouvait y avoir d'entrées que du côté de la façade. Ce sont ces entrées que Vitruve paraît avoir désignées par le terme de *exisona*, dans le passage que nous avons cité.

b, *b*, Les antes.

c, *c*, Les colonnes ajoutées sur les côtés du pronaos. Entre *b*, et *c*, sont les passages latéraux qui communiquaient de la façade aux côtés.

(1) Stuart regardant la façade orientale AA, comme l'entrée principale du temple, ce qu'il nomme ici le pronaos doit être, suivant son opinion, le posticum. Au reste, ces deux parties du temple sont absolument semblables. Il a placé ses cotes sur la façade occidentale, parce que c'est celle qui est le mieux conservée, et, par conséquent, celle dont il a pu mesurer tous les détails. Dans ce plan, comme dans tous les autres, les parties ombrées sont celles qui existent encore. *Note du trad.*

(2) *Item argutius nemori Dianæ, columnis adjectis dextra ac sinistra ad humeros pronai. Hoc autem genere prima facta est ædes, uti est Castoris in Circo, Athenis in arce Minervæ, et in attica Sunio Palladis. Earum non aliæ sed eædem sunt proportiones; cellæ enim longitudines, duplices sunt ad latitudines,* ET UTI RELIQUA EXISONA *quæ solent esse in frontibus ad latera sunt translata.* Vitruve, L. IV, C. 7.

« Tel est encore, mais plus ingénieusement, le temple de Diane, qui a des colonnes ajoutées à droite et à gauche sur les côtés du pronaos. La disposition particuliere dont le temple de Castor, qui est dans le Cirque, fournit un exemple, a été pratiquée pour la premiere fois au temple de Minerve de la citadelle d'Athènes, et à celui de Minerve Suniade, dans l'Attique. Du reste, les proportions de ces temples sont absolument les mêmes que celles qui sont usitées : la longueur de la Cella est le double de sa largeur, et l'ordonnance générale des façades est également conservée sur les côtés. »

Le passage, *et uti reliqua exisona*, est manifestement corrompu. Nulle part ailleurs on ne trouve le mot *exisona*, et il est impossible de se faire une idée de ce qu'il peut signifier ici. Je supposerai donc que le texte portait dans l'origine : *Et uti re liquet, ædes, quæ solent esse in frontibus, ad latera sunt translata.*

D, D, La Cella, dans laquelle était placée la statue de la Déesse. Des cercles, qui sont encore visibles dans cette partie, indiquent la place des colonnes du péristyle intérieur.

d, d, Milieu de la Cella, à ciel ouvert : le pavé y est d'environ un pouce $\frac{1}{4}$ plus enfoncé que celui du péristyle.

E, E, Opisthodome, dont le plafond était dans l'origine soutenu par six colonnes : une de ces colonnes, qui n'existait déja plus à l'époque du voyage de Spon et de Wheler, avait été remplacée par un massif grossier de pierres et de chaux, élevé aux frais d'un Kislar-Aga : on ne voit aujourd'hui aucune trace de ces colonnes.

e, e, Restes du massif construit par le Kislar-Aga. Nous supposons qu'il peut indiquer la place de la colonne ruinée dont ont parlé les deux voyageurs que nous venons de citer, et par conséquent aider à déterminer la position des cinq autres colonnes. Nous n'avons pas d'autre autorité pour cette restauration.

Planche VI.

Élévation de la façade du Parthénon. Toutes les dimensions en ont été prises sur la façade occidentale, laquelle est absolument semblable à la façade orientale, si ce n'est que celle-ci présente, sur son architrave, des trous triangulaires, pratiqués à des distances égales, que l'on ne retrouve ni sur les côtés du temple, ni sur la façade occidentale. J'ai indiqué ici ces trous, parce que je n'avais pas d'autre occasion de les faire voir (1). Il est assez difficile d'en assigner l'usage, à moins que l'on ne suppose qu'ils servaient à fixer des crampons destinés à soutenir quelque espèce d'ornement, vraisemblablement des festons dont la façade orientale était seule décorée. A l'égard des figures du fronton et des métopes, dans cette planche, et de celles de la frise dans la planche suivante, j'en parlerai avec plus de détail lorsque je traiterai des sculptures du temple.

Planche VII.

Coupe transversale du portique de la façade. On a supprimé les colonnes extérieures pour faire voir celles du pronaos. Placées sur deux marches qui s'élèvent dans l'intérieur du portique, elles soutiennent un entablement dont la frise est enrichie de sculptures, et fait tout le tour du temple : la partie de cette frise que l'on voit ici, est celle qui regarde l'occident.

Planche VIII.

Fig. 1. Coupe longitudinale à travers le portique et le pronaos. *b, b,* une des antes. *c, c,* une des colonnes du pronaos : l'espace entre *b,* et *c,* forme une des entrées latérales. Voyez l'explication du plan, lettre B, et la note qui y est jointe.

Fig. 2. Coupe du fronton.

Fig. 3. Filet et talon sous la cymaise dorique marqué A dans la fig. 2.

Fig. 4. Moulure au-dessus du larmier de la corniche, marquée B dans la fig. 2.

Planche IX.

Fig. 1. Base, chapiteau et entablement des colonnes du portique.

Fig. 2. Coupe de la corniche et d'un métope.

(1) M. Stuart a oublié de marquer ces trous sur sa planche, ainsi que l'éditeur du deuxième volume l'a annoncé dans l'introduction qui précède. Pour les voir, il faut donc recourir à la représentation pittoresque de la façade orientale du monument, planche IV, fig. 1 : mais là, comme l'observe encore l'éditeur, ils paraissent être quadrangulaires. *Note du traducteur.*

Fig. 3. Soffite du larmier, pris sur l'angle.

Fig. 4. Plan de la partie inférieure du fût.

Planche X.

Fig. 1. Chapiteau et entablement des colonnes du pronaos et du posticum.

Fig. 2. Chapiteau des antes, et coupe de l'entablement du posticum.

Fig. 3. Moulures du chapiteau des antes, sur une plus grande échelle.

Planche XI.

Fig. 1. Moulures du chapiteau des colonnes du portique.

Fig. 2. Moulures du chapiteau des colonnes du pronaos.

Fig. 3. Détails sur une plus grande échelle de la partie A de chaque chapiteau.

Après avoir fait connaître l'architecture de ce temple, il reste à parler des sculptures dont il est orné.

Sur le fronton occidental, qui a près de 100 pieds de long, les figures sont tellement mutilées qu'il ne m'a pas été possible de les dessiner séparément. Cependant, d'après les fragments que j'y ai vus, et sur-tout d'après les descriptions de Spon et de Wheler, j'ai essayé, dans la planche VI, de donner une idée de ce que ce fronton pouvait être dans son état d'intégrité : non certes que j'eusse la prétention de présenter une restauration bien fidèle de cette partie du monument; mais seulement afin de montrer quel effet devait produire un si vaste fronton, rempli de sculptures de la plus belle exécution. Dans la planche IV, fig. 2, on voit les deux figures qui, selon la conjecture peut-être très-hasardée de Spon et de Wheler, représentent Adrien et Sabine.

La plus grande partie du fronton oriental est détruite. Les figures qui restent encore dans les deux angles sont à une si grande distance de tous les endroits d'où on pourrait les voir distinctement, qu'on n'en a point fait de dessin particulier. Mais comme c'était ici la façade principale du temple, on ne peut douter que la sculpture de ce fronton n'ait été, quant à la composition et à l'exécution, au moins égale à celle du fronton occidental.

Les métopes de la frise extérieure, qui sont au nombre de quatre-vingt-douze, étaient également ornés de sculptures. Chacun de ceux du côté sud présentait, dans un groupe de deux figures, le combat d'un Centaure et d'un Lapithe. Il n'en reste plus qu'un petit nombre, et j'en ai dessiné six, que je donne dans la planche IV, fig. 3. Ces sculptures ont un très-fort relief : la plupart sont horriblement dégradées; cependant elles ne sont pas aussi complétement effacées que celles des métopes du côté nord et des deux façades du temple.

Mais le morceau de sculpture le plus considérable que présente ce monument, c'est sans contredit ce qui reste encore de la frise placée sous le soffite ou plafond du périptère. Cette frise a 3 pieds 4 pouces de haut, et règne tout autour de la face extérieure du mur de la Cella, de sorte que sa longueur est au moins de 520 pieds. L'exécution en est réellement admirable : le sujet est intéressant; il représente la procession des Panathénées, comme il est facile de s'en assurer, en comparant nos dessins avec les descriptions que l'on a de cette pompeuse solennité.

Ces dessins sont au nombre de seize : ils commencent à l'extrémité occidentale du côté qui regarde le nord. On voit sur le premier (pl. XII, fig. 1), deux jeunes gens qui se préparent à monter à cheval pour suivre la procession, tandis que d'autres, déja montés sur leurs chevaux, commencent à se mettre en marche. La frise, dans une longueur de plus de 60 pieds de chaque côté, était remplie par les cavaliers qui faisaient partie du cortège. Ceux-ci présentent, dans leur costume, trois différences remarquables : les uns portent la chlamyde et la tunique, les autres la tunique sans chlamyde; enfin les troisièmes ont pour tout vêtement une draperie flottante. Je n'ai donné que quatre autres dessins de cette caval-

cade (fig. 2, 3, 4 et 5), mais ils offrent, à ce que je crois, toutes les variétés de costume qui se trouvent dans l'original. Le premier et le dernier appartiennent au côté nord du temple, les deux autres au côté sud.

Les cavaliers sont précédés par des conducteurs de chars. Je n'ai donné que trois dessins de ceux-ci (pl. XII, fig. 6, 7 et 8), parce que c'est tout ce que j'en ai pu retrouver. Sur le dernier on voit un jeune homme, que je suppose un vainqueur à la course des chars; près de lui est un homme qui va le couronner (1). Entre ce dessin et le premier de la planche suivante, il y a un grand vide, cette partie de la frise étant entièrement détruite. La figure première de la planche XIII, représente trois scaphéphores ou hommes portant des auges (2). Il y a encore une lacune considérable entre ceux-ci et le sacrificateur et le taureau (3) de la figure 2; cette figure 2 est la face nord de la dalle qui forme l'angle nord-est de la frise. La figure 3 présente l'autre face de la même dalle angulaire, et par conséquent l'extrémité nord de la façade orientale du temple : on y voit deux jeunes filles portant des patères. Viennent ensuite (figure 4) des hydriaphores, ou femmes portant de l'eau dans des aiguières, précédées d'une femme qui aide à porter un candelabre. Après une autre grande lacune, le morceau de la frise qui suit (figure 5), est celui qui a le plus d'étendue dans un seul bloc, et qui occupe à-peu-près le milieu de la façade orientale. On y voit un dieu et une déesse, peut-être Neptune et Cérès, et deux autres figures, dont l'une est une jeune fille qui présente ou aide à soutenir une pièce d'étoffe ployée en plusieurs doubles, l'autre est un homme qui paraît examiner l'étoffe avec attention : ne pourrait-on pas conjecturer que cette étoffe ployée est le peplus ? Vient ensuite, sur le même bloc, la prêtresse, qui place une corbeille sur la tête d'une jeune fille (4), et qui lui met une torche dans la main, tandis qu'une autre femme a déja une corbeille sur la tête, et tient à la main une tablette. Il paraît y avoir quelque chose de soigneusement enveloppé dans ces corbeilles : les jeunes filles qui les portent sont les deux arréphores ou canéphores, dont nous avons parlé (page 22, note 3), que l'on renvoyait de l'Acropolis, à la fin de la solennité, après les y avoir employées pendant un certain temps à travailler au peplus. Dans la même figure on voit encore trois divinités, peut-être Junon et Vulcain assis, et Iris debout devant eux : le Dieu boiteux semble indiqué ici par une de ses chaussures qui est beaucoup plus épaisse que l'autre.

La figure 6 de la même planche présente, comme celle qui précède, un grand morceau de la frise, sculpté dans un seul bloc. On y voit Jupiter et les deux Dioscures; l'autre figure assise est peut-être Thésée. Les figures debout qui viennent ensuite paraissent être des hiérophantes, expliquant quelques mystères à des mystes ou initiés (5).

(1) « Il y a une course de chevaux à la fête des Panathénées. » Xenophon.

« Et le vainqueur reçoit une couronne d'olivier. » Suidas, au mot Παναθήναια.

« *Athenæ quoque victores oleâ coronant.* » Pline, L. XV, C. 4.

« Les vainqueurs, à Athènes, sont pareillement couronnés d'olivier.

(2) « La loi a ordonné que, dans les cérémonies, les étrangers eux-mêmes porteraient des auges, et que leurs filles porteraient des aiguières et des ombrelles. » Harpocration, au mot Σκαφηφόροι.

(3) A la fête des Panathénées, toutes les villes qui étaient des colonies d'Athènes y envoyaient un bœuf pour y être sacrifié. » Schol. d'Aristoph. comédie des Nuées.

(4) « Près du temple de Minerve Poliade, habitent deux vierges que les Athéniens appèlent Canéphores, porteuses de corbeilles. Ces vierges passent un certain temps au service de la Déesse, et le jour de sa fête, elles vont au temple pendant la nuit, et y reçoivent de la prêtresse de Minerve des corbeilles qu'elles placent sur leurs têtes, sans que ni elles, ni la prêtresse même, sachent ce qui est dedans. » Pausanias, Att. C. 27.

(5) Meursius, dans le dernier chapitre de ses *Panathenæa*, cite le passage suivant de Proclus, pour montrer que des mystères faisaient partie de cette solennité : « La fête des Panathénées paraît destinée à présenter l'image de l'ordre parfait qui s'étend de l'ame divine au monde matériel, et en même temps l'action distincte, et non confuse, des divers éléments; car Minerve est en même-temps déesse de la sagesse et de la guerre. » Proclus, Comment. I, sur le Timée. Ainsi Proclus paraît avoir pensé que la célébration de cette fête entraînait avec elle l'explication de quelque doctrine philosophique mystérieuse. Les dessins que nous présentons ici confirment cette opinion : on y voit, si nous ne nous trompons, des figures d'hiérophantes qui expliquent les mystères à des initiés.

Fig. 7. Bloc de la frise, contigu au précédent. On y voit encore un hiérophante et un initié, puis des femmes, que je présume être des sciadéphores ou porteuses d'ombrelles, qui paraissent ouvrir la marche. Là se termine tout ce que j'ai pu retrouver de la frise sur la façade orientale; et on doit remarquer qu'il y a sur cette façade des figures de femmes, tandis qu'on n'en voit aucune sur toutes les autres parties de la frise.

Fig. 8. Sacrificateurs et victimes : ils se trouvent sur le côté sud du temple. La figure 9 représente des hommes à cheval, qui font partie de la cavalcade, sur ce même côté sud : je les donne ici, parce que leur vêtement diffère de celui des cavaliers que l'on voit sur le côté nord.

Nous n'avons pas pu découvrir cette partie de la frise où le peintre du marquis de Nointel dessina les deux groupes publiés par Montfaucon (1); elle a probablement été détruite : j'ai donc été forcé de copier les deux groupes dans l'ouvrage de ce savant antiquaire (2). Comme il y a des figures de femmes, je dois supposer que ces deux fragments appartenaient à la façade orientale. J'aurais même conclu que la petite figure accompagnée de deux femmes, représente l'ancienne statue de Minerve, que l'on regardait comme tombée du ciel, si je n'eusse réfléchi que cette statue devait se trouver dans le temple de Minerve Poliade, où je ne doutais pas, jusqu'à ce moment, que l'on ne célébrât les solennités dont elle était l'objet. Mais ce groupe, et un passage de Hesychius, cité par Meursius, pourront peut-être suggérer à quelques-uns de mes lecteurs une opinion différente (3). En effet, il n'y aurait pas d'invraisemblance à supposer que, pendant la fête des Panathénées, cette image de la Déesse qui, à cause de son origine prétendue, devait être pour les Athéniens l'objet d'une vénération particulière, était placée sur un lit de fleurs, et portée du temple de Minerve Poliade, au Parthénon, pour y rester exposée aux hommages publics pendant la durée de cette grande solennité.

Dans la planche XIV, je présente, réunies ensemble, mais sur une plus petite échelle, toutes les parties de la frise qui subsistent encore. Elles sont disposées dans un ordre analogue à la place qu'elles occupent sur le monument. A, A, façade occidentale du temple. B, B, côté nord. C, C, façade orientale. D, D, côté sud.

On doit remarquer que, dans cette frise, les harnois des chevaux étaient de métal : on reconnaît encore distinctement les trous au moyen desquels on les avait fixés dans le marbre. Le foudre que tenait Jupiter (pl. XIII, fig. 6), et les ornements de plusieurs autres figures, étaient également recouverts de métal.

La disposition générale des figures, et particulièrement le soin de placer les divinités dans la partie de la frise qui fait face à l'est; la marche de la procession qui, des côtés nord et sud, se dirige vers l'est; les trous pratiqués dans l'architrave de la façade de l'est, trous qui, ainsi que nous l'avons dit dans l'explication de la planche VI, ne se trouvent que sur cette

(1) Voyez l'Antiquité expliquée, vol. III, Pl. I.

(2) Voyez, au commencement du volume, l'introduction de l'éditeur et la note que nous y avons jointe, page 4. Nous présentons ici ces deux groupes (pl. XV, figures 3 et 4), copiés d'après les dessins originaux de M. de Nointel. Ils ne faisaient pas partie de la frise du portique, comme Stuart l'a pensé, mais ils ornaient deux des métopes de la frise extérieure du temple.

Note du traducteur.

(3) « Μαΐς, un petit lit de fleurs qui servait à la fête des Panathénées. » *Hesychius.* Meursius suppose, à ce que je crois, que l'on plaçait sur ce lit la statue de Minerve. Mais comme un pareil lit n'aurait pu recevoir la statue colossale de cette Déesse, que Phidias avait faite, ne peut-on pas conjecturer que c'était la statue de bois de Minerve, supposée tombée du ciel, que l'on plaçait sur ce lit de fleurs, et que l'on portait au Parthénon, où elle restait découverte, afin d'exciter la dévotion et de satisfaire la curiosité de ceux qui assistaient à cette pompeuse et mystérieuse cérémonie. C'est ainsi que chez les catholiques romains, les reliques des saints sont exposées les jours de fêtes solennelles. Nous voyons aussi chez eux des processions où l'on porte les images sacrées sur des brancards. A Naples sur-tout, celles des principaux saints sortent de leurs églises, et viennent visiter Saint Janvier, à l'époque où doit s'opérer la liquéfaction de son sang.

façade, et semblent destinés à recevoir des crampons qui soutenaient un ornement particulier; toutes ces circonstances concourent à prouver que l'entrée principale du temple était par la façade de l'est, et par conséquent que l'Opisthodome se trouvait à la place que je lui ai assignée en décrivant cette partie du monument (1).

(1) Afin de compléter le chapitre de Stuart sur le Parthénon, nous présentons à nos lecteurs, dans une planche additionnelle (Pl. XV), les deux célèbres frontons de ce temple, tels qu'ils étaient en 1674, lorsque M. de Nointel les fit dessiner. Nous joignons de plus ici une note très-intéressante sur ces deux ouvrages, que M. Barbié du Bocage a bien voulu nous permettre de prendre dans la dernière édition de son excellent atlas pour le Voyage du Jeune Anacharsis. *Note du traducteur.*

NOTE SUR LES DEUX FRONTONS DU PARTHÉNON.

Ces deux frontons n'existent pour ainsi dire plus aujourd'hui, ou du moins il en reste très peu de chose. Ils furent détruits en 1687, pendant le siége que les Vénitiens firent de la citadelle d'Athènes, sous la conduite du général Konigsmark, par une bombe qui tomba sur le temple de Minerve, et qui en détruisit toute la couverture (1). Cependant plusieurs voyageurs avaient vu ces frontons dans l'état où je les donne aujourd'hui, et ils en ont fait une description qui paraissait très-intéressante, mais qui ne pouvait suffire, parce qu'elle n'était point accompagnée d'un dessin (2). Néanmoins ils remarquent tous que M. Ollier de Nointel, ambassadeur de France à la Porte, en 1670, avait fait dessiner tous les bas-reliefs du temple de Minerve, et particulièrement ceux des frontons, par un peintre flamand, lorsqu'il passa à Athènes en 1674, et que ce peintre employa quinze jours consécutifs à ce travail (3). Ces dessins étaient perdus depuis du temps; ils se sont retrouvés au cabinet des estampes de la grande bibliothèque impériale, et la communication qu'on m'en a donnée m'a engagé à les faire graver dans une planche du Voyage du jeune Anacharsis.

Les Français et les Anglais se sont épuisés en conjectures pour rétablir l'un de ces frontons, et ils ont rassemblé tout ce que les auteurs anciens et les voyageurs qui l'avaient vu en ont dit; mais leur restauration est fort éloignée de l'original. Celle de M. David Leroi (4) est en général très-sage; celle de Stuart est plus conforme aux descriptions qu'il a suivies, mais elle est trop compliquée, et ne tient en rien de la grande composition des anciens. Avant que de rendre compte du bas-relief qui le décore, je vais entrer dans l'examen d'une difficulté que Stuart a élevée sur la principale entrée de ce temple, et dont la solution me servira à déterminer quel était le fronton antérieur ou de devant du temple, et le fronton postérieur ou de derrière.

Les deux façades du Parthénon, ou temple de Minerve, sont exposées, l'une à l'est, et l'autre à l'ouest. Stuart, dans son grand ouvrage, nous a donné les dessins, non seulement de ce qui reste de figures dans les deux frontons de ces façades, mais encore de tous les bas-reliefs du temple de Minerve, qui existaient en 1753; et ces dessins sont faits avec le plus grand soin. Dans ceux de la frise intérieure du portique, qui représentent la pompe des Panathénées, il remarque que toutes les figures sont tournées vers l'orient, et que c'est vers ce côté que la pompe dirige sa marche. En effet, dans la partie de la frise qui fait face à l'orient, sont plusieurs figures assises, plus grandes que les autres, et que Stuart prend avec beaucoup de vraisemblance pour des divinités. C'est à ces figures qui sont placées dans le milieu de cette face, que la pompe ou procession vient aboutir, et il n'existe aucune autre figure semblable dans tout le reste de la frise. Stuart en conclut que les divinités étant placées dans cette partie orientale de la frise, c'était aussi de ce côté que devait être la principale entrée du temple. Cette opinion paraît d'abord très-probable, mais il faut voir si elle s'accorde avec ce que les auteurs anciens nous rapportent des deux façades du temple.

Pausanias, après être entré dans la citadelle d'Athènes, et en avoir décrit plusieurs monuments, nous dit (5) que *les figures du fronton de la façade du temple de Minerve, ou Parthénon, représentant tout ce qui a rapport à la naissance de Minerve; et que, dans le fronton de derrière, on a exprimé la dispute qui eut lieu entre Neptune et Minerve, pour savoir lequel donnerait le nom à l'Attique.* Pausanias n'entre pas dans un plus grand détail.

Si nous avions toutes les figures des deux frontons de ce temple, nous verrions promptement la différence des sujets. Mais celui qui fait face à l'est est mutilé depuis long-temps, comme on le voit par la gravure; et le peu de figures qu'il représente est tellement jeté dans les angles latéraux, qu'il ne peut servir à reconnaître le sujet principal. Cependant Spon croit encore y distinguer la tête d'un cheval marin, et, par cette raison, il regarde ce fronton (6) comme étant celui sur lequel était représentée la *dispute de Neptune et de Minerve.*

Celui qui fait face à l'ouest, au contraire, n'offre rien qui puisse se prêter au même sujet. On sait que, dans cette lutte, Minerve fit croître un olivier: on ne voit aucun arbre sur ce fronton, et toutes les figures sont dans une attitude fort tranquille. Ce fronton ne peut donc représenter la *dispute de Neptune avec Minerve,* et, par conséquent, il ne peut être le fronton postérieur ou de derrière du temple. Alors il deviendra l'antérieur ou le devant du temple, et il faudra que le bas-relief en représente quelque objet *qui ait rapport à la naissance de Minerve.* En effet, si l'on n'y cherche point la naissance même de Minerve, c'est-à-dire, Pallas toute armée sortant du cerveau de Jupiter, comme nous le représente fort ironiquement Lucien (7), on y reconnaîtra du moins ce qui a dû suivre sa naissance, la présentation que ce Dieu fait de Minerve, sous un habit décent, aux Déesses de l'Olympe assemblées. C'est dans ce sens que Spon et Wheler ont déjà décrit ce bas-relief (8); et quoique Stuart, dans la res-

(1) *Fanelli, Atene attica, libro terzo,* n^os^ 660 et 661, p. 308 et 309, in-4° *Venezia,* 1707.

(2) *Corn. Magni, Viaggi per la Turchia, Bologna,* 1685, in-12, t. 2, p. 499. *Spon, voyag.,* t. 2, p. 84. *Whel., a Journ.,* book 5, p. 361.

(3) *Corn. Magni,* ibid. *Spon,* ibid.: t. 1, p. 257. *Whel., a Journ.,* book 2, p. 202.

(4) *Leroi, Ruines de la Grèce,* t. 1, pl. 20.

(5) *Pausan.,* lib. 1, cap. 24, p. 57.

(6) *Spon, voyag.,* t. 2, p. 85.

(7) *Lucian. Deorum. Dialog. Dial.* 8. t. 1, p. 224 *et seq.,* édit. Reitzii.

(8) *Spon, voyag.,* t. 2, p. 84. *Whel. a Journ.,* book 5, p. 361.

Planche XVI.

Plan du temple de Jupiter Olympien à Athènes. En présentant ici ce plan, pour remplir la promesse que j'en ai faite, je donnerai quelques détails sur l'état où se trouvait le monument lorsque nous le vîmes.

En 1753, il y avait encore debout dix-sept colonnes, dont treize, liées par leur architrave, et sans lacune entre elles, paraissaient évidemment avoir formé l'angle sud de la façade orientale, et fournissaient une preuve sans réplique que le temple était dyptère [1], c'est-à-dire,

tauration qu'il en a faite, ait représenté Minerve armée de toutes pièces, il n'en a pas moins cherché à rétablir ce bas-relief à-peu-près dans la même opinion.

La façade du temple de Minerve qui est tournée vers l'ouest, était donc la principale, ou celle du devant de ce temple. En effet, c'était celle qui faisait face aux propylées; c'était elle que l'on découvrait la première, en entrant dans la ville du côté du Pirée; et je sais de plus que c'était sur cette façade qu'étaient dirigés les longs murs, comme l'ont vérifié MM. Foucherot et Fauvel, en 1781, et depuis encore par les débris de ces mêmes murs [1]. De semblables avantages n'eussent sans doute point été accordés à la façade de derrière. Il n'est donc plus douteux que la façade antérieure ou de devant du temple, était celle qui faisait face à l'ouest; et si, dans le portique intérieur, les figures des Dieux se trouvent dans la partie de l'est, comme le remarque Stuart, c'est que l'on a sans doute voulu imiter la position intérieure des statues des Divinités, qui étaient toujours placées dans la partie la plus reculée et la plus enfoncée des temples.

Après avoir déterminé quelle était la façade antérieure et la postérieure du temple de Minerve, ou Parthénon, je vais décrire en peu de mots les bas-reliefs qui en décoraient les frontons.

J'ai dit que celui de la façade antérieure offrait la présentation de Minerve, faite par Jupiter, aux Déesses de l'Olympe. En effet, Jupiter se trouve dans le milieu de ce fronton; et quoique cette figure soit un peu mutilée, on reconnaît facilement ce Dieu, à la majesté que le sculpteur a empreinte sur son visage. A sa droite est une grande figure de femme, que Spon et Wheler prennent pour une Victoire [2], et qui est hors des proportions, mais c'est un défaut de l'original qu'il a fallu conserver. Ensuite vient la déesse Minerve qui est assise dans un char traîné par deux chevaux. Elle a la figure d'une jeune fille, modestement vêtue, et dont l'attitude n'a rien qui doive alarmer la pudeur des divinités auxquelles elle va bientôt être associée. Plusieurs parties du char manquent, parce que toutes ces parties étaient de relief entier [3], mais on en voit encore quelques-unes. Derrière la Déesse sont plusieurs femmes, et un enfant qui est peut-être le petit Bacchus; et ensuite, dans l'angle du fronton, viennent trois figures qui existent encore aujourd'hui, et dont Stuart a donné un dessin très en grand. Spon et Wheler ont cru reconnaître [4], dans les deux premières de ces figures, celles de l'empereur Adrien et de Sabine, sa femme, mais Stuart remarque qu'il n'y a rien de moins certain; et en effet, il n'est guères probable que l'on ait placé les figures d'Adrien et de sa femme, dans un fronton qui ne renferme pas même celles de tous les Dieux. Pour moi je crois que ces figures peuvent être celles d'Hercule et d'Hébé, déesse de la jeunesse.

A la gauche de Jupiter est le groupe des Déesses, auxquelles ce Dieu présente Minerve. Spon et Wheler en font le cercle des Dieux [5]; et sur ce seul mot Stuart, dans la restauration qu'il a faite de ce fronton, s'est cru autorisé à placer dans cet endroit tous les Dieux et les Déesses de l'Olympe; mais il n'y a que des femmes et quelques enfants dans ce groupe, et il est à croire, d'après l'ordonnance de ce bas-relief, que les Grecs ne confondaient pas plus les sociétés dans le ciel, qu'elles ne l'étaient chez eux-mêmes. La figure qui suit immédiatement Jupiter m'a paru être Junon, et ensuite vient Vénus qui est assise. Une partie de cette dernière figure manque, mais on ne peut méconnaître cette Déesse, à cause du poisson qu'elle a à ses pieds, et qui est un symbole de son origine. On prendrait d'abord ce poisson pour un crocodile, dans le dessin de M. de Nointel; mais en l'examinant bien, on lui voit des nageoires, et comme Stuart a figuré dans le même endroit de sa restauration un dauphin, fondé, dit-il, sur quelques vestiges informes qu'il a trouvés au-dessus de la corniche, on ne peut douter que ce ne soit un dauphin. La figure qui est derrière Vénus tient deux enfants dans ses bras; ce sont vraisemblablement Apollon et Diane dans les bras de leur mère Latone; et celle qui suit, et qui est couverte jusqu'aux pieds, m'a paru représenter Cérès, avec sa fille Proserpine sur ses genoux. Les autres figures sont sans doute des ministres des Dieux et des Déesses.

Je ne parlerai point de la beauté de ce bas-relief en général, la gravure en fera juger convenablement. Toutes les figures sont vues un peu en raccourci, parce que, comme le remarque Spon [6], le peintre qui les a dessinées était obligé de *tirer tout de bas en haut, sans échafaud.*

Je ne ferai point non plus la description du fronton postérieur ou de derrière du temple, parce qu'il ne présente pas un assez grand nombre de figures; il suffira de dire qu'il en renfermait une de plus du temps de M. de Nointel, que lorsque Stuart le dessina en 1753.

(1) « *Antiochus rex, cùm ad id opus impensàm esset pollicitus, cellæ magnitudinem, et columnarum circa dipteron collocationem, epistyliorum et cæterorum ornamentorum ad symmetriarum distributionem, magna solertia*

(1) *Foucherot et Fauvel, notes manuscrites.*
(2) *Spon*, ibid. *Whel.*, ibid.
(3) *Spon*, ibid. p. 83.
(4) *Spon*, ibid. p. 84. *Whel.*, ibid.
(5) *Spon*, ibid. p. 85. *Whel.*, ibid.
(6) *Spon*, ibid.

que la cella était entourée d'un double rang de colonnes. Ces colonnes, qui ont plus de 6 pieds de diamètre, et qui paraissent avoir près de 60 pieds de hauteur, sont de marbre pentélique. Elles ont de beaux chapiteaux corinthiens (2); leurs fûts sont cannelés, leurs bases attiques. Les bases du rang extérieur présentent quelque différence avec celles du rang intérieur.

A une certaine distance de ces treize colonnes, on en voit trois autres qui appartenaient au rang intérieur du côté sud du temple. Enfin, il en reste encore une, marquée F sur le plan, qui, dans l'origine, faisait partie du portique occidental. Celle-ci prouve que le temple devait avoir vingt-une colonnes de chaque côté : car si on tire une ligne droite, de l'est à l'ouest, par le centre des colonnes du rang extérieur A, cette ligne se trouvera coupée, précisément au centre B de la vingtième colonne, par une autre ligne tirée à angle droit du centre de la colonne F. Or, la base de celle-ci atteste qu'elle n'appartenait pas à la façade même du temple, et qu'il y avait un autre rang de colonnes en avant. Il y avait donc vingt-une colonnes sur les côtés de ce magnifique temple, et par conséquent il était décastyle (3), c'est-à-dire, qu'il avait dix colonnes à chaque façade, antérieure et postérieure, nombre que Vitruve assigne à l'hypæthre complet. Dans cette supposition, la façade doit avoir eu au moins 167 pieds de large, et les côtés de l'est à l'ouest environ 372 pieds et quelques pouces. Il y avait, dans l'intérieur de ce temple, une statue de Jupiter, d'ivoire et d'or (3), qui, selon le témoignage de Pausanias, devait être colossale, quoiqu'elle ne fût pas aussi grande que celles que l'on voyait à Rome et à Rhodes.

Le même Pausanias nous apprend que le péribolos, ou le mur qui servait d'enceinte au terrain consacré sur lequel le temple était bâti, avait environ quatre stades de circuit, ou un demi-mille : nous ne pûmes pas vérifier entièrement ce fait. L'étendue, de l'est à l'ouest, a 682 pieds 9 pouces; et la distance, de la face extérieure du mur sud du péribolos à la base des colonnes du dyptère ou rang extérieur, est de 146 pieds 2 pouces. Mais il ne nous fut pas possible de déterminer, du côté nord, la position et l'étendue de ce péribolos, parce qu'il n'y existe plus la moindre trace de constructions. Pausanias fait l'énumération de plusieurs temples, statues et monuments qui se trouvaient dans cette enceinte, et dont quelques-uns remontaient de son temps à la plus haute antiquité. On ne peut guères douter que le mur d'enceinte ne fût intérieurement décoré d'un péristyle, ou d'une colonnade avec des portiques, qui en dérobaient aux yeux la nudité, de quelque côté que l'on se tournât.

La vignette placée à la tête de ce chapitre est composée de cinq médailles d'Athènes (voyez la pl. III). Celle du milieu (fig. 5), est généralement regardée comme ayant rapport

scientiaque summa civis romanus Cossutius nobiliter est architectatus. » *Vitruve, l. VII, in proœmio.*

« Le roi Antiochus promit de faire la dépense nécessaire pour achever la cella du temple, qui était fort grande, pour les colonnes du portique, qui devait être dyptère, pour les architraves et les autres ornements, selon leurs proportions; ce que Cossutius, citoyen romain, exécuta de la manière la plus savante, et dans le meilleur goût. »

(1) « *In Asty vero, Jovem Olympium amplo modulorum comparatu, corinthiis symmetriis et proportionibus, uti supra scriptum est, architectandum Cossutius suscepisse memoratur.* » *Vitruve, l. VII, in proœmio.*

« Le quatrième est le temple de Jupiter Olympien que Cossutius, comme nous avons dit, entreprit de faire à Athènes, d'ordre corinthien et d'une grandeur magnifique. »

(2) Les Grecs et les Romains mettaient un nombre impair de colonnes sur les côtés de leurs temples; mais avec cette différence, que les Grecs ajoutaient une colonne au double de celles qui ornaient la façade, de sorte qu'un temple octostyle, ou de huit colonnes à la façade, avait dix-sept colonnes sur les côtés, et qu'un hexastyle en avait treize : tandis que les Romains retranchaient, pour les côtés, une colonne du double de celles de la façade; ainsi, l'octostyle n'avait chez eux que quinze colonnes sur les côtés, et l'hexastyle n'en avait que onze.

(3) « L'empereur Adrien dédia le temple et la statue, qui mérite d'être vue : elle est d'ivoire et d'or, et d'un beau travail, en raison de sa grandeur. Le péribolos, ou mur d'enceinte, a environ quatre stades de circuit. » Pausanias, Att., C. XVIII.

à la fête des Panathénées, et aux jeux qui faisaient partie de cette solennité. La figure de Minerve, que l'on voit à côté (fig. 6), répond si exactement à la description que Pausanias nous donne de la statue de cette déesse, faite par Phidias, et placée dans le Parthénon [1], que j'ai cru qu'il convenait de l'insérer parmi les ornements d'un chapitre consacré à la description de ce temple. Elle peut servir d'ailleurs à confirmer l'opinion que les figures gravées sur les revers des médailles d'Athènes, représentent quelque statue qui était dans cette ville l'objet de la vénération publique; ainsi la médaille, fig. 7, représente peut-être la Minerve Promachas. Quant aux deux autres (fig. 8 et 9), il est à peine nécessaire de dire que ce sont des têtes de Minerve.

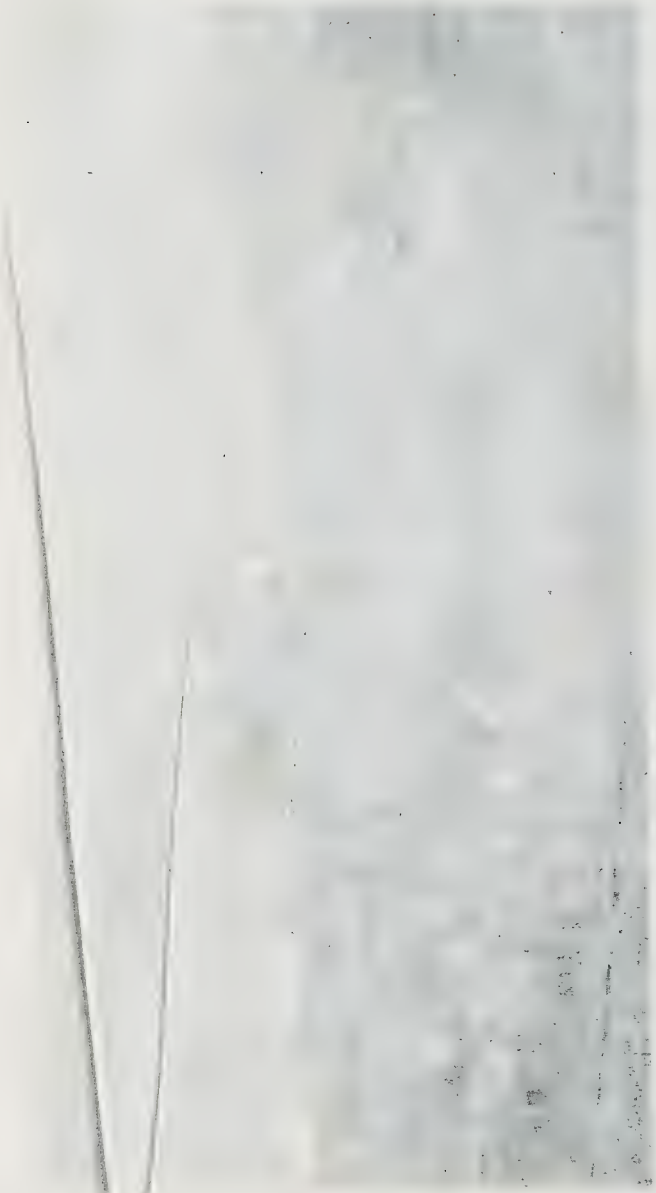
La vignette qui termine ce chapitre (voyez la pl. III), est composée de deux inscriptions antiques. La première (fig. 10) est en l'honneur d'une jeune fille nommée Apollodora, qui avait figuré à la fête des Panathénées, comme une des jeunes vierges que l'on appelait canéphores, parce que c'étaient elles qui, dans cette solennité, emportaient les corbeilles mystérieuses hors de l'Acropolis, et les déposaient dans un temple situé à quelque distance, puis revenaient avec d'autres corbeilles qu'elles remettaient à la prêtresse, dans le Parthénon. Après cette cérémonie, le temps de leur service dans le temple était fini, et elles retournaient dans le sein de leur famille. Il paraît que la jeune Apollodora, en quittant le temple, fut honorée d'une inscription, et peut-être d'une statue, par un décret du sénat et du peuple d'Athènes.

L'autre inscription (fig. 11) est de beaucoup plus ancienne. Elle semble contenir l'inventaire de plusieurs riches offrandes déposées dans le trésor de Minerve, et remises par le trésorier qui sortait d'exercice, à celui qui le remplaçait [2].

(1) « La statue de Minerve est debout, couverte d'une tunique qui descend jusqu'aux pieds. Sur sa poitrine est une tête de Méduse en ivoire. D'une main elle porte une Victoire haute de quatre coudées, de l'autre elle tient une pique. Son bouclier est à ses pieds; près de sa pique est un serpent, que l'on peut regarder comme désignant Erichtonius. » Pausanias, Att., C. XXIV.

(2) Le docteur Chandler a donné la première de ces deux inscriptions, dans ses *Inscriptiones Antiquæ*, Oxford, 1774, in-fol. Voy. *pars secunda, Inscript.* XXXII, pag. 55. Quant à la seconde, elle paraît être inédite : Chandler, dans son recueil, en présente trois, qui contiennent également des inventaires d'offrandes précieuses. Voyez *Inscriptiones Antiquæ, pars sec., Inscript.* III, IV et V, pag. 41.

Note du traducteur.



Tom II

Nord
Plan de
l'Acropolis
MDCCLIII.
t
t
G
Nord
F
Est
Sud
N
L
K
Est
M
Hagia parasceve

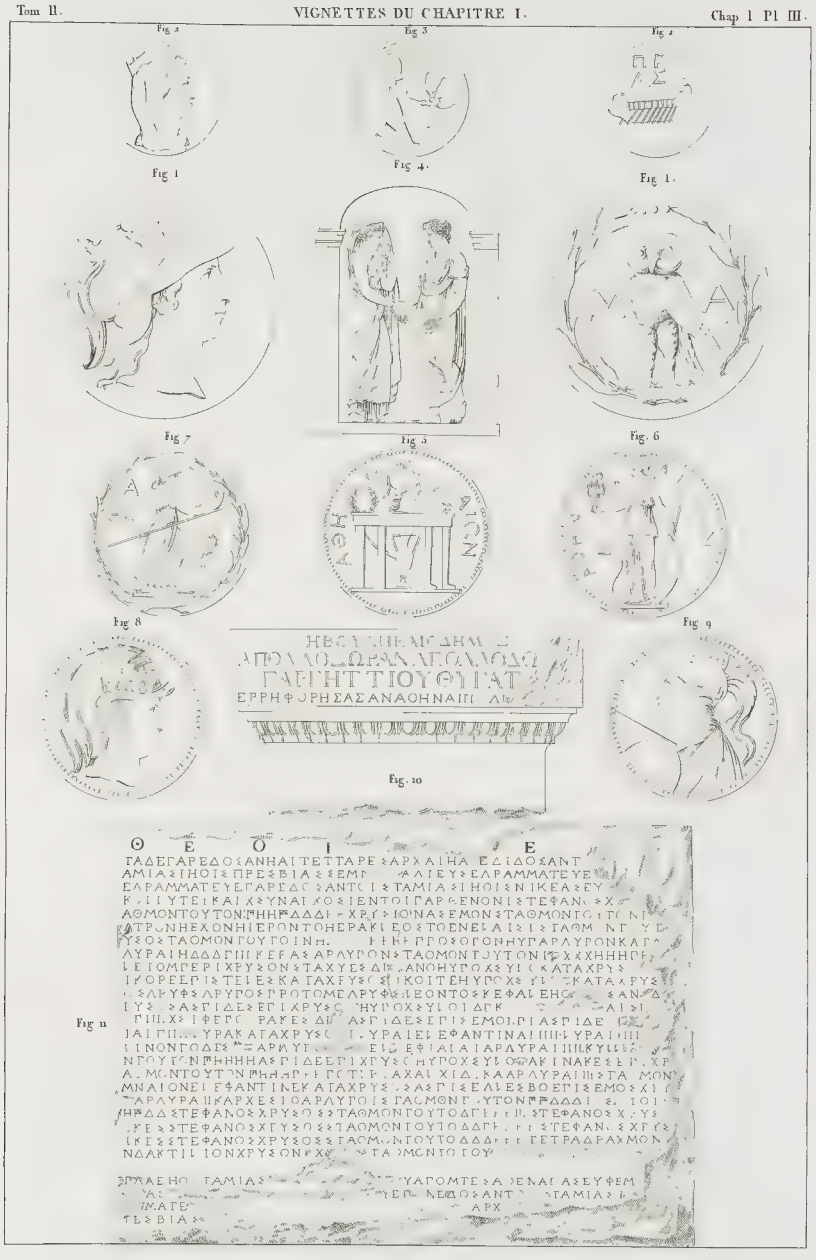


Fig 1
Fig 2
Fig 3
Fig 4.
Fig 5
Fig 6
Fig 7
Fig 8
Fig 9
Fig. 10
Fig 11

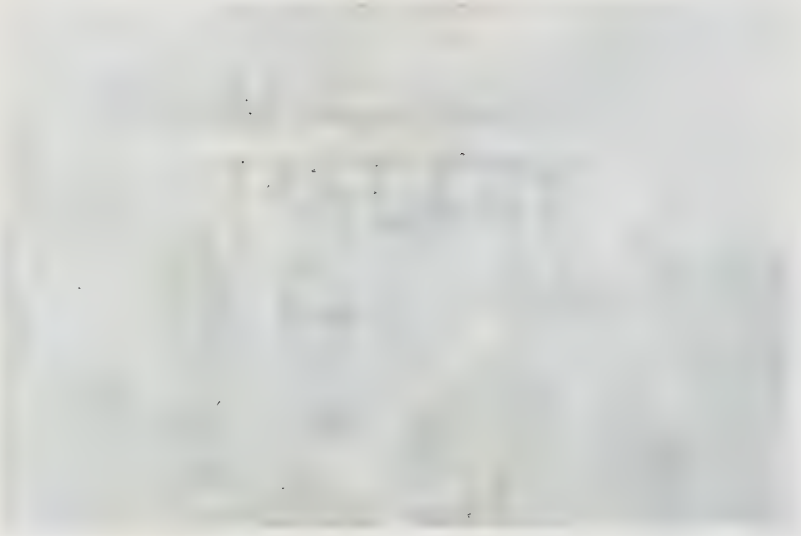


Fig 2

Fig 3

Fig 3

Fig 3

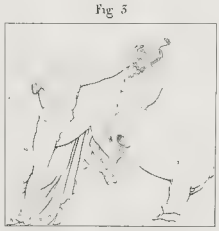


Fig 3

Fig 3

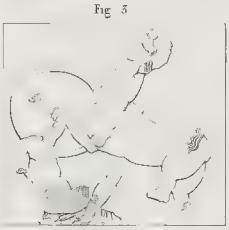
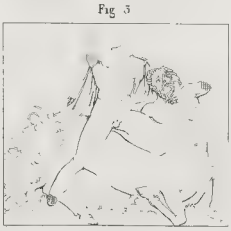
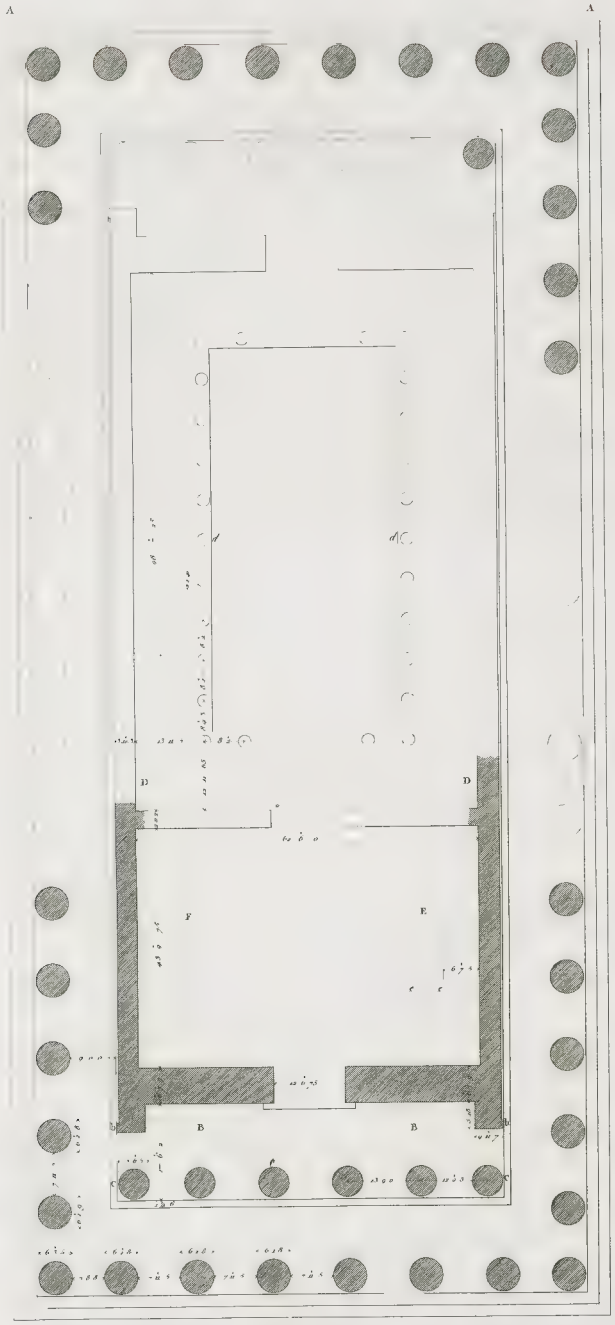


Fig 3



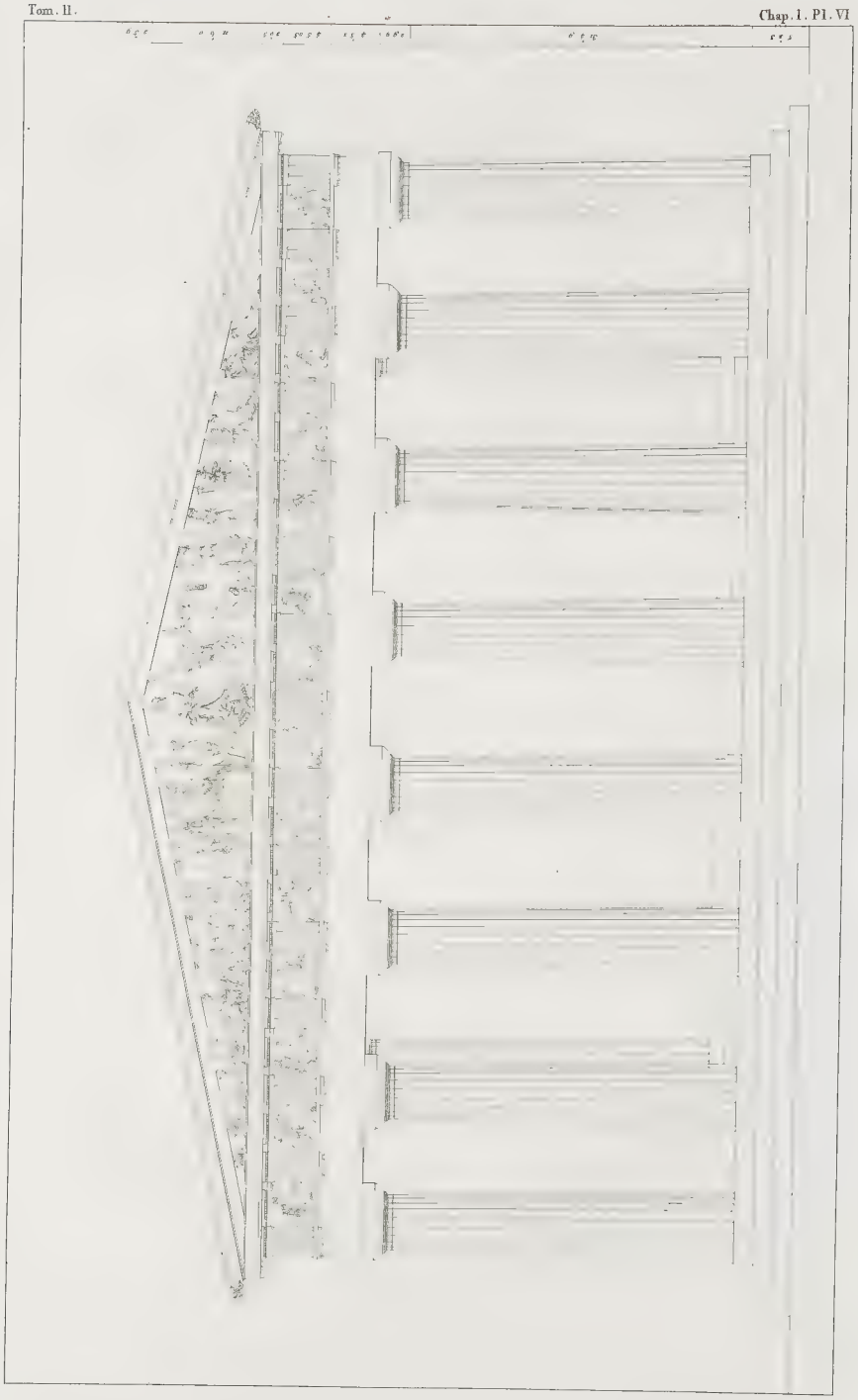
Façade Orientale



Façade Occidentale

ECHELLES DE

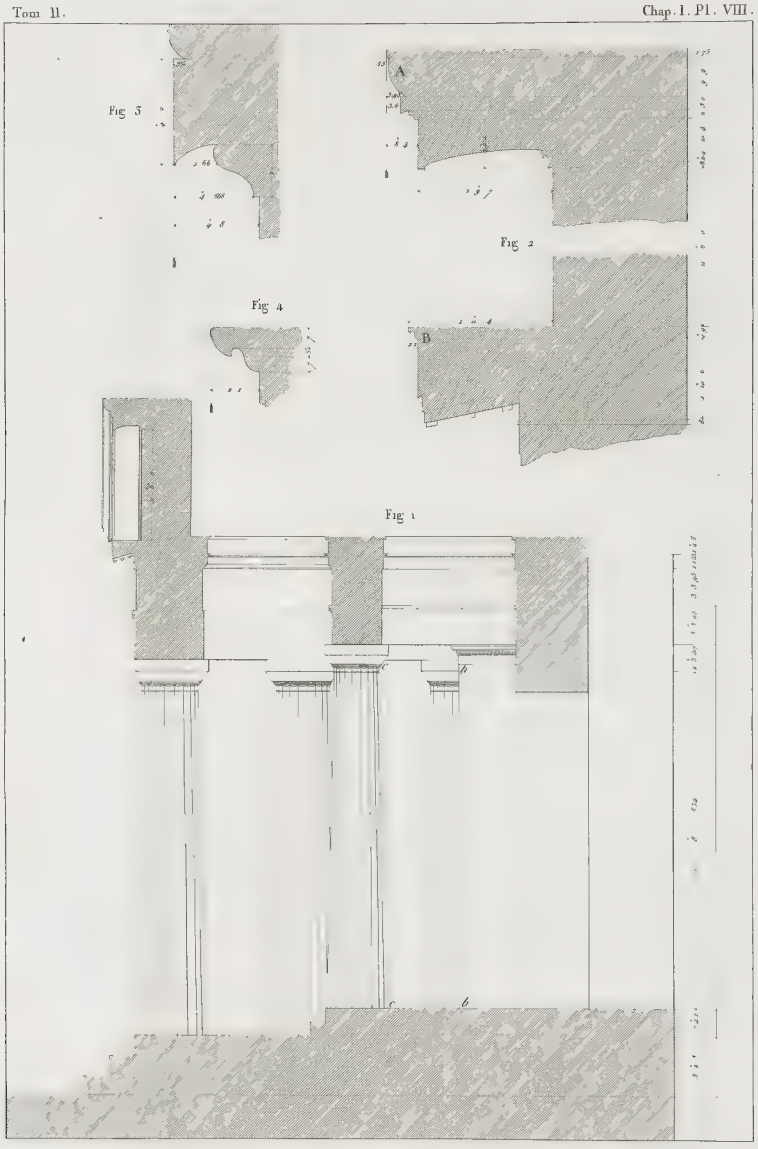
Pieds de Paris
Mètres Français
Modules



ECHELLES DE
Pieds de Paris
Metres Français
Modules

ECHELLE DE
Modules

Modules de l'ordre intérieur



ÉCHELLES DE
Pieds de Paris
Mètres Français
Modules
ÉCHELLE DE
Modules

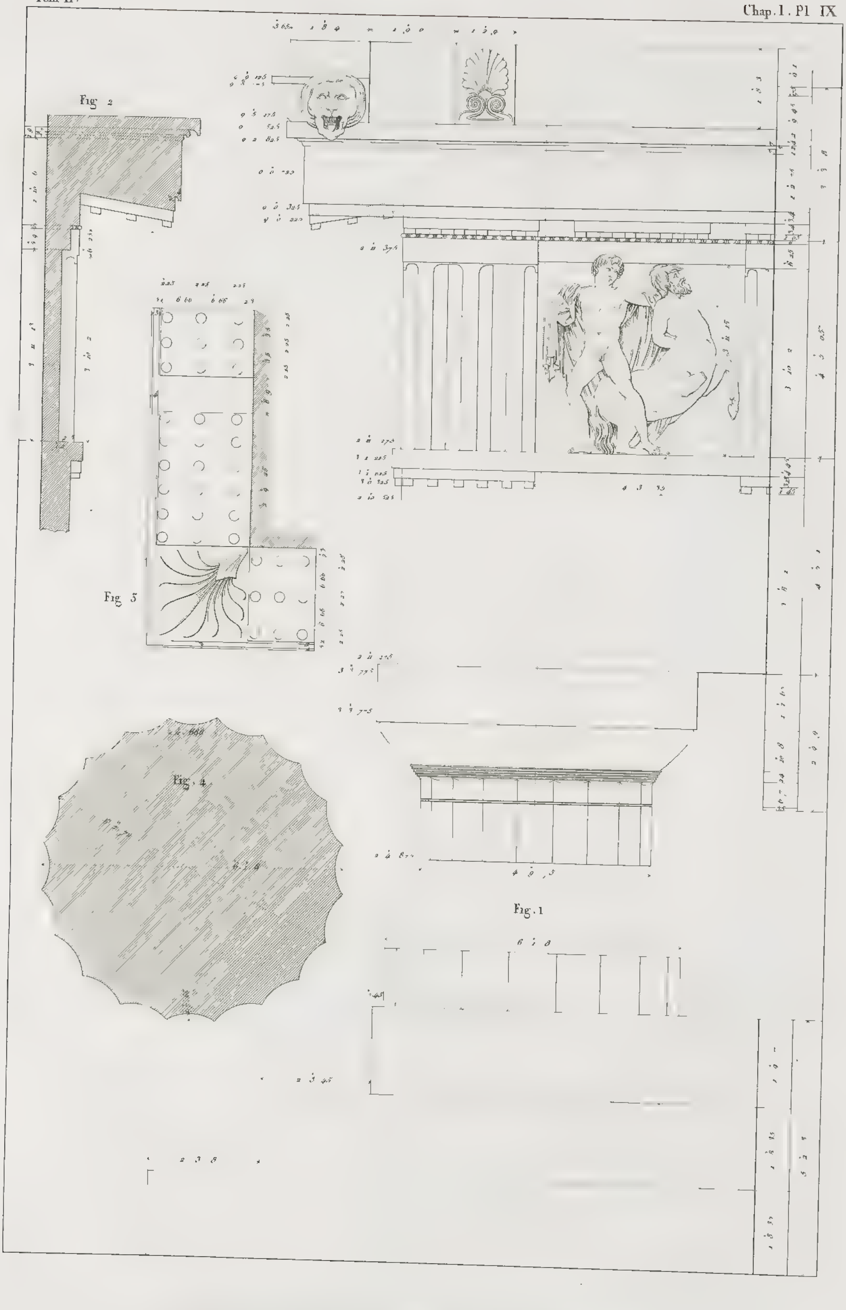
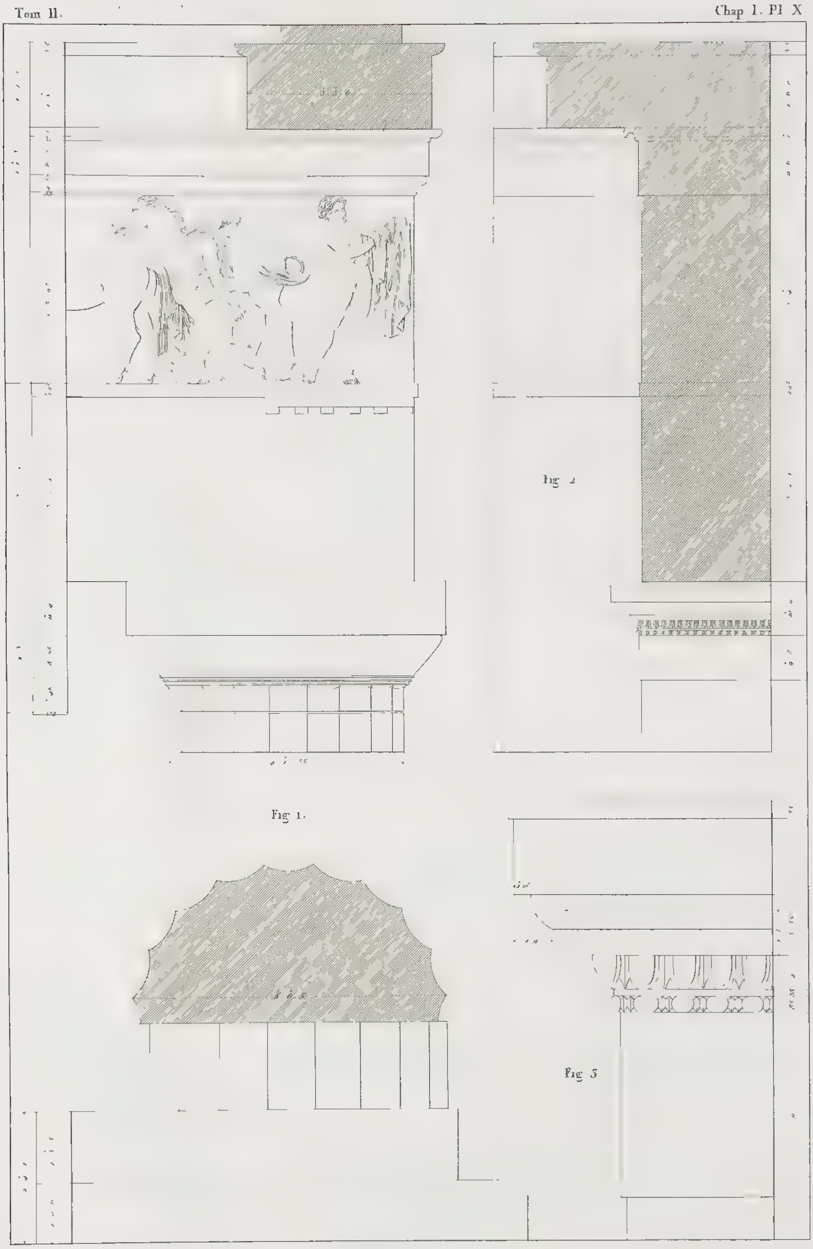


Fig. 2
Fig. 3
Fig. 4
Fig. 1
ÉCHELLES DE
Pieds de Paris
Metres Français
Modules



ÉCHELLES DE Pieds de Paris / Metres Français / Modules

Fig. 1

Fig. 3

Fig. 2

Fig. 5

ECHELLES DE

Pieds de Paris
Metres Français
Modules

ECHELLE DE

Modules

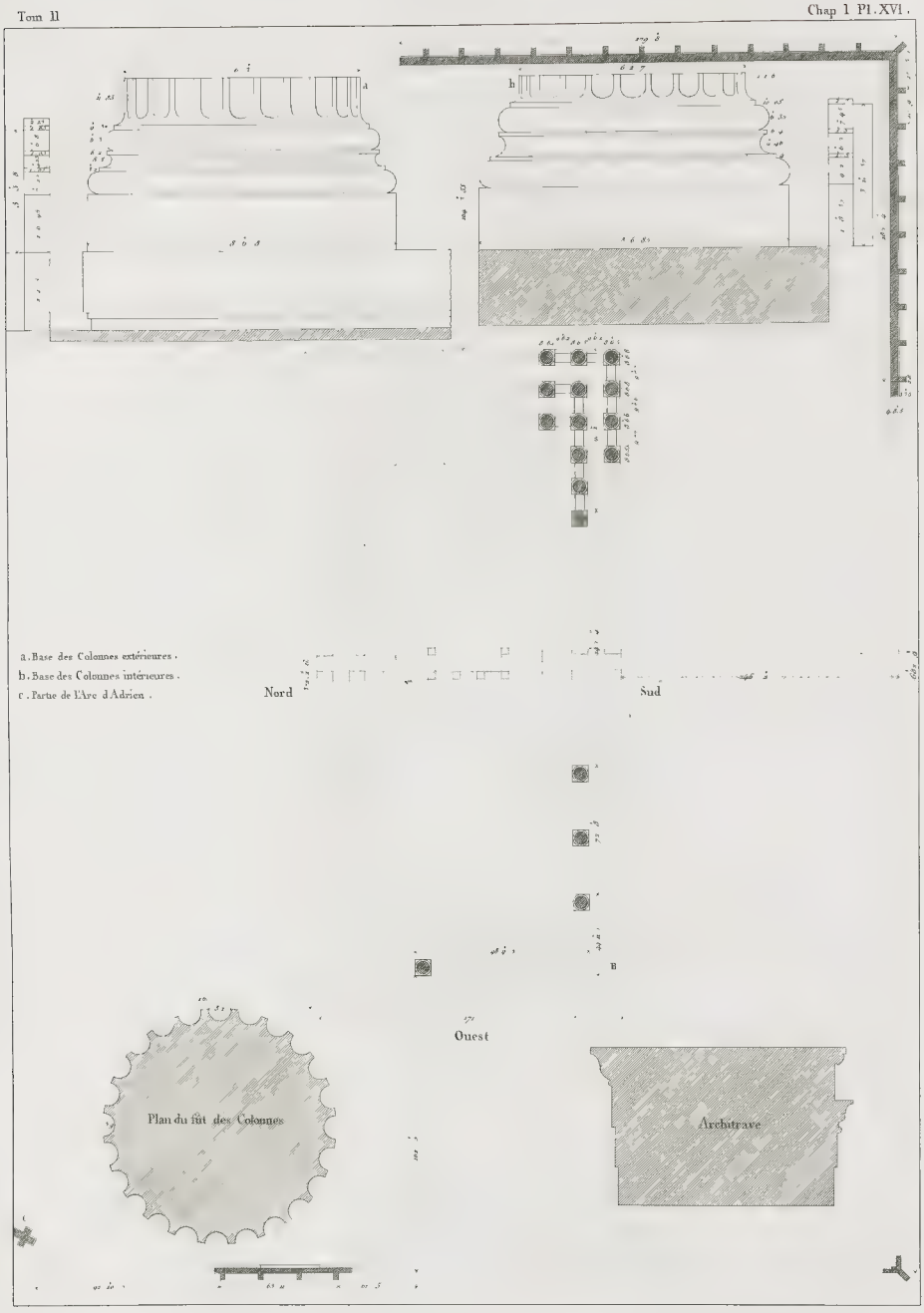
Echelle de la Figure 2

Fig 1
Fig 2
Fig 3
Fig 4
Fig 5
Fig 6
Fig 7
Fig 8

Fig. 1
Fig. 2
Fig. 3
Fig. 4
Fig. 5
Fig. 6
Fig. 7
Fig. 8
Fig. 9

A
A
B
B
C
C
D
D

Fig. 1
Fig. 2
Fig. 3
Fig. 4


a
b
a. Base des Colonnes extérieures.
b. Base des Colonnes intérieures.
c. Partie de l'Arc d'Adrien.
Nord
Sud
Ouest
Plan du fût des Colonnes
Architrave
ÉCHELLES DE
Toises de Paris
Mètres Français
Metres

CHAPITRE II.

TEMPLES D'ÉRECHTHÉE, DE MINERVE POLIADE, ET DE PANDROSE.

Au nord du Parthénon, à la distance d'environ cent cinquante pieds anglais (1), sont les restes de trois temples contigus. Celui qui fait face à l'est se nommait l'Erechthéum : à l'ouest de celui-ci, mais sous un toit commun à tous deux, était le temple de Minerve surnommée Poliade, c'est-à-dire, protectrice de la ville; enfin, au temple de Minerve Poliade se joint, du côté sud, le Pandrosium, ainsi appelé, parce qu'il était dédié à la nymphe Pandrose, l'une des filles de Cécrops.

Pausanias n'a pas donné de ce monument une description plus détaillée que celle du Parthénon (2). Il nous apprend que c'était un temple double, et que dans l'Erechthéum se trouvait la source d'eau salée que Neptune fit jaillir d'un coup de son trident, lorsqu'il disputa à Minerve l'honneur d'être le protecteur d'Athènes. On voyait, devant la porte du temple, un autel consacré à Jupiter, Dieu suprême, et dans l'intérieur, un autre autel consacré à Neptune, sur lequel un oracle avait ordonné que l'on sacrifiât également à Erechthée : d'où nous pourrions conclure que ce n'était pas à celui-ci, mais que c'était à Neptune que le temple avait été originairement dédié. Là se trouvaient encore un autel consacré au héros Butès, frère d'Erechthée, et un autre autel sur lequel on sacrifiait à Vulcain : les murailles offraient des inscriptions peintes, relatives à la famille de Butès, dans laquelle le sacerdoce de ces temples était héréditaire. Nous avons trouvé, près des ruines de ces monuments, un fragment de marbre portant l'inscription ΙΕΡΕΩΣ ΒΟΥΤΟΥ, que nous présentons dans la vignette qui termine ce chapitre.

C'est dans le temple de Minerve Poliade que l'on conservait l'ancienne statue de la déesse : elle était de bois (3), et on la prétendait tombée du ciel. Je suppose que c'était une de ces anciennes statues qui, selon le témoignage de Pausanias, étaient restées entières, mais avaient été noircies et tellement altérées par les flammes lorsque Xercès incendia le temple, que le moindre choc eût suffi pour les détruire. Il y avait aussi dans ce temple un Hermès, ou statue de Mercure, dédié par Cécrops. Des branches de myrte le cachaient presque entièrement aux yeux (4), et sauvaient ainsi, à ce qu'on pourrait croire, l'indécence et l'absurdité d'une semblable image, placée dans le temple d'une vierge. La superstition seule avait pu empêcher les Athéniens de l'ôter de ce lieu; car il paraît qu'un Hermès était une figure aussi obscène qu'un Priape. Enfin, c'était encore là que se trouvait la lampe d'or de Callimaque,

(1) Cent quarante pieds neuf lignes, mesure française. *Note du traducteur.*

(2) Pausanias, Att., C. XXVI.

(3) « Il y a, dans l'Acropole, trois statues de Minerve : « l'une d'elles y est placée depuis l'origine; elle est de « bois d'olivier, et on la nomme Minerve Poliade. » *Scholiaste de Démosth.*

(4) Pausanias, Att., C. XXVI, où je lis οὐκ ἀσώνοπτον, ou avec Kuhnius, οὐ σώνοπτον. Quant à l'indécence de ces statues, voyez Hérodote, liv. II, § 51; et la Lysistrata d'Aristophanes, v. 1096, qui prouve que, non-seulement les têtes, comme le rapporte Thucydide, mais d'autres parties des Hermès furent mutilées par les Hermocopides.

l'inventeur du chapiteau corinthien (1), qui brûlait, disait-on, pendant toute l'année, sans qu'on en renouvelât l'huile. Cette lampe était placée sous un palmier de bronze, dont les branches, en s'élevant jusqu'au toit du temple, donnaient une issue à la fumée.

Le Pandrosium est le seul temple ancien que nous connaissions, dans lequel l'entablement et le toit soient supportés par des caryatides. Pausanias n'en a fait aucune mention, quoiqu'elles soient bien certainement d'un temps antérieur à celui où il a écrit. C'est probablement à ce monument que Vitruve fait allusion, lorsqu'il dit qu'après la défaite des Perses et la destruction de la ville de *Carya*, les architectes du temps placèrent de semblables figures de femmes dans les édifices publics (2), pour perpétuer l'ignominie de celles qui avaient abandonné la cause de la patrie et de la liberté.

Dans l'intérieur du Pandrosium était l'olivier (3) qu'on disait avoir été produit par Minerve, lors de sa dispute avec Neptune : on l'appelait Pankyphos (4) (tout tortueux), parce que ses branches, après avoir atteint le toit du temple, se recourbaient vers le sol. Sous cet arbre, s'élevait l'autel de Jupiter *Herceus* (5). Quelques auteurs ont pensé qu'il y avait aussi un olivier dans le temple de Minerve Poliade; mais il n'est pas probable qu'un arbre ait jamais pu croître dans un lieu si peu favorable à la végétation, qui était, à ce qu'il paraît, clos de toutes parts, et qui ne pouvait être éclairé que par la lumière d'une lampe : tandis que, dans le temple de Pandrose, on avait donné un libre accès à l'air et au jour, en laissant ouvert l'espace qui se trouvait entre les caryatides.

L'olivier et la source d'eau salée prouvent que c'était là le lieu que les traditions fabuleuses assignaient à la dispute des deux divinités : ils prouvent aussi que ces temples furent rebâtis sur le terrain même qu'occupaient ceux qui avaient été brûlés par Xercès; et ceux-ci remontaient sans doute à la plus haute antiquité, probablement aux premiers temps d'Athènes. Homère fait mention du temple de Minerve, et il semble les comprendre tous trois sous ce nom (6), comme Hérodote les comprit ensuite sous le nom d'Erechthée (7).

Une inscription apportée d'Athènes aux frais de la société des Dilettanti, et publiée par le docteur Chandler (8), contient l'énumération des parties de ces temples alors non terminées, et, selon toute apparence, l'estimation en mines attiques de la dépense à faire pour achever ces constructions : le total est entre trois et quatre cents livres sterling. Cet état fut dressé par ordre du peuple, sous l'archontat de Dioclès, et par conséquent pendant la vingt-troisième année de la guerre du Péloponèse : d'où l'on pourrait conclure que le monument avait été commencé pendant l'administration de Périclès, et que la construction en fut interrompue soit par la mort de ce grand homme, soit à cause des dépenses et des calamités de la guerre.

Les négligences grammaticales que présente cette inscription conduisent à penser qu'elle est l'ouvrage du maçon employé à faire le devis. Deux circonstances contribuent d'ailleurs à la rendre tellement obscure, qu'elle est, dans beaucoup d'endroits, à-peu-près inintelligible pour nous : c'est, d'un côté, l'emploi de termes d'architecture qui ne se trouvent dans aucun

(1) Pausan., Att., C. XXVI, et Vitruve, liv. IV, ch. I.

(2) Vitruve, liv. I^er^, ch. I^er^.

(3) « Cependant Minerve vint, et pour rendre Cécrops « témoin de sa prise de possession, elle fit naître l'oli- « vier que l'on montre aujourd'hui dans le temple de « Pandrose. » Apollodore, liv. III.

(4) Hesychius, *verb.* Ἀρὰ, *et* Πάγκυφος.

(5) « Une chienne entra dans le temple de Minerve « Poliade, pénétra dans le Pandrosium, et après avoir « sauté sur l'autel de Jupiter Herceus, qui est placé « sous l'olivier, elle s'y coucha. » Denys d'Halycarn., *in Dynarcho.*

(6) Homère, Il. B. v. 549. Ody. H. v. 81

(7) « Erechthée, qu'on dit fils de la Terre, a dans l'Acropole un temple où l'on voit un olivier et une mer. Les Athéniens prétendent que Neptune et Minerve les y avaient placés comme un témoignage de la contestation qui s'était élevée entre eux au sujet du pays. Le feu qui brûla le temple, consuma aussi cet olivier. » Hérod. *L. VIII.*

On suppose qu'Hérodote lut son histoire à Athènes, la IV^e^ année de la 84^e^ Olympiade, c'est-à-dire, avant que Phidias eût fait sa Minerve du Parthénon; et peut-être alors les temples de Minerve Poliade et de Pandrose n'étaient pas encore rebâtis.

(8) *Inscriptiones Antiquæ.* Oxford, 1774, page 37.

des auteurs anciens dont nous possédons les ouvrages, et de l'autre, l'ignorance où nous sommes de l'ordre que l'on a suivi dans cet état : nous ne savons, en effet, si on l'a dressé en faisant régulièrement le tour du monument, ou en réunissant les objets de même nature qui restaient à terminer. Parmi les parties les moins avancées, il y en a qui sont indiquées comme voisines du Cécropium; d'autres sont placées près du Pandrosium; quelques-unes appartiennent au mur du sud, d'autres au mur de l'est. Par le Cécropium, j'entends le temple de Minerve Poliade, qui reçut peut-être cet autre nom, parce que l'on croyait que Cécrops y avait été enterré (1); comme le temple de Neptune, qui est contigu, reçut celui d'Erechthéum, probablement par la même raison. Nous ne trouvons pas, dans les auteurs, d'autre monument nommé Cécropium, et nous savons que l'Acropolis, qui était la ville ancienne, et que l'on disait avoir été bâtie par Cécrops, se nommait Cécropia.

L'inscription n'indique aucune partie du Cécropium ou du Pandrosium, comme étant restée imparfaite : dans la quarante-quatrième ligne, il est fait mention de colonnes devant le mur près du Pandrosium, et dans la soixante-deuxième, de pilastres placés près du Cécropium. On y trouve encore quelques-autres objets de détail qui paraissent d'abord appartenir au monument dont nous nous occupons; mais les mesures assignées suffisent pour prouver qu'ils n'y appartiennent point. Cette circonstance confirme un passage de Xénophon (2), où il nous apprend que ce temple fut consumé par les flammes à une époque qui se trouverait postérieure de trois ans à celle où fut dressé le devis que présente notre inscription, si l'on ne pensait assez généralement que, dans ce passage, les noms de l'Archonte et de l'Ephore ont été interpolés (3).

Les trois temples que nous allons décrire sont aujourd'hui extrêmement dégradés. Ceux d'Erechthée et de Minerve n'ont ni toit, ni aucune espèce de couverture. Le mur qui se trouvait entre eux, et celui qui séparait le temple de Minerve du Pronaos ou du passage qui conduisait dans le Pandrosium, sont entièrement détruits, et il n'en reste presque plus de traces qu'à l'endroit où ils se joignaient aux murs latéraux. Le sol intérieur est tellement encombré d'énormes blocs de marbre et de ruines de toute espèce, qu'il est presque impossible de s'y frayer un passage, et que toute recherche particulière serait infructueuse. Le Pandrosium, quoiqu'il ait moins souffert que les deux autres temples, est cependant également rempli de décombres jusqu'à une hauteur considérable : une des caryatides n'existe plus. Nous trouvâmes le portique du temple de Minerve fermé par une muraille; et comme il sert aujourd'hui de magasin militaire, on refusa absolument de nous en permettre l'entrée.

Du temps de Spon et de Wheler, le monument qui nous occupe était beaucoup moins dégradé (4), car il servait alors d'habitation à un officier turc, qui y avait établi son harem. Cette circonstance opposa un obstacle insurmontable à la curiosité des deux voyageurs, qui, s'ils eussent été admis dans l'intérieur, nous auraient peut-être donné quelques-uns des renseignements qui nous manquent.

Quoique les trois temples ne forment qu'un seul corps de bâtiment, ils ne sont pas sur le même plan horizontal : le pavé du temple d'Erechthée est d'environ huit pieds plus haut que celui du reste du monument. De son côté, l'architecte ne s'est pas proposé de produire un ensemble régulier : il paraît au contraire avoir eu spécialement pour objet de donner aux trois temples la forme distincte que nous leur voyons aujourd'hui.

(1) Meursius cite plusieurs autorités pour prouver que Cécrops fut enterré dans le temple de Minerve. Voyez son livre *de Regibus Athen.*, liv. I^er^, ch. 12.

(2) Xénophon, Hist. grecque, liv. I^er^, ch. 4, § 1^er^.

(3) Voyez Dodwell, *Annales Xenophontii, et de Cyclo Laconico.* « *Ineptissima illa olympiadum, archontum et* « *ephororum* ϛυγχύσεις, *quæ in Hellenica Xenophontis ir-* « *repsit, glossatoris cujusdam inscitiam prodit.* » *Marschami Canon Chronicus, in sæculo XVI, de primâ olympiade.*

(4) Wheler, Voyage en Grèce.

Planche XVIII.

Vue du temple d'Erechthée. Le portique de quatre colonnes à droite, était la seule issue pour entrer, soit dans le temple de Minerve, soit dans celui de Pandrose. On voit à gauche une partie du Parthénon et de la mosquée bâtie dans son intérieur. Cette vue est prise d'un endroit fort isolé de la citadelle. Nous y avons représenté deux turcs remplissant pieusement un exercice de dévotion, qui consiste à compter les grains d'un chapelet, et à répéter un attribut de Dieu, à chaque grain qu'ils laissent échapper; comme : Dieu très-saint; — Dieu très-puissant; — Dieu d'une sagesse infinie; — Dieu très-miséricordieux; — Dieu unique; — Dieu, la gloire des vrais croyants; — Dieu de vérité, vengeur de l'innocence, qui détestes l'iniquité, etc. Ils font cette prière avec la plus grande ferveur, et dans une attitude qui annonce un esprit absorbé dans la contemplation (1).

Planche XIX.

Fig. 1. Vue de l'extrémité occidentale du temple de Minerve Poliade, et du Pandrosium. Le turc qui fume dans une longue pipe est le Disdar-Aga : il s'appuie sur Ibrahim-Aga, son gendre, et paraît occupé à regarder nos travailleurs, qui font une fouille pour découvrir la base et les marches du soubassement au-dessous des caryatides. Il avait coutume de venir de temps à autre inspecter nos travaux, sous le prétexte de voir si nous ne causions pas de dommages à l'édifice, mais dans la réalité, pour s'assurer que nous n'emportions pas de trésor. En effet, il ne pouvait concevoir qu'un autre motif nous conduisît à explorer avec tant d'empressement le dessous du sol dans l'intérieur de sa forteresse. Les deux turcs que l'on voit dans le Pandrosium avaient été placés là par le Disdar-Aga, pour surveiller nos travaux et lui rendre compte de nos découvertes. La petite fille qui conduit un agneau, et qui est accompagnée d'une esclave noire, est la fille d'Ibrahim-Aga : l'agneau est celui que l'on engraisse pour le manger à la fête du Beyram, qui n'était pas fort éloignée à l'époque où nous dessinâmes cette vue.

Fig. 2. Une des caryatides, vue de face et de profil.

Fig. 3. Une autre caryatide, vue par le dos et de profil.

Planche XX.

Plan des trois temples contigus.

A, Le temple d'Erechthée ou de Neptune, dans lequel se trouvaient la fontaine d'eau salée, et les autels de Neptune, de Vulcain, et du héros Butès. C'est devant l'entrée de ce temple qu'était l'autel de Jupiter, Dieu suprême.

B, Le temple de Minerve Poliade, peut-être le Cécropium de l'inscription citée plus haut.

a, a, Le mur qui séparait les deux temples, et dont les traces se voient encore distinctement aux endroits où il s'unissait aux murs latéraux.

C, Le temple de Pandrose, dans lequel étaient l'olivier produit par Minerve et l'autel de Jupiter Herceus.

D, Le portique commun au temple de Minerve et à celui de Pandrose.

(1) Il n'est pas inutile de répéter ici ce que l'éditeur anglais de ce deuxième volume a dit dans l'introduction (voyez page 4) : « La vue pittoresque du chap. II, dont « le texte donne une description détaillée, ne se retrou- « vant point, on l'a remplacée par une vue du même « temple, qui appartient à la Société des Dilettanti, et « qui a été dessinée sur les lieux par M. Pars. » Cette nouvelle vue présente également, sur la ligne A, A, le temple d'Erechthée, et à droite, sur la ligne B, B, le portique commun aux temples de Minerve et de Pandrose. *Note du trad.*

E, E, espèce de vestibule ou de pronaos, qui était également commun aux deux temples dont nous venons de parler, et par lequel il fallait nécessairement passer pour y arriver.

b, b, vestiges du mur qui séparait ce vestibule, du temple de Minerve.

La partie autour du plan, qui est ombrée par des lignes diagonales, est d'environ 8 pieds plus basse que celle qui ne l'est pas. Cette ombre distingue le niveau du terrain sur lequel le temple de Minerve Poliade est bâti, de celui du terrain supérieur sur lequel s'élève l'Erechthéum.

F, F, fondation d'un mur qui, partant du soubassement du Pandrosium, s'étend à quelque distance vers l'Occident. Ce mur couronnait la crête du petit escarpement qui séparait, de ce côté, le niveau supérieur du niveau inférieur du terrain.

d, d, vestiges, près du portique de l'Erechthéum, d'une séparation des deux terrains semblable à celle dont nous venons de parler.

Planche XXI.

Elévation du portique du temple d'Erechthée.

On voit, sur la droite, un côté du portique de Minerve Poliade. La ligne ponctuée *a, a,* indique le niveau du terrain sur lequel ce portique est bâti. A gauche on voit un côté du Pandrosium.

Planche XXII.

Base, chapiteau et entablement de l'Erechthéum, avec le chapiteau et la base des antes du portique.

Planche XXIII.

Plan renversé, et coupes du chapiteau; tracé de la volute.

Planche XXIV.

Elévation du portique du temple de Minerve Poliade, et du côté nord du temple d'Erechthée.

Planche XXV.

Fig. 1. Chapiteau, base et entablement du portique du temple de Minerve Poliade.
Fig. 2. Chapiteau et base des antes.
Fig. 3. Profil de la moulure placée sous le larmier, avec l'ornement dont elle est enrichie.
Fig. 4. Même moulure vue d'en bas, pour montrer l'effet du fleuron de l'angle.

Planche XXVI.

Plan renversé et coupes du Chapiteau; tracé de la volute.

Planche XXVII.

Elévation de la face occidentale du temple de Minerve Poliade.

Planche XXVIII.

Fig. 1. Chapiteau et base des colonnes de cette face occidentale, avec les moulures du soubassement sur lequel ces colonnes sont placées.
Fig. 2. Coupe du soubassement.

Planche XXIX.

Plan renversé et coupe du chapiteau; tracé de la volute.

Planche XXX.

Fig. 1. Coupe à travers le vestibule, ou pronaos, commun au temple de Minerve et à celui de Pandrose : elle fait voir l'intérieur de la face occidentale de ce monument. On doit remarquer que les fenêtres qui sont sur cette face ont leurs ouvertures un peu plus grandes en dedans; c'est-à-dire, qu'elles présentent des retraites, ou feuillures, destinées probablement à recevoir des châssis de croisée. Nous pouvons supposer que ceux-ci portaient, au lieu de vitres, quelque pierre transparente, du genre de celle que Spon et Wheler observèrent au-dessous de la fenêtre pratiquée à l'extrémité orientale du Parthénon [1]. A, une des antes du portique qui conduit à ce vestibule. B, la même coupe continuée à travers une partie du temple de Pandrose.

Fig. 2. Coupe à travers le mur de la face occidentale du temple de Minerve Poliade.

Fig. 3. Elévation de la façade du temple de Pandrose, ornée de caryatides.

Planche XXXI.

Fig. 1. Base et chapiteau des pilastres de la coupe présentée dans la planche précédente.

Fig. 2. Coupe qui montre les profils et la saillie des pilastres.

Fig. 3. Coupe du tore inférieur de la base sur une plus grande échelle.

Fig. 4. Ornement sur les moulures du soubassement.

Planche XXXII.

Fig. 1. Forme générale des fenêtres. Là, comme à la porte et aux fenêtres du temple de Vesta à Tivoli [2], les jambages ne sont pas perpendiculaires, mais en s'élevant ils se rapprochent l'un de l'autre, de sorte que l'ouverture est plus étroite en haut qu'en bas. Ce retrécissement, et la saillie de la crossette, qui est telle qu'elle se trouve perpendiculaire au point de la naissance du jambage, présentent des particularités qui s'accordent avec la description que Vitruve [3] nous a donnée de la porte Dorique, à laquelle d'ailleurs ces fenêtres ressemblent beaucoup dans leurs proportions générales.

Fig. 2. Une des crossettes.

Fig. 3. Profil du chambranle et de ses moulures.

Fig. 4. Coupe perpendiculaire à travers l'appui de la fenêtre : *a, b,* épaisseur du jambage, jusqu'à l'endroit où commence la feuillure; *b, c,* la feuillure.

Fig. 5. Coupe horizontale à travers la muraille. Les lettres *a, b,* indiquent la face extérieure du jambage; *b, c,* le tableau; *c, d,* la feuillure; *d, e,* l'embrâsure; *e, f,* la face intérieure des jambages sous le vestibule. A, arrachement d'une des colonnes.

(1) C'est dans le fond de cette fenêtre que sont les pierres merveilleuses dont M. de la Guilletière parle avec tant d'admiration. C'est tout simplement le marbre transparent que Pline, dans le 36e livre de son Histoire Naturelle, appelle Phengites, à cause de cette même transparence. Il laisse passer une lumière obscure qui devient rougeâtre ou jaunâtre, selon la profondeur des trous que l'on y pratique. Voyez le Voyage de Wheler, et celui de Spon.

(2) Desgodets, Edifices antiques de Rome, p. 95; et Palladio, L. IV, p. 34.

(3) Vitruve, L. IV, C. 6.

Planche XXXIII.

Fig. 1. Tête d'une des caryatides, avec les moulures du chapiteau et de l'entablement sur une plus grande échelle, afin de faire mieux connaître les ornements dont ils sont enrichis.
Fig. 2. Moulures de la base.

Planche XXXIV.

Fig. 1. Chapiteau de l'une des antes du Pandrosium, et coupe du sofite ou plafond.
Fig. 2. Plan du sofite.

La vignette placée à la tête de ce chapitre présente cinq médailles d'Athènes (voy. pl. XVII). Celle du milieu (fig. 1), a pour sujet la dispute de Neptune et de Minerve. A droite (fig. 2), on voit la lampe d'or, ouvrage de Callimaque, qui était placée dans le temple de Minerve Poliade; à gauche (fig. 3) est le petit olivier tortueux, appelé Pankyphos, qui croissait dans le temple de Pandrose. Le Jupiter qui est à côté (fig. 4), est peut-être ce Jupiter Herceus, devant lequel se trouvait l'autel qu'une chienne profana accidentellement en sautant dessus: enfin la fig. 5 présente une autre Minerve.

La vignette qui termine le chapitre, est composée de plusieurs morceaux différents. On y voit d'abord les revers de trois médailles d'Athènes : la première (fig. 6) représente un Jupiter lançant la foudre; la deuxième (fig. 7), une Cérès placée sur un char traîné par des serpents, et qui tient dans sa main un flambeau allumé; la troisième (fig. 8), une Minerve faisant naître le Pankyphos. A droite de ces médailles est le sarcophage de Butès, prêtre de Minerve et de Neptune, qui fut trouvé au milieu des ruines du temple d'Erechthée (fig. 9). Pandion, le premier roi d'Athènes, eut deux fils jumeaux, Erechthée et Butès. Erechthée, après la mort de son père, lui succéda sur le trône; Butès fut fait prêtre de Minerve et de Neptune, et cette dignité devint héréditaire dans sa famille, qui était une des plus illustres d'Athènes. Du côté gauche est placé un autre monument, trouvé près du temple de Minerve Poliade (fig. 10): peut-être était-ce un autel dédié à Cérès et à Proserpine, par Fabius, porteur de flambeau (Δαδοῦχος). Cette fonction était d'une grande importance pendant la célébration des mystères d'Eleusis, et la personne qui la remplissait devenait l'objet d'une vénération particulière.

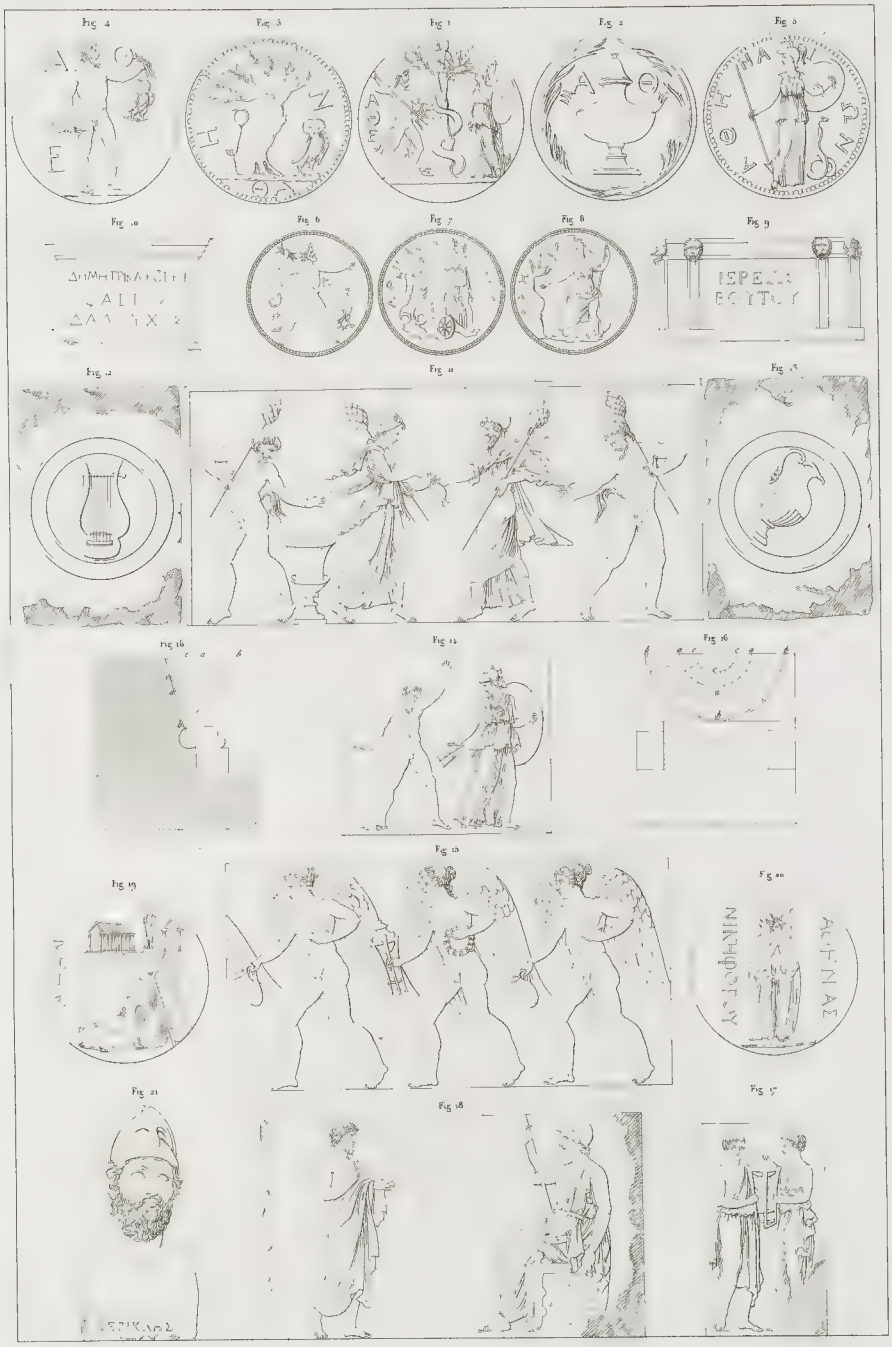
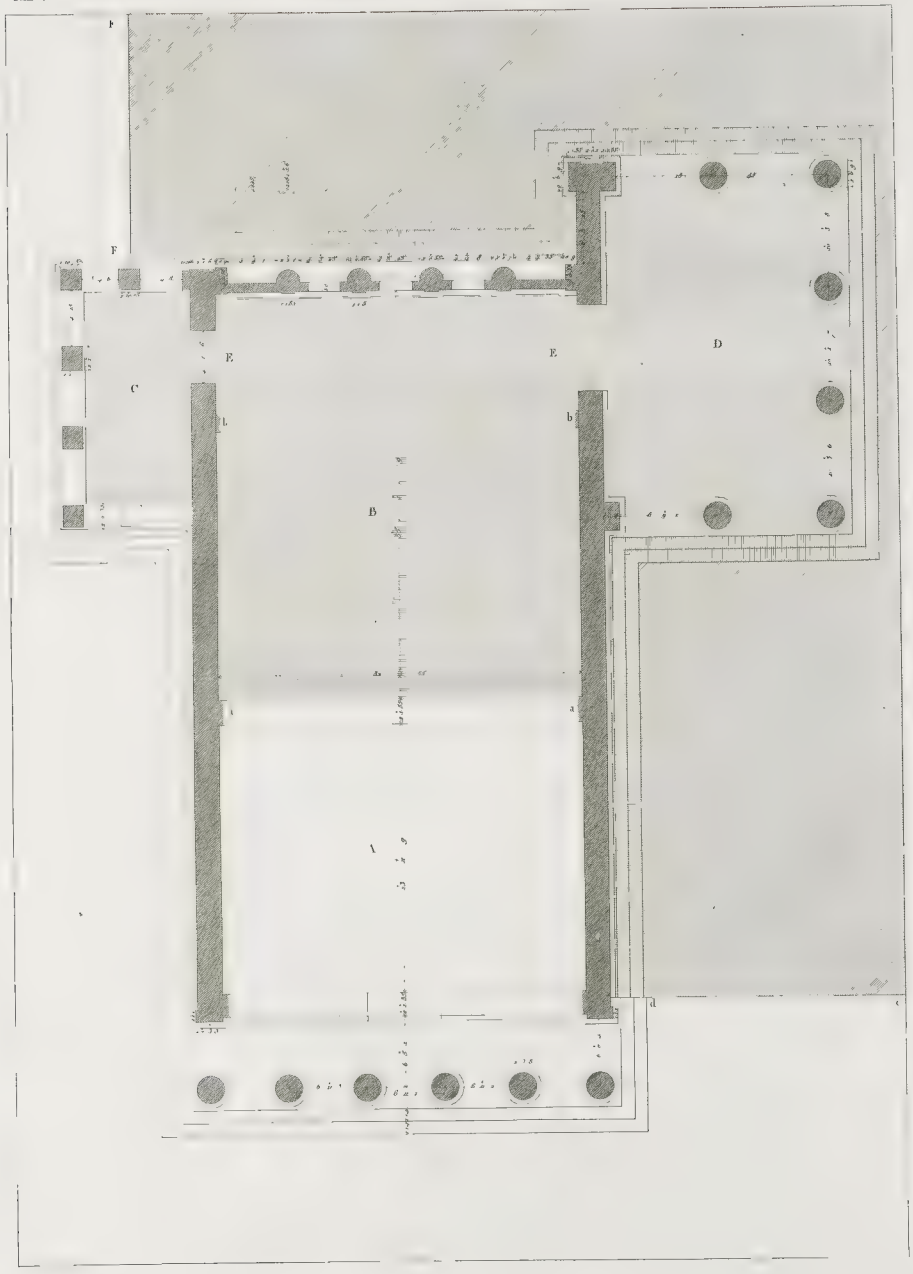


Fig. 4
Fig. 3
Fig. 1
Fig. 2
Fig. 5
Fig. 10
Fig. 6
Fig. 7
Fig. 8
Fig. 9
Fig. 12
Fig. 11
Fig. 14
Fig. 16
Fig. 15
Fig. 13
Fig. 19
Fig. 20
Fig. 21
Fig. 18
Fig. 17

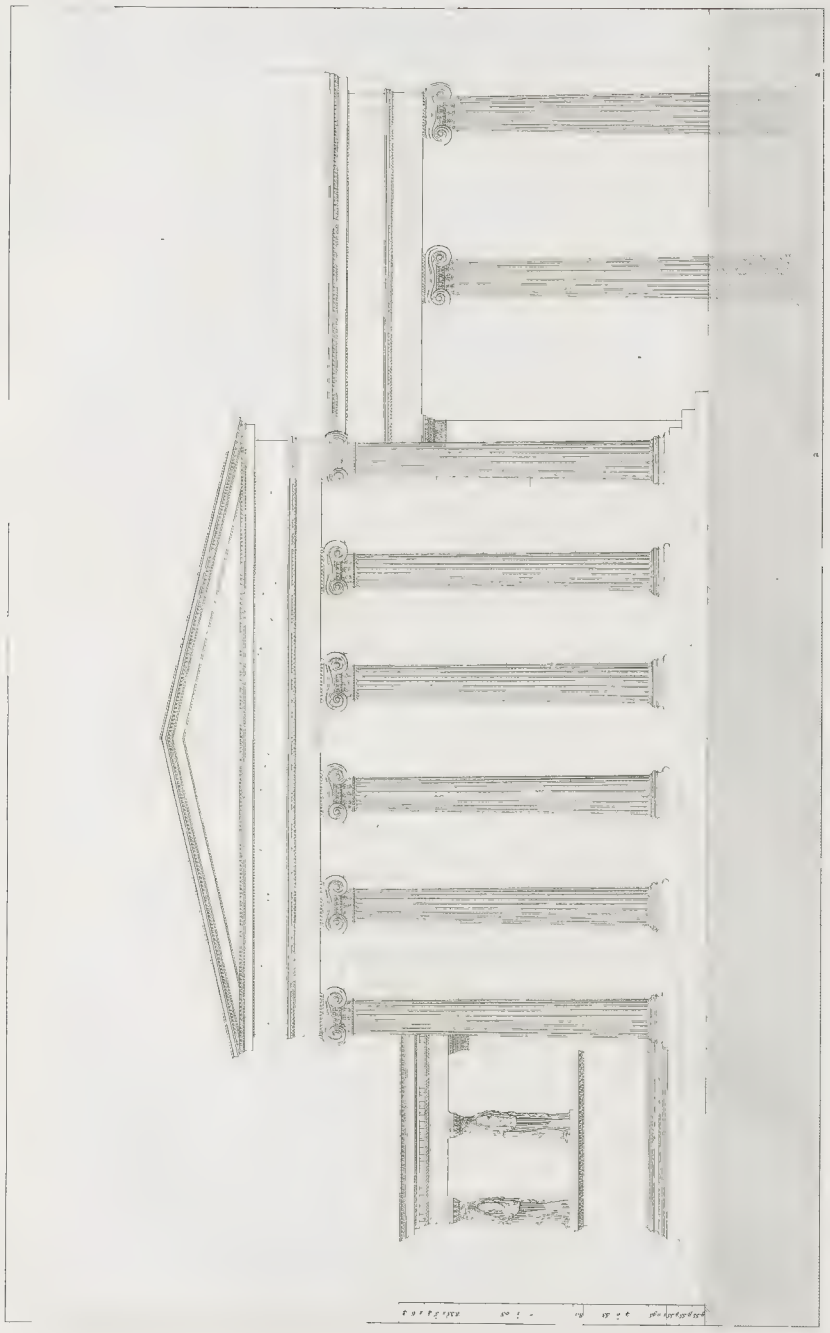
Fig. 2

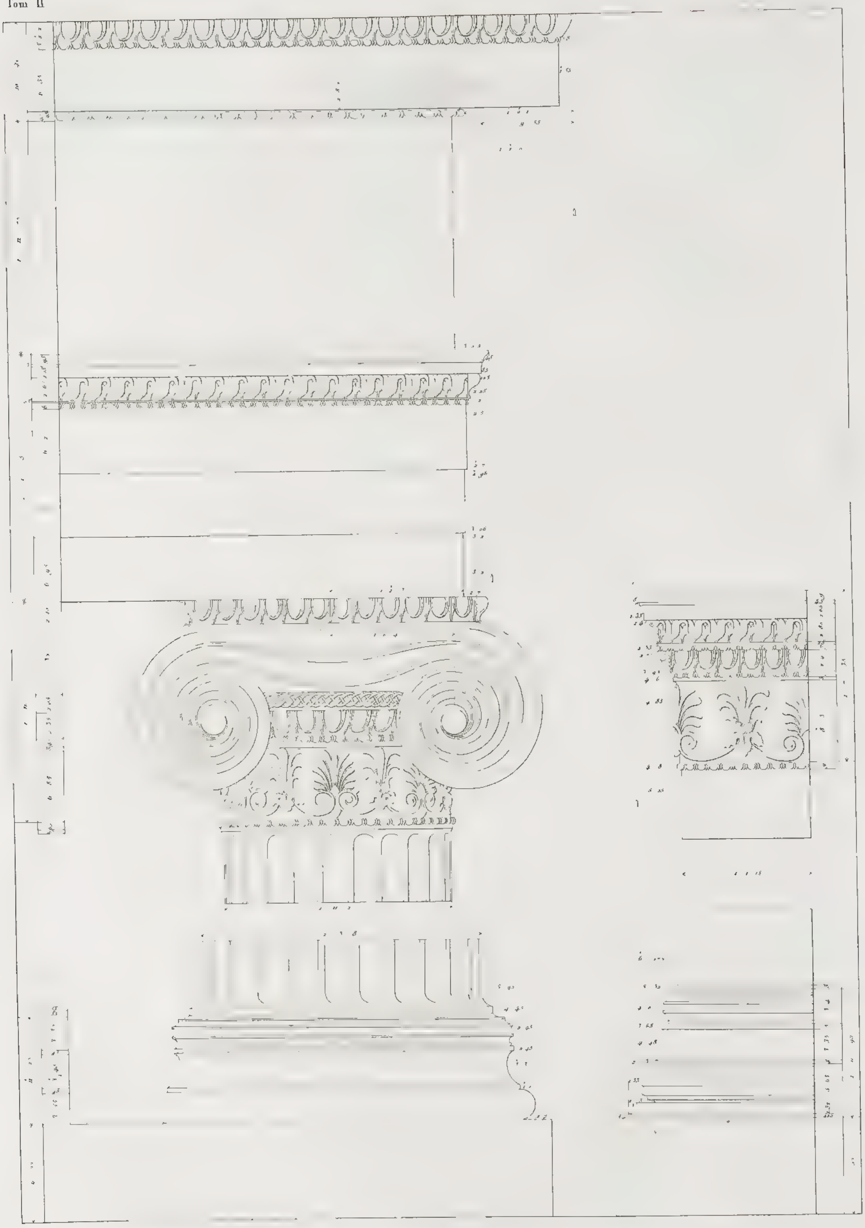
Fig. 3



ECHELLES DE

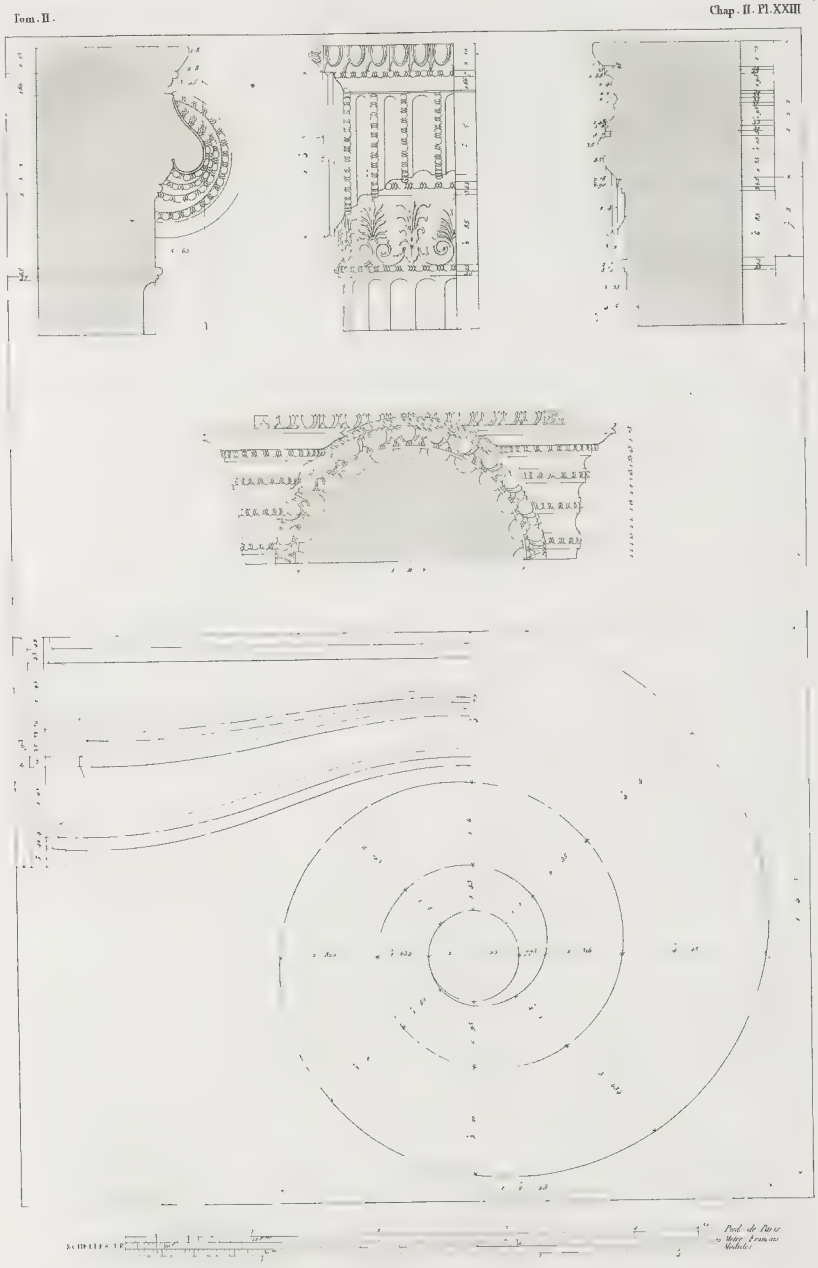
Pieds de Paris
Mètres Français
Toises

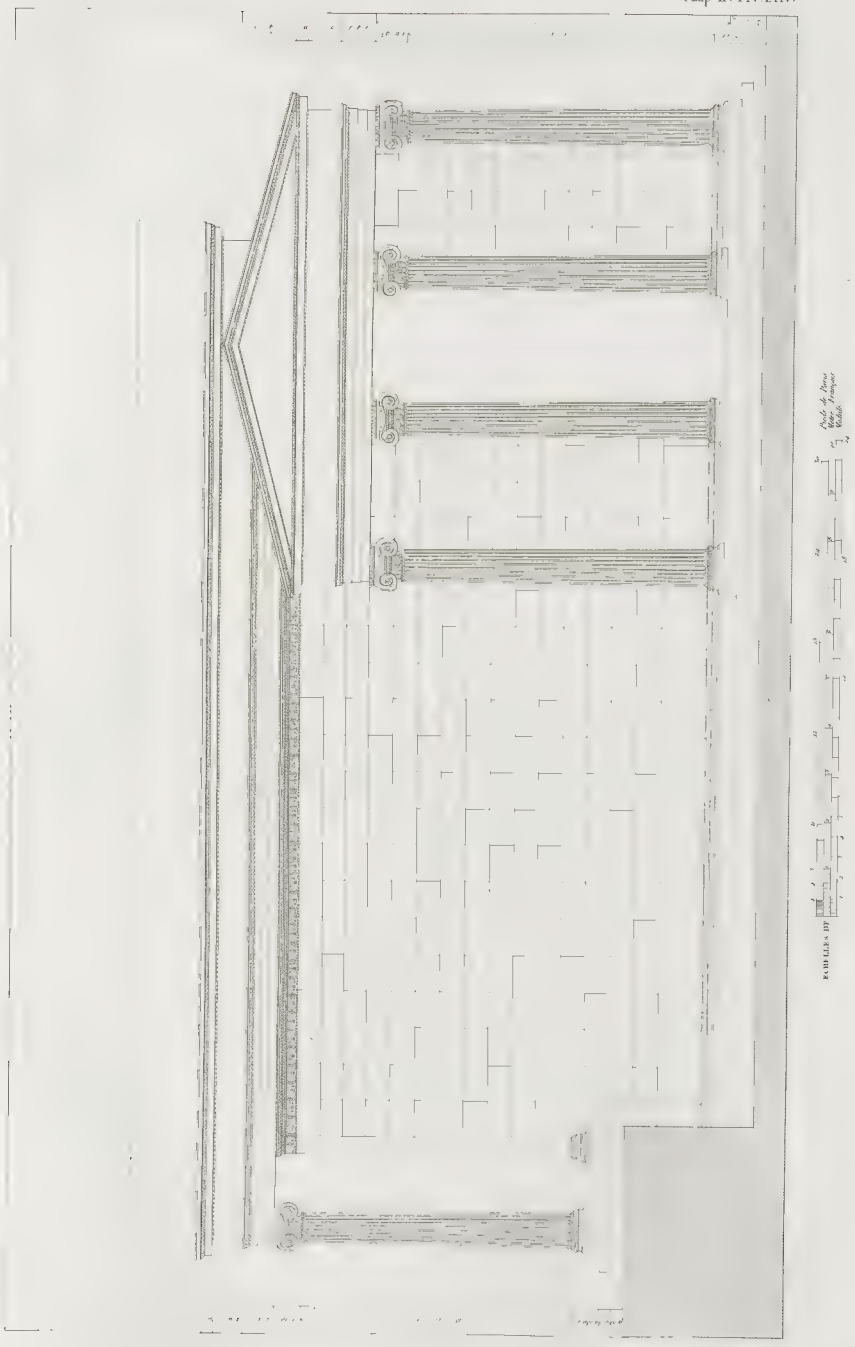




ECHELLES DE

Pieds de Paris
Metres Français
Module





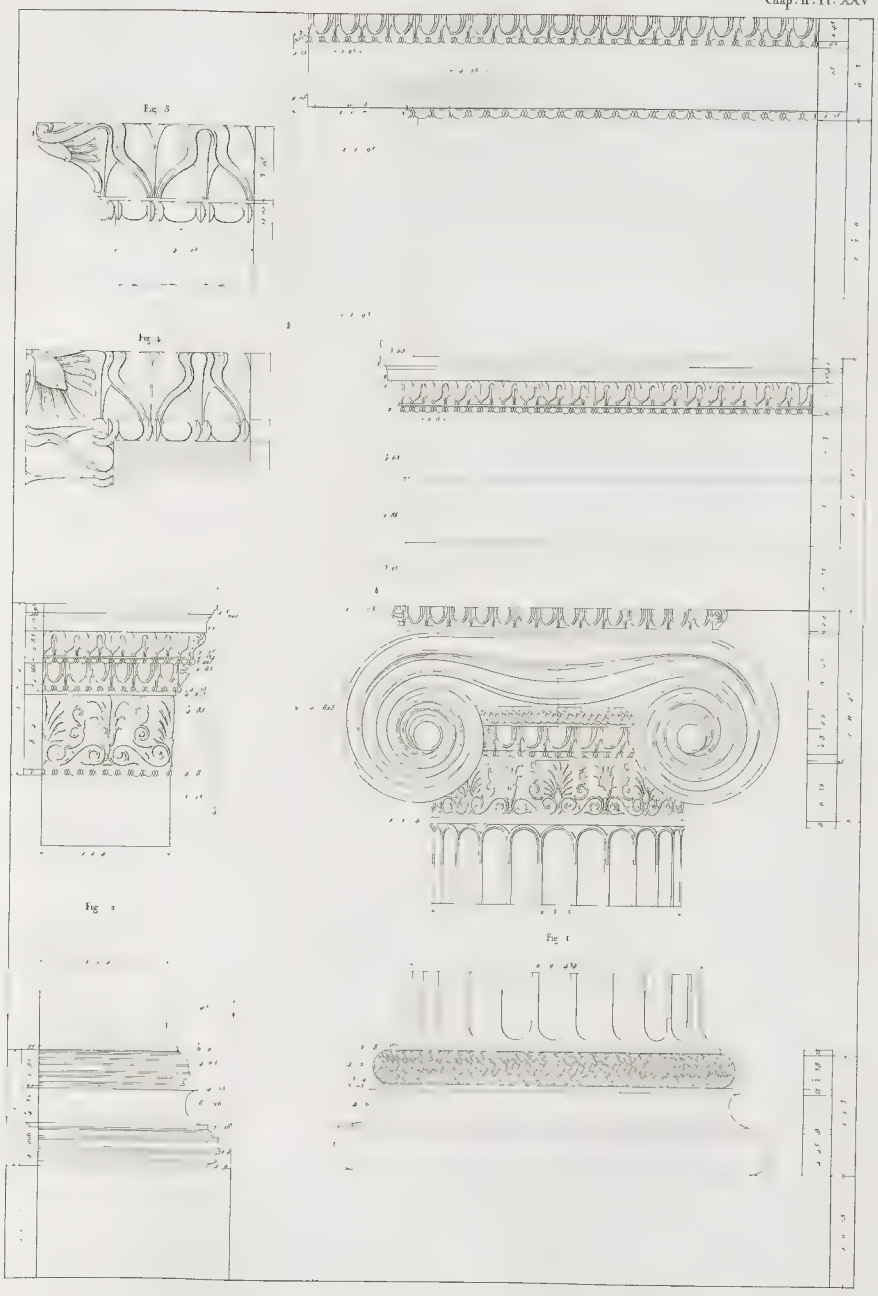
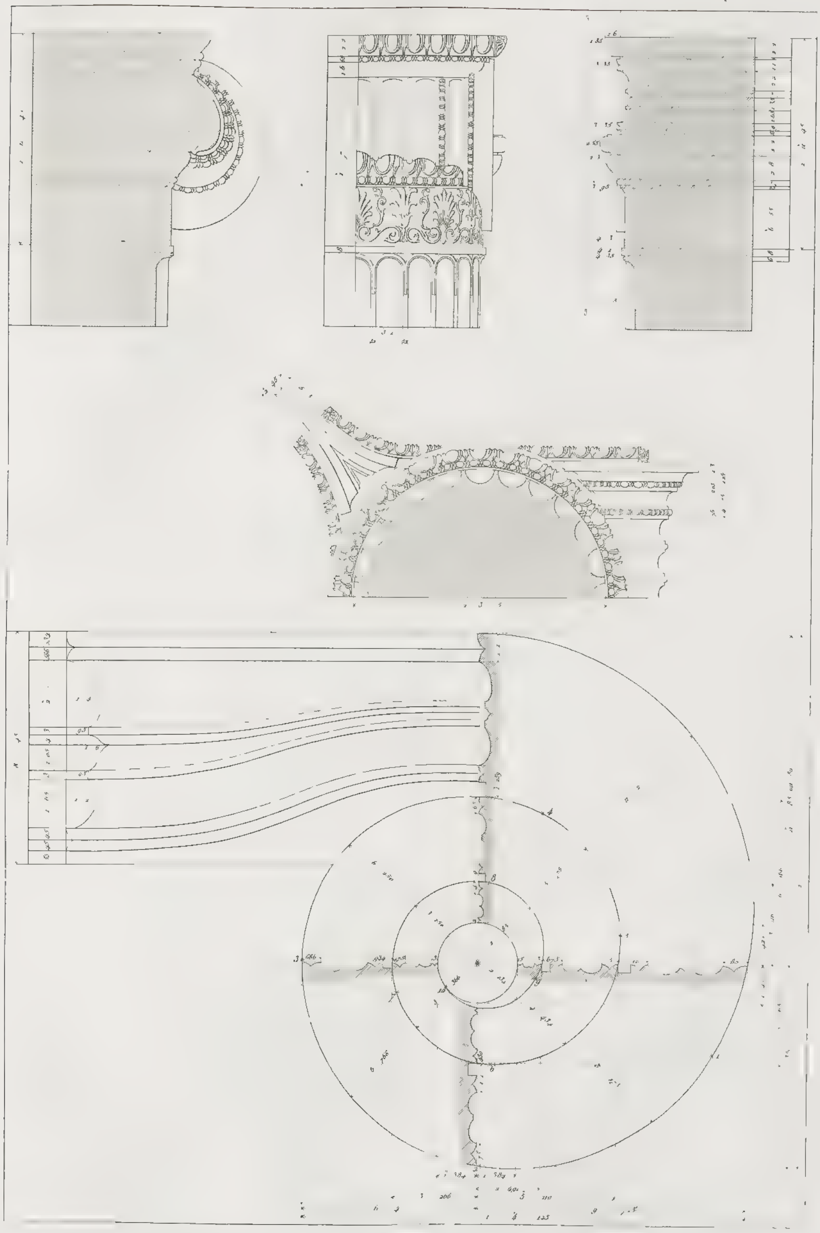
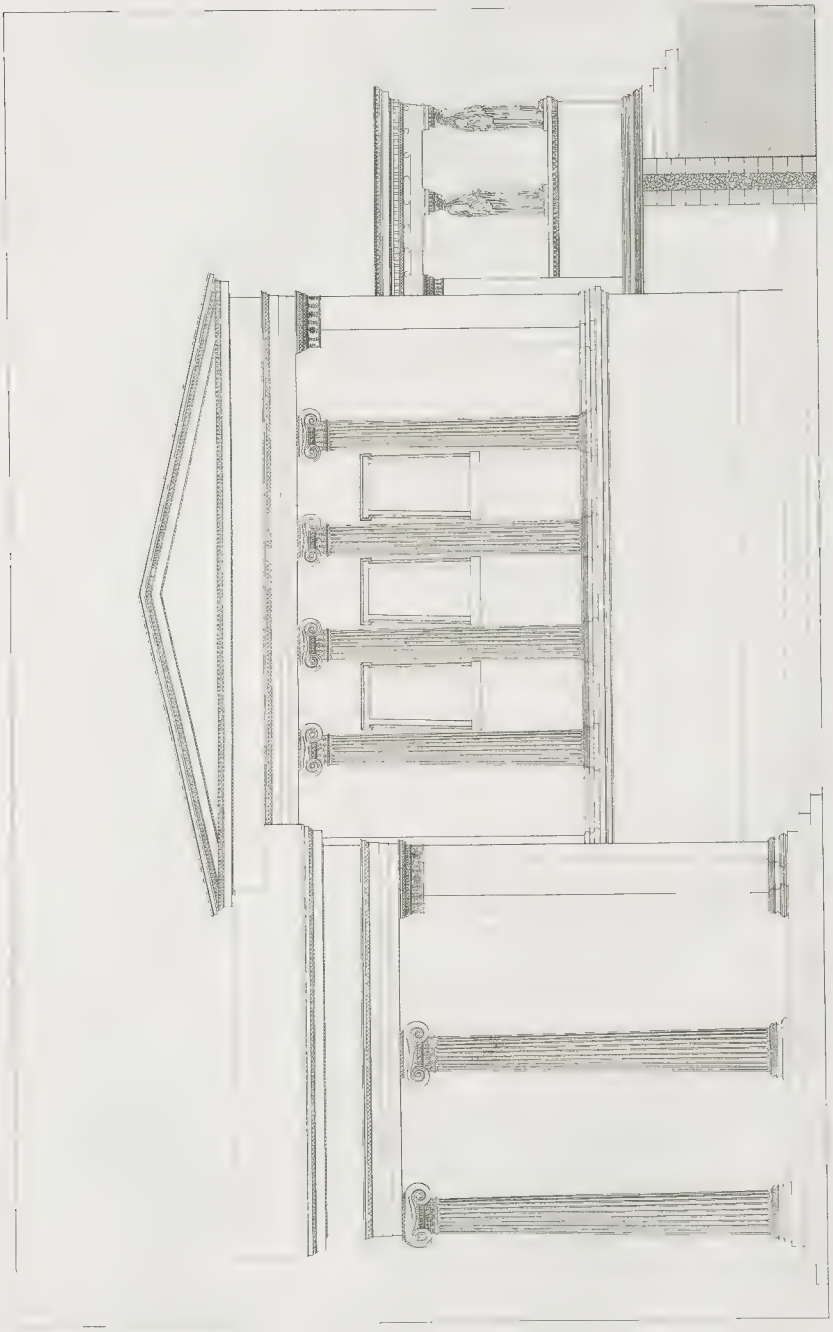


Fig. 3
Fig. 2
Fig. 4
Fig. 1



ECHELLES DE Pieds de Paris / Metre Français / Module



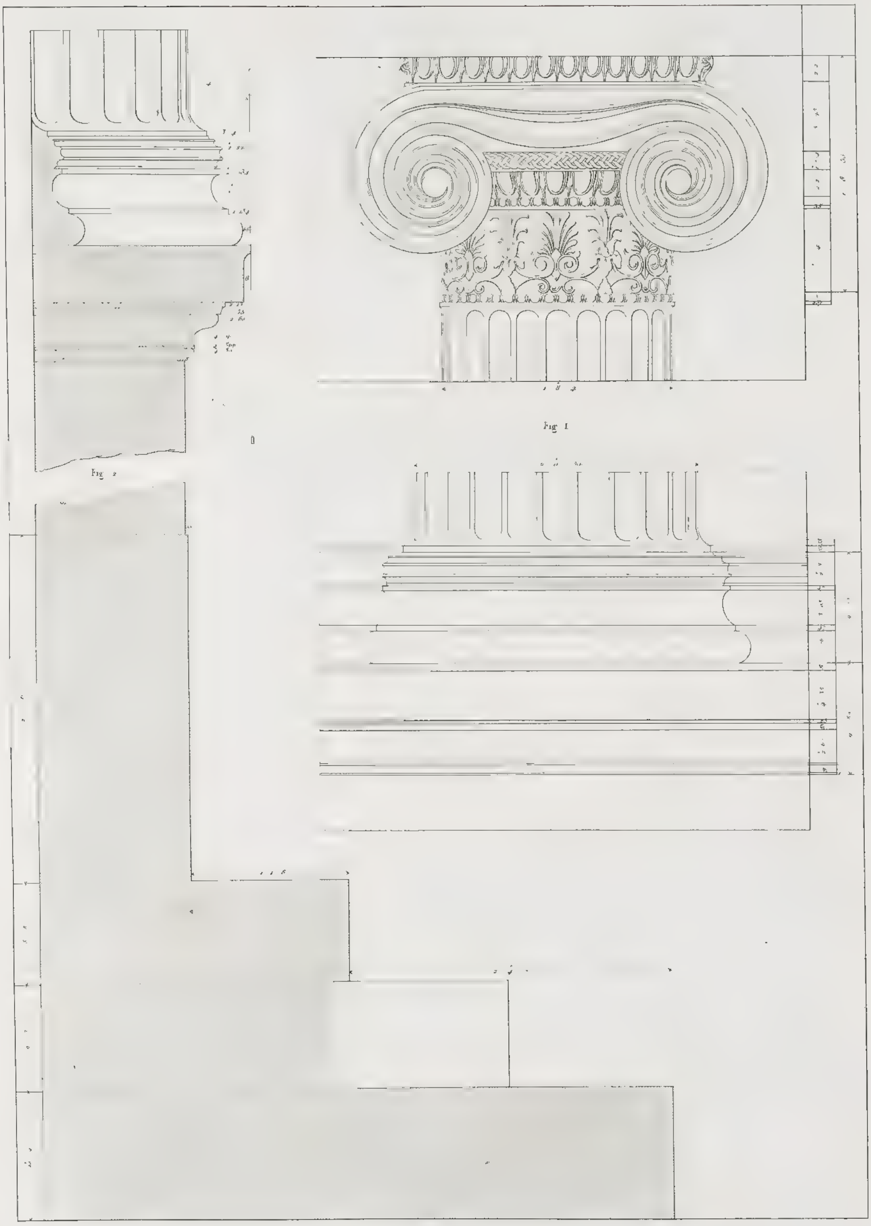
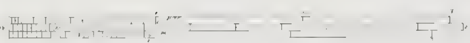
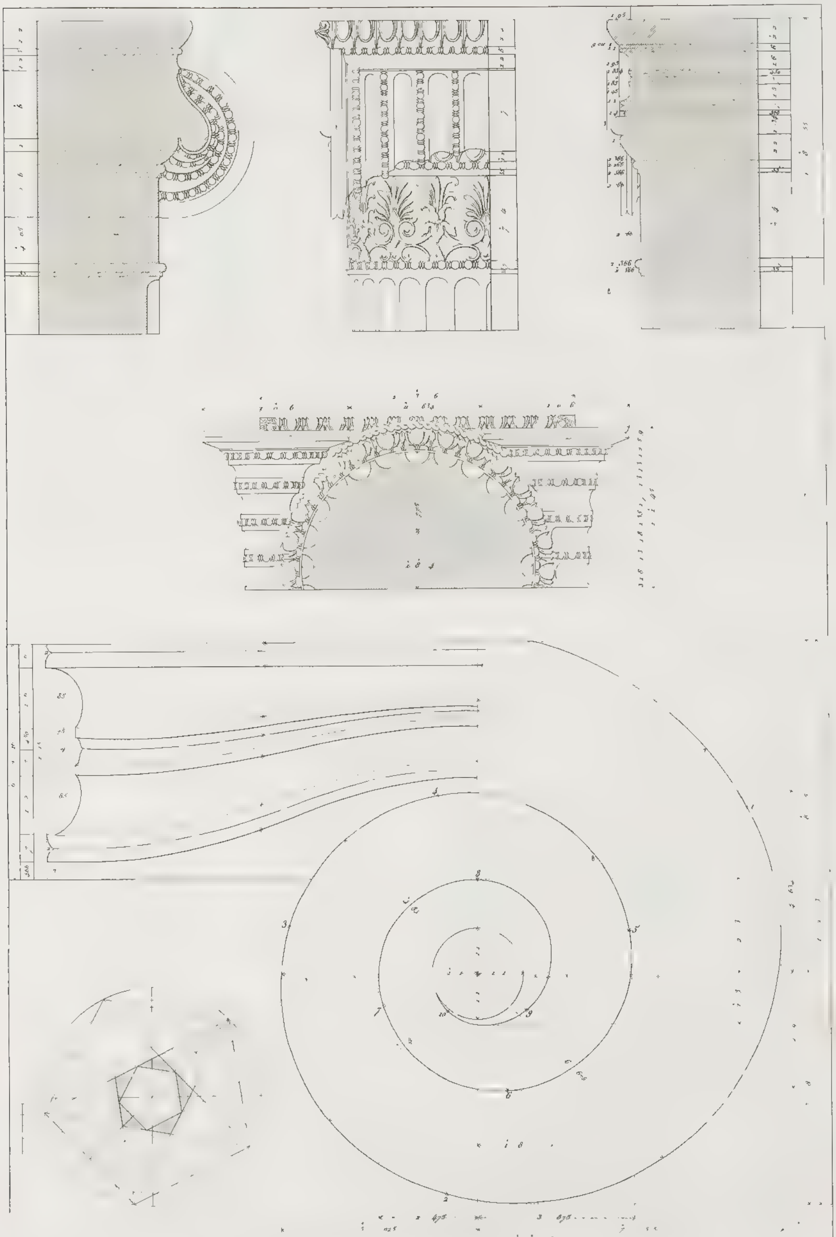


Fig. 2

Fig. 1



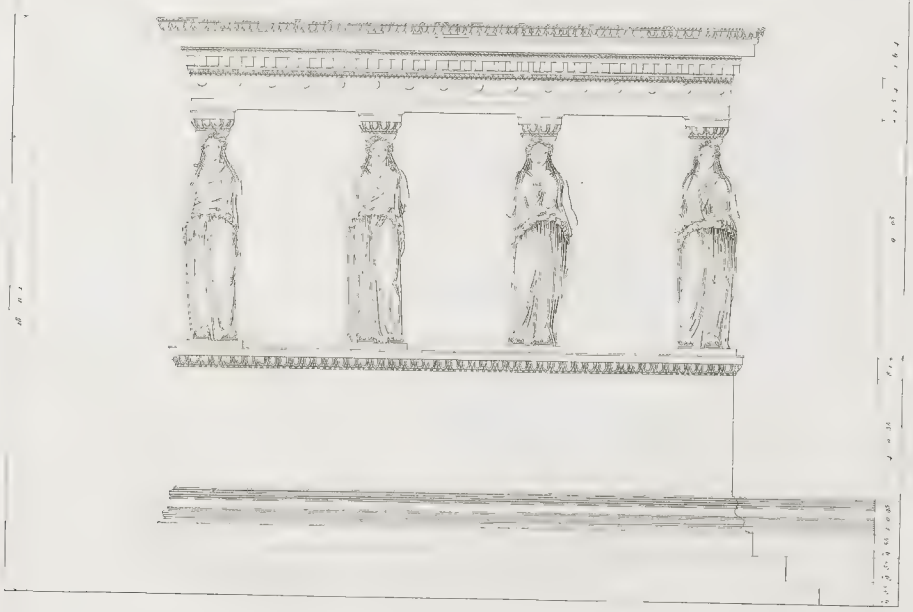


ECHELLES DE
Pieds de Paris
Metre Français
Modules

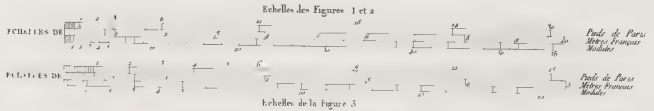
Fig 2

Fig 1

Fig 3



Echelles des Figures 1 et 2



Echelles de la Figure 3

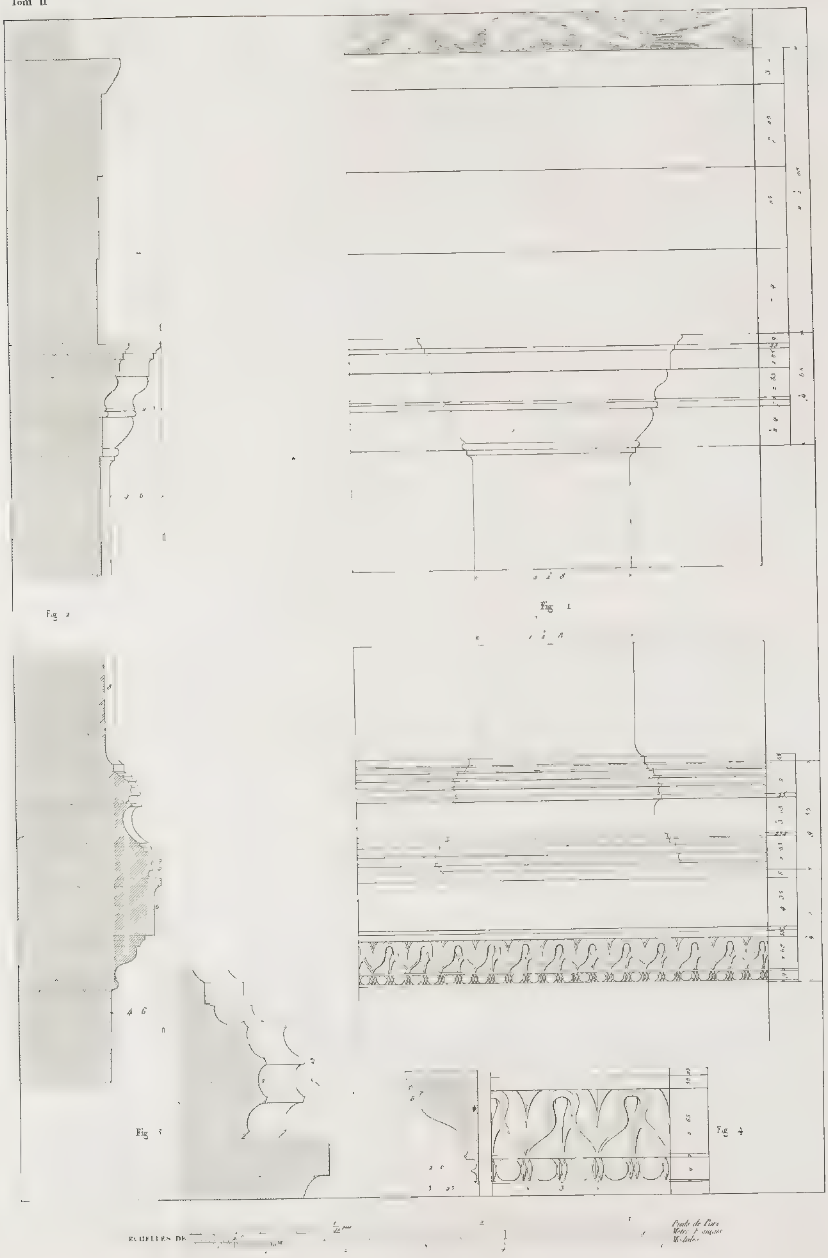
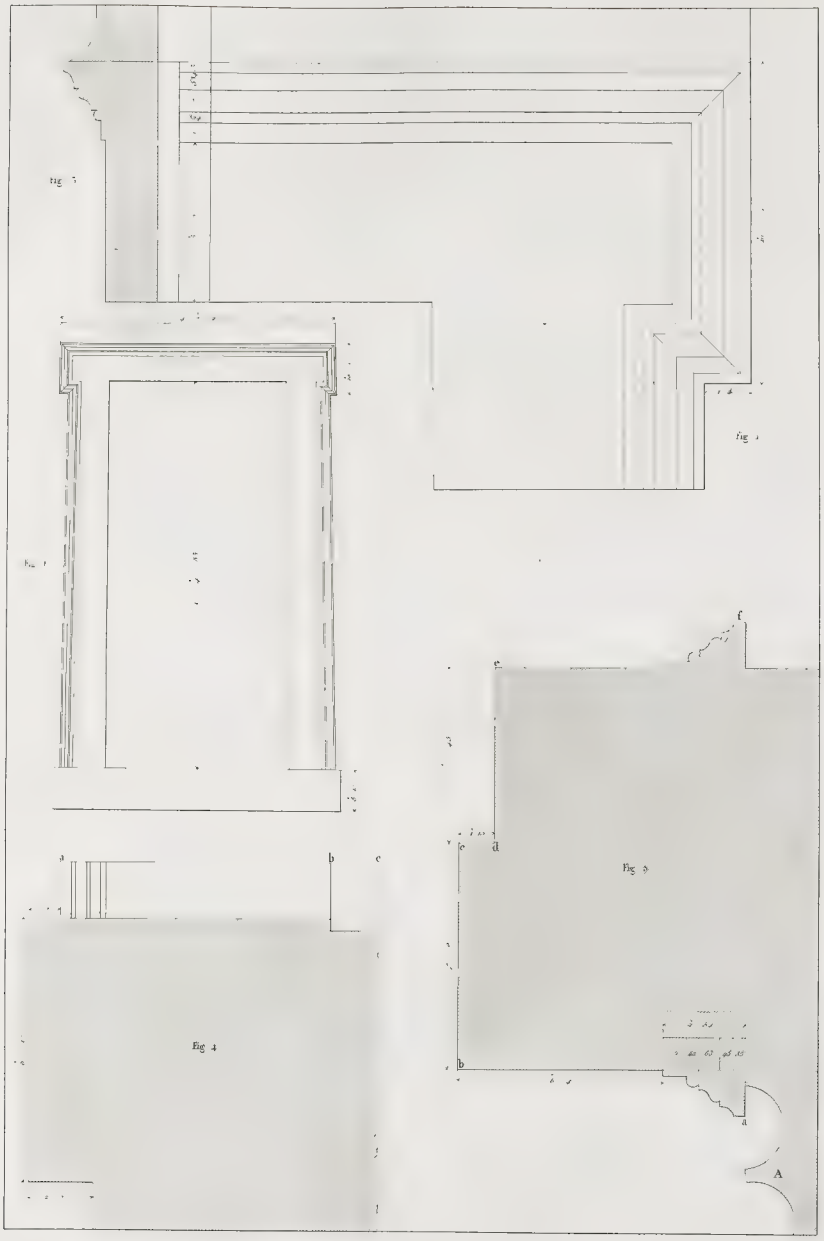


Fig 1
Fig 2
Fig 3
Fig 4
ECHELLES DE
Pieds de Paris
Metre français
Modules



Publié par Lauree de Paris Ph. Lauree Editeur

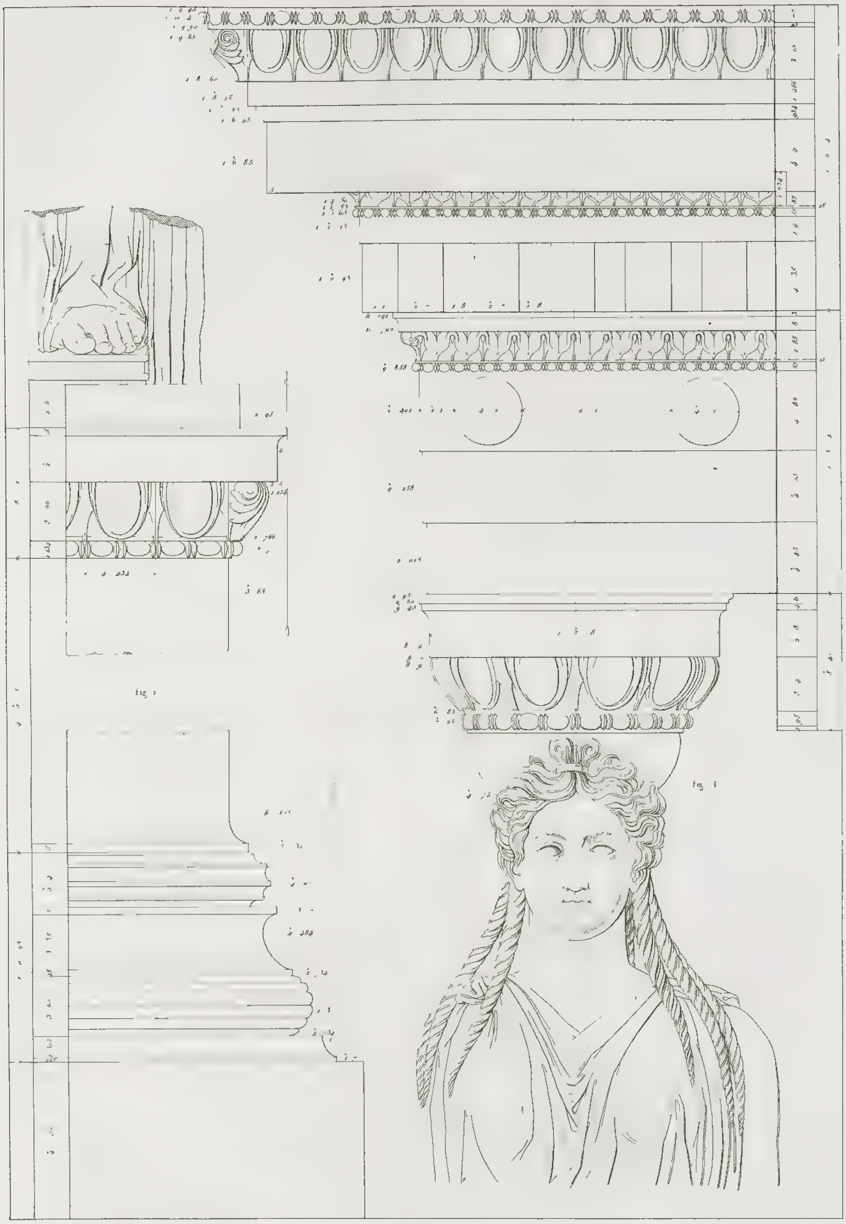


Fig. 2
Fig. 1

Echelles de
Pouces de Paris
Decimetres Français
Modules

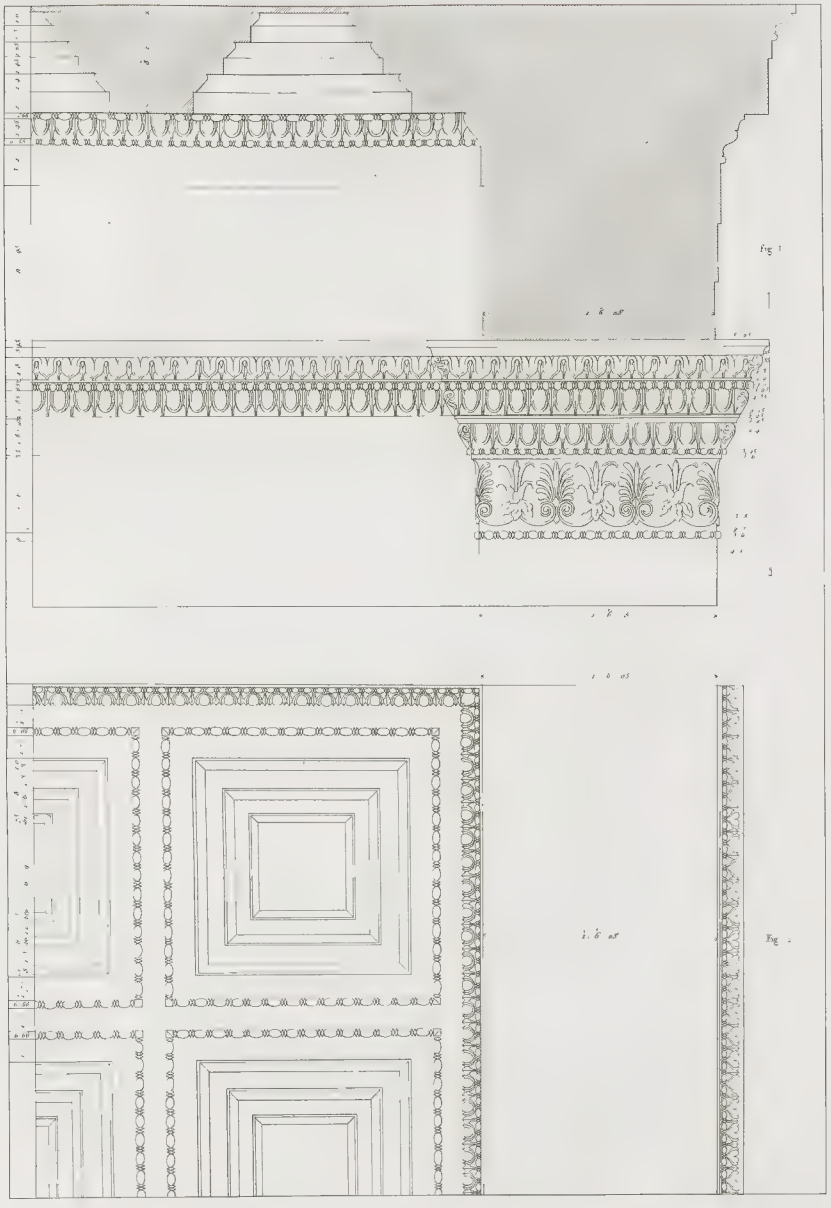


Fig 1
Fig 2

CHAPITRE III.

LE THÉÂTRE DE BACCHUS.

Ce monument se présente aujourd'hui dans un tel état de ruine, que j'ai douté quelque temps si j'entreprendrais d'en donner une description, prévoyant bien, d'après les obstacles qui s'opposaient à nos recherches, qu'elle ne pourrait jamais être que fort incomplète. En effet, comme le front de la scène fait partie d'une pièce de fortification extérieure, et se trouve placé directement au-dessous de la seule porte qui donne entrée dans la citadelle, nos opérations excitaient la méfiance de la garnison, dont les regards plongent sur ce monument. Les Turcs qui la composaient ne pouvaient comprendre pourquoi nous desirions prendre des mesures et faire des fouilles dans un endroit où l'on n'apercevait aucune décoration qui méritât notre attention; et ils ne voulaient pas croire que l'unique but de tant de soins et de dépenses, fût de satisfaire ce qu'ils regardaient comme une vaine et inutile curiosité.

Cette disposition de leur part nous affligeait d'autant plus, que le proscénium, le logéum, l'orchestre, et les autres parties les plus intéressantes de ce théâtre, sont aujourd'hui couvertes de terre et de décombres, jusqu'à une hauteur considérable, et que nous nous étions persuadés qu'en déblayant l'intérieur, on pourrait découvrir au moins quelques vestiges de ces parties, dont on n'a peut-être pas encore une idée parfaitement juste. En outre, comme les rangs de siéges placés les uns au-dessus des autres, dont on aperçoit encore la disposition en talus, forment, dans leur ensemble, une pente demi-circulaire assez roide, presque tout ce qui a été démoli dans la partie supérieure du théâtre, et toutes les constructions qui se trouvaient au-dessus, ont dû rouler dans l'orchestre et s'arrêter près du front de la scène: ce sont ces débris accumulés qui, selon toute apparence, ont formé le sol nouveau que l'on voit aujourd'hui, et qui s'élève de plusieurs pieds au-dessus du niveau du terrain qui est derrière la scène. Nous pensions donc que là se trouvaient probablement enfouis des ornements d'architecture, des fragments de sculpture, ou des inscriptions inédites; et nous espérions que ces monuments accompagneraient les découvertes plus importantes que nous desirions faire relativement à la construction des anciens théâtres. Mais quelque empressés que nous fussions à remplir une pareille tâche, il fallut bien la laisser à des voyageurs plus heureux que nous.

Ainsi arrêtés dans l'exécution de notre principal dessein, nous employâmes cependant quelque temps à relever les dimensions générales du monument, et à faire des fouilles derrière la scène. Ce travail fut suivi sans interruption; et après avoir enlevé une grande quantité de terre et de décombres, nous découvrîmes la position et les communications des escaliers, le plan du proscénium, et plusieurs autres parties de détail qui n'avaient point encore été vues. Comme ces recherches peuvent intéresser quelques-uns de nos lecteurs, j'ai

présenté, dans les quatre planches suivantes (1), toutes les observations que nous avons été à portée de faire sur le théâtre de Bacchus.

Planche XXXV.

Vue du front de la scène. On aperçoit à l'horizon une partie du golfe Saronique, ou golfe d'Athènes, et les montagnes qui sont près d'Hermione et de Trœzène, dans le territoire d'Argos. A l'extrémité de ces montagnes, est le promontoire Scyllæum, et l'île Calaurie où mourut Démosthènes. Plus près, on voit une partie du rivage de l'Attique, vers Aexone, aujourd'hui Hassâne, qui conserve encore son ancienne réputation pour les rougets (2). Précisément au-dessus du cyprès qui est à droite, se trouve le monument de Philopappus : la colline sur laquelle il est placé est aujourd'hui nommée *to Seggio*, et se nommait autrefois le Muséum, du nom du poëte Musée, qui, selon Pausanias, y était enterré. Le même auteur nous apprend que, dans l'endroit où le tombeau de Musée avait été bâti, on éleva dans la suite un monument à un Syrien; et c'est évidemment de Philopappus qu'il veut parler (3). Le front de la scène occupe la partie principale de notre vue. Le laps du temps a recouvert d'une couche de terre végétale l'aire sur laquelle s'élevaient les siéges des spectateurs : on y sème aujourd'hui de l'orge, que les chevaux du Disdar-Aga mangent en vert, selon l'usage général, parce qu'on ne trouve que peu ou point d'herbe dans le voisinage d'Athènes. Le premier plan présente une petite grotte située dans la partie supérieure du théâtre, d'où la vue a été prise : elle est marquée A sur le plan. Wheler imagine, avec quelque vraisemblance, que c'est dans cette grotte que se trouvait le trépied sur lequel on avait représenté Apollon et Diane tuant les enfants de Niobé (4) : j'y ai placé mon compagnon de voyage, M. Revett, dessinant avec son exactitude accoutumée ce qui reste de constructions sur le front de la scène.

Planche XXXVI.

Fig. 1. Plan général du théâtre.

Fig. 2. Côté de la scène sur une plus grande échelle, pour le placement des cotes.

Nous observerons, relativement à ce plan, que le mur extérieur présente une portion de cercle, et que le centre de ce cercle étant trouvé, nous pouvons, d'après les préceptes de Vitruve, en supposant que ce qu'il dit des théâtres grecs soit applicable à ce monument, déterminer l'étendue du proscénium, et la situation ainsi que les dimensions de l'orchestre. En effet, la distance *a*, *b*, du centre *a* du cercle extérieur au front de la scène D, *b*, B, sera le rayon d'un cercle concentrique plus petit; et, en inscrivant dans ce cercle trois carrés, selon la méthode de Vitruve, le côté *g*, *f*, du carré parallèle à la scène, indiquera la limite du proscénium, et le reste du cercle, si nous ne nous trompons pas sur le sens de cet auteur, formera l'espace qu'il assigne à l'orchestre. Dans cet espace, je suis persuadé que le pulpitum, ou logéum, s'avançait au moins jusqu'au centre *a;* car je ne puis imaginer que les acteurs ne dépassassent pas la limite étroite que cette disposition assigne au proscénium, ou, en d'autres termes, que le pulpitum et le proscénium ne fussent, comme l'a pensé

(1) Nous croyons devoir rappeler ici qu'au lieu de quatre planches, il n'y en avait que deux de gravées à la mort de Stuart, et qu'on n'a trouvé aucun dessin pour les deux autres. (Voyez l'Introduction, pag. 5.) *Note du traducteur.*

(2) « Et de ne plus manger des rougets d'Aexone. » Cratinus, *Trophonio.* « Les rougets d'Aexone sont regardés comme les meilleurs. » Hésychius, *voce* Αἰξωνίδα.

(3) Pausanias, L. I^er^, C. 25.

(4) « Au-dessus du théâtre, il y a une grotte creusée « dans le rocher sur lequel s'élève la citadelle : dans « cette grotte est un trépied sur lequel on a représenté « Apollon et Diane tuant les enfants de Niobé. » Pausanias, L. I^er^, C. 21.

Galiani (1), que des noms différents du même lieu. Pollux, dont le témoignage doit être d'un grand poids dans une pareille recherche, en faisant l'énumération des parties d'un théâtre, nomme expressément l'orchestre, le logéum, le proscénium, les parascénia, etc., comme des parties différentes et séparées (2). D'ailleurs, s'il n'en était pas ainsi, et si le logéum était seulement une partie du proscénium, il s'ensuivrait que beaucoup de spectateurs n'auraient pu voir, de leurs places, qu'une partie des acteurs, et que d'autres ne les auraient pas vus du tout pendant la durée entiere d'une représentation : or, il est assez difficile d'admettre un pareil défaut dans un monument conçu avec beaucoup d'art, et élevé à grands frais, principalement dans la vue de donner à l'auditoire une disposition telle, que tous ceux qui le composaient pussent voir et entendre facilement tout ce qui se passait sur le théâtre.

Je sais combien l'explication des parties d'un théâtre, destinées aux acteurs, présente de difficultés; aussi n'est-ce qu'avec une grande méfiance que je hazarde les conjectures qui m'ont été suggérées par la vue des ruines de celui-ci.

D, *b*, B, le front de la scène.

b, la porte Royale, à deux battants.

c, une des portes hospitalières *(hospitalia)*.

B, C, le mur en retour *(versura)*.

E, F, G, l'orchestre.

d, *e*, la catatome, ou section qui séparait l'extrémité du pulpitum d'avec l'orchestre.

H, H, les parascénia.

K, L, M, le mur extérieur qui entoure les siéges des spectateurs.

L, N, le portique où étaient placés les siéges destinés aux femmes.

N, O, les rangs de siéges supérieurs.

O, P, la *præcinctio*, ou le corridor demi-circulaire qui séparait les rangs de siéges supérieurs des rangs inférieurs.

P, F, les rangs de siéges inférieurs.

Dans ce théâtre, les siéges des spectateurs étant taillés dans le roc vif, il n'y avait pas dessous d'escaliers qui conduisissent aux rangs supérieurs, comme on en voit au théâtre de Marcellus et aux amphithéâtres de Rome et de Vérone, et par conséquent il n'y avait point de vomitoires, qui, des escaliers, donnassent issue aux rangs de siéges. Mais, aux deux extrémités du front de la scène, se trouvaient de vastes escaliers, qui sont marqués Q, Q, dans le plan.

R, ouverture qui conduit de l'escalier au corridor demi-circulaire O, P (3).

Je n'ai trouvé nulle part, ni l'époque précise où ce théâtre fut construit, ni quel fut l'architecte que l'on chargea de le construire. Tout ce que nous savons, c'est qu'un poëte tragique, nommé Pratinas (4), qui florissait dans la soixante-dixième olympiade, ou 498 ans avant J. C., fit représenter une de ses pièces sur un théâtre construit en bois; car, jusques-là, les Athéniens n'en avaient pas encore élevé en pierre. Le concours des spectateurs, dans cette

(1) « Il Pulpito o sia Proscenio Greco. » Vitruve de Galiani, L. V, C. 6, note 8.

(2) J. Pollux, L. IV, C. 19.

(3) Les lettres S et T, placées par l'auteur sur cette planche, sont sans explication dans le texte. La lettre S indique, sans aucun doute, le postscénium, ou la partie du théâtre située derrière la scène, où, selon Vitruve, le chœur se préparait. La lettre T désigne probablement le portique d'Euménicus, dont il est parlé dans la description du plan de l'Acropolis. (Voyez l'Introduction de ce vol., page 5). *Note du traducteur.*

(4) « Pratinas, fils de Pyrrhonides, ou d'Encomias, du « bourg de Phlya, poëte tragique, qui disputa le prix « avec Eschyle et Chœrille, dans la soixante-dixième « olympiade. Il écrivit d'abord des satyres : pendant que « l'on jouait une de ses pièces, les échafauds qui portaient les spectateurs s'enfoncèrent. Depuis cet évène- « ment les Athéniens se firent bâtir un théâtre en pierre. » Suidas, *voce* Πρατίνας. Voyez aussi l'argument de Libanius, pour la première Olynthienne de Démosthènes.

circonstance, et leur empressement à prendre place furent tels, que le théâtre surchargé enfonça, et il y eut beaucoup de monde de blessé. Pour prévenir, dans la suite, de semblables accidents, on persuada aux Athéniens de faire construire un théâtre en pierre. Ce fut, dit-on, Lycurgue, l'orateur Athénien, qui le termina (1). Il mourut dans la cent-treizième olympiade, ou environ 170 ans après l'accident malheureux arrivé aux spectateurs pendant la représentation de la pièce de Pratinas.

Mais on croira bien difficilement que ce monument soit resté sans être terminé, aussi longtemps que ce récit semble l'indiquer. Il est, en effet, plus naturel de supposer que ce que Lycurgue fit faire était une restauration ou un agrandissement, que de penser que les Athéniens, aussi vains de la magnificence de leurs édifices que passionnés pour les représentations dramatiques, aient donné si peu d'attention à leur théâtre, pendant cette longue suite d'années qui forme l'époque la plus brillante de leur république, celle qui vit fleurir leurs plus grands poëtes, et s'élever leurs plus beaux monuments. On a lieu de s'étonner, sans doute, en voyant Pausanias dire si peu de choses du théâtre de Bacchus à Athènes, tandis qu'il parle avec des éloges magnifiques d'un théâtre bâti à Epidaure, par Polyclète, qui vivait dans la quatre-vingt-huitième olympiade.

Il résulte de ce qui précède, que l'on ne doit pas attendre de grandes découvertes des observations que nous avons eu la permission de faire parmi ces ruines. Je crois pouvoir ajouter que lors même que des recherches plus heureuses, en conduisant à retrouver et à rétablir toutes les parties d'un théâtre dont Vitruve a fait mention, joindraient l'autorité des exemples aux préceptes qu'il a donnés pour ce genre d'édifices, nous ne pourrions pas encore nous former une idée bien complète de l'appareil et, si je puis parler ainsi, de l'économie du théâtre des Anciens. Il resterait toujours beaucoup de particularités importantes à expliquer, avant que l'on pût comprendre l'artifice de leurs machines, et la manière dont ils disposaient leur scène, afin de l'adapter aux différentes compositions dramatiques qui y étaient représentées.

Le front de la scène, tel que Vitruve l'a décrit, était richement décoré de colonnes et d'autres ornements d'architecture; et les restes de théâtres anciens, publiés par Serlio et par Desgodets (2), prouvent que les règles établies par Vitruve sont, dans cette partie, entièrement conformes à ce qui se pratiquait de son temps. Tous ses commentateurs sont d'accord sur ce point: mais ni les dessins élégants qu'ils ont composés pour expliquer cette partie de sa doctrine (3), ni les monuments qui ont été publiés, ne nous donnent l'idée d'un temple, ou d'un palais, ou d'une maison particulière. Le front de la scène paraît avoir été une partie distincte, par son ordonnance propre, et qui ne ressemblait à aucun des lieux où les spectateurs pouvaient supposer que l'action du drame se passait. Si nous accordons au marquis Galiani (4) que ce front ait représenté un palais, il faut avouer que l'on devait trouver une absurdité révoltante à entendre les gémissements soit de Prométhée enchaîné sur un rocher, soit de Philoctète se traînant hors de sa caverne, soit d'Electre sortant de sa chaumière, au milieu d'une magnificence de décors si peu conforme à la situation dans laquelle le poëte a placé ces personnages: et si nous supposons que, dans ces occasions, on mettait passagèrement sur le théâtre un rocher, une caverne, ou une chaumière, le contraste choquant

(1) Parmi les belles qualités de Lycurgue, l'orateur, on a sur-tout célébré son esprit public et sa magnificence. Voyez Plutarque, Vies des dix Orateurs, et Pausanias, Attiques, C. XXIX.

L'architecte Philon, qui bâtit l'arsenal de la marine au Pirée, fut probablement celui qui répara et embellit ce théâtre de Bacchus.

(2) Voyez les théâtres de Marcellus, de Pola et de Ferentinum, donnés par Serlio, et celui de Marcellus, publié par Desgodets.

(3) Barbaro, Perrault, Galiani, Newton.

(4) Vitruve de Galiani, p. 190, note 1re.

entre ces objets et l'architecture du front de la scène, n'aurait certainement pas permis qu'on laissât voir en même temps celle-ci dans une représentation où les autres étaient nécessaires (1).

Il est donc naturel de penser que ce front de la scène, décoré d'architecture, était entièrement caché pendant les représentations, et qu'on plaçait alors, sur le théâtre, des décorations peintes qui avaient rapport aux sujets des différentes pièces. En présentant ainsi aux yeux des spectateurs des objets qui s'accordaient avec le lieu de l'action dramatique, on ajoutait à la représentation une espèce de probabilité théâtrale, que le front de la scène aurait infailliblement détruite, si on l'eût laissé voir dans toutes les occasions. Et en effet, Vitruve nous dit positivement qu'il y avait trois différentes espèces de scènes : la scène tragique, la scène comique et la scène satirique (2). Chacune d'elles était sans doute appropriée au sujet de la fable représentée sur le théâtre. Le même auteur nous apprend qu'Eschyle, qui contribua si puissamment aux progrès du théâtre grec, introduisit le premier, dans la représentation d'une de ses pièces, l'usage des décorations peintes : elles étaient l'ouvrage d'Agatarchus, dont les écrits sur ce sujet ont donné naissance à l'art de la perspective (3).

La vignette placée à la tête de ce chapitre (voyez planche XVII, fig. 11), représente une bacchanale, copiée sur un bas-relief de marbre qui a été trouvé parmi les ruines du théâtre de Bacchus : il fut apporté de-là dans la maison de Nicolas Logotheti, notre consul à Athènes, chez qui nous logeâmes pendant une grande partie de notre séjour dans cette ville. Aux deux extrémités de ce bas-relief, on voit une lyre et un vase (fig. 12 et 13), qui ont été dessinés d'après des fragments de marbre incrustés dans un mur près du théâtre de Bacchus (4).

La vignette qui termine ce chapitre (fig. 14), représente Minerve jetant loin d'elle deux flûtes : le satyre Marsyas paraît observer son action. Apollodore parle de cette avanture, Liv. Ier, ch. 4; mais Hygin la raconte avec plus de détail (fable 165), et à-peu-près de la manière suivante :

(1) Pour rendre cela évident, il suffit de rappeler les lieux où se passe la scène dans les tragédies les plus célèbres de l'antiquité. Dans le Prométhée enchaîné, c'est une partie aride du Mont Caucase; dans les Perses, un temple près du tombeau de Darius, à Suze; dans les Euménides, d'abord le temple de Delphes, et ensuite le temple de Minerve dans l'Acropole : toutes ces tragédies sont d'Eschyle. La scène du Philoctète de Sophocle, et de son Ajax porte-fouet, est un camp avec des vaisseaux dans l'éloignement; celle de son OEdipe est un bosquet et un temple. Pour l'Electre d'Euripide, c'est un temple, et pour ses deux Iphigénie, c'est un camp. Dans ces différentes pièces, on doit convenir que le peintre était un auxiliaire fort utile au poëte, dont la magie, *modo me Thebis, modo me ponit Athenis.*

(2) « *Genera autem sunt scenarum tria : unum quod dicitur tragicum; alterum comicum; tertium satyricum. Horum autem ornatus sunt inter se dissimiles disparique ratione : quod tragicæ deformantur columnis, et fastigiis et signis, reliquisque regalibus rebus : comicæ autem ædificiorum privatorum et mœnianorum habent speciem, prospectusque fenestris dispositos imitatione communium ædificiorum rationibus : satyricæ vero ornantur arboribus, speluncis, montibus, etc.* » Vitruve, L. V, C. 8.

« Il y a trois espèces de scènes : l'une tragique, l'autre « comique, la troisième satyrique. Les décorations sont « différentes pour ces trois espèces de scènes. Celles qui « servent à la tragédie sont ornées de colonnes, de fron- « tons, de statues, et d'autres accessoires d'une magni- « ficence royale : les décorations de la comédie repré- « sentent des maisons particulières, avec des façades « percées de fenêtres à balcon, comme cela se pratique « dans les édifices ordinaires; enfin les décorations pour la « satire font voir des arbres, des cavernes, des monta- « gnes, etc. »

(3) « *Namque primum Agatarchus Athenis, Aeschylo docente tragœdiam, scenam fecit, et de eâ commentarium reliquit. Ex eo moniti Democritus et Anaxagoras de eadem re scripserunt, etc.* » Vitruve, in Prœm. L. VII.

« Agatarchus le premier, tandis qu'Eschyle faisait con- « naître l'art de la tragédie, trouva celui de représenter « aux yeux le lieu de la scène, et composa un traité sur « cette matière. Formés par ses leçons, Démocrite et « Anaxagore écrivirent aussi sur le même sujet, etc. »

(4) Le Bacchus figuré sur la coupe de Cypselus, portait une barbe. Il tenait une coupe dans sa main, et était couvert d'un vêtement qui lui descendait jusqu'aux pieds. (Voyez Pausanias, Eliaq., Ch. 1.

Minerve, dit-on, ayant inventé les flûtes, voulut en jouer dans le banquet des Dieux. Elle y devint l'objet des railleries de Junon et de Vénus, qui se moquèrent sur-tout de l'air désagréable qu'elle donnait à son visage en enflant ses joues. La déesse, pour s'assurer du fait, se rendit près d'une fontaine, dans la forêt du mont Ida, et là, tandis qu'elle jouait, elle regarda son image dans l'eau, et vit qu'elle avait en effet donné lieu aux railleries. De dépit elle jeta les flûtes loin d'elle, et proféra de violentes imprécations contre celui qui les ramasserait. Malheureusement Marsyas les trouva : ayant essayé de s'en servir, il fut si enchanté du son qu'il en tira, et si vain de son habileté à en jouer, qu'il osa défier, avec ces instruments, Apollon lui-même. Les Muses furent établies juges de la lutte : Marsyas succomba, et pour châtiment de sa présomption, fut remis entre les mains d'un scythe, qui l'écorcha vif, etc.

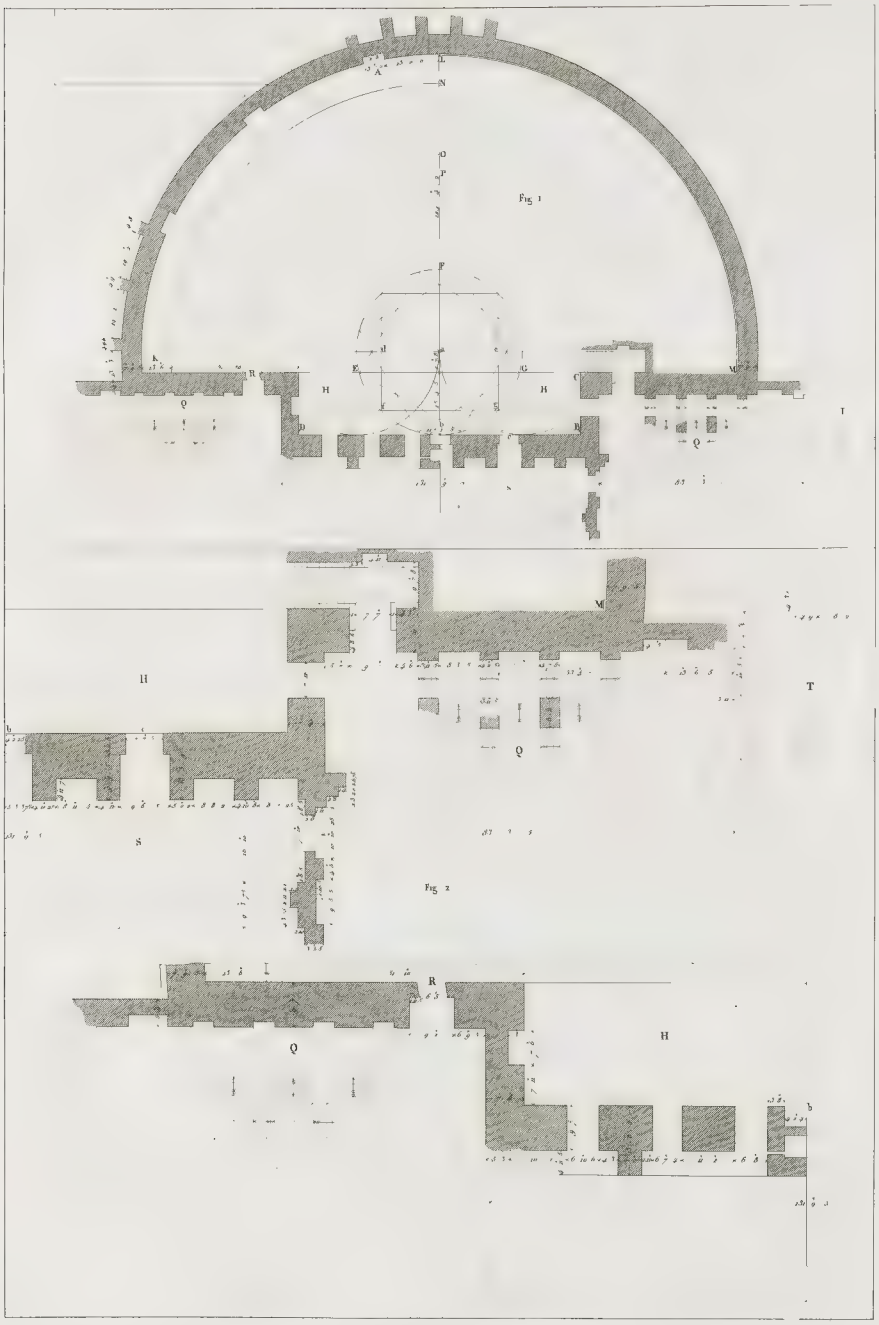


Fig 1
Fig 2
Echelles du Plan Général fig 1

CHAPITRE IV.

MONUMENT CHORAGIQUE DE THRASYLLUS.

Précisément au-dessus de l'endroit où j'ai supposé que l'Odéum de Périclès avait été bâti [1], on trouve, dans le rocher de l'Acropole, une caverne ou grotte, dont l'entrée est entièrement fermée par le monument que nous allons décrire. Cette grotte a été convertie en une église chrétienne nommée *Panagia Spiliotissa*, Notre-Dame de la Grotte. La façade du monument présente trois inscriptions destinées à perpétuer le souvenir de victoires remportées, soit à l'Odéum, soit au théâtre : ce qui prouve évidemment que c'était encore là un monument choragique. Quoiqu'il ne soit pas, à beaucoup près, aussi richement décoré que celui de Lysicrates, que nous avons donné dans notre premier volume, le soin avec lequel il est exécuté, l'originalité de sa composition, et la forme des détails de son architecture, le rendent digne de notre attention. Je dois encore remarquer, que la statue mutilée qui lui sert de couronnement, est l'ouvrage d'un artiste très-habile. L'inscription suivante est gravée au milieu de l'architrave :

ΘΡΑΣΥΛΛΟΣ ΘΡΑΣΥΛΛΟΥ ΔΕΚΕΛΕΕΥΣ ΑΝΕΘΗΚΕΝ
ΧΟΡΗΓΩΝ ΝΙΚΗΣΑΣ ΑΝΔΡΑΣΙΝ ΙΠΠΟΘΟΩΝΤΙΔΙ ΦΥΛΕΙ
ΕΥΙΟΣ ΧΑΛΚΙΔΕΥΣ ΗΥΛΕΙ ΝΕΑΙΧΜΟΣ ΗΡΧΕΝ
ΚΑΡΧΙΔΑΜΟΣ ΣΟΤΙΟΣ ΕΔΙΔΑΣΚΕΝ.

C'est la plus ancienne des trois inscriptions, ainsi que Spon et Wheler l'ont déja remarqué, et il est hors de doute qu'elle fut gravée sur le monument à l'époque même de sa construction. En voici la traduction : « Thrasyllus, fils de Thrasyllus, de Décéléia, a dédié « ce monument, après avoir, en qualité de chorège, remporté le prix avec les hommes de la « tribu hippothoontide. Evius de Chalcis [2] joua de la flûte ; Carchidamus, fils de Sotis, « composa la pièce ; Neæchmus était archonte. » Cet archontat répond à la première année de la CXV^e^ olympiade, ou environ à trois cent dix-huit ans avant l'ère chrétienne : ainsi il y a plus de deux mille ans que le monument a été construit.

Les deux autres inscriptions font mention de prix du même genre, remportés environ

(1) Voyez l'explication du plan de l'Acropolis, p. 12, lettre K.

(2) Il est remarquable que J. Pollux, liv. IV, §. 79, fait mention d'*Evius*, comme compositeur de musique dans les chœurs cycliques.

cinquante ans après, sous l'archontat de Pytharatus [1]. Voici celle qui est à gauche, ou vers l'occident :

Ο ΔΗΜΟΣ ΕΧΟΡΗΓΕΙ ΠΥΘΑΡΑΤΟΣ ΗΡΧΕΝ
ΑΓΩΝΟΘΕΤΗΣ ΘΡΑΣΥΚΛΗΣ ΘΡΑΣΥΛΛΟΥ ΔΕΚΕΛΕΕΥΣ
ΙΠΠΟΘΟΩΝΤΙΣ ΠΑΙΔΩΝ ΕΝΙΚΑ
ΘΕΩΝ ΘΗΒΑΙΟΣ ΗΥΛΕΙ
ΠΡΟΝΟΜΟΣ ΘΗΒΑΙΟΣ ΕΔΙΔΑΣΚΕΝ.

« Le peuple a rempli les fonctions de chorège; Pytharatus était archonte; Thrasyclès, fils « de Thrasyllus, du bourg de Décéléia, était agonothète; les jeunes garçons de la tribu « hippothoontide remportèrent le prix; Théon, le thébain, joua de la flûte; Pronomus, le « thébain, composa la pièce. »

Pronomus était un célèbre musicien de Thèbes, remarquable par la longue barbe qu'il portait. Il vivait dans le même temps qu'Aristophane, qui, dans une de ses pièces, prend occasion de se moquer d'Agyrrhius, magistrat d'Athènes, en supposant malignement qu'il a emprunté la barbe de Pronomus [2]. La pièce qui obtint le prix dans ces jeux, ayant été faite par un musicien, on peut en conclure que l'inscription désigne plutôt une composition musicale, qu'un ouvrage dramatique, et que le prix fut remporté à l'Odéum, et non au théâtre. Il est à remarquer aussi, que ces jeux furent célébrés plus d'un siècle après l'époque où Aristophane plaisanta sur la barbe de notre musicien : ne pourrions-nous pas en conclure que long-temps après la mort de Pronomus, on exécuta avec un nouveau succès, dans cette circonstance, quelque pièce favorite de ce compositeur ? Nous trouverions que cela ne fut pas sans exemple. En effet, d'après ce que Pausanias nous dit être arrivé lorsqu'on reconstruisait les murs de Messène, dans la III^e^ année de la CII^e^ olympiade, il paraît qu'il y avait alors deux partis parmi les amateurs de compositions musicales ; l'un se prononçait en faveur de Pronomus [3], tandis que l'autre continuait à préférer les pièces plus anciennes de Sacadas [4], musicien d'Argos, qui certainement était mort alors, puisqu'il avait remporté un prix aux jeux

(1) Pytharatus était archonte pendant la seconde année de la CXXVII^e^ olympiade.

(2) Voyez Suidas, au mot Pronomus. Voici le passage d'Aristophane, auquel j'ai fait allusion : « Lorsque nous « aurons pris nos places, lorsque nous nous serons en- « veloppées dans nos manteaux, et que nous aurons at- « taché nos barbes à nos mentons, qui, en nous voyant, « ne nous prendra pas pour des hommes ? Agyrrhius « n'a-t-il pas ainsi caché son sexe, en prenant la barbe « de Pronomus ? Jusques-là c'était une femme ; aujour- « d'hui, à son air d'importance, on le prendrait pour « le premier homme d'état de la république. » *Les Harangueuses*, Act. 1^er^, Sc. 2^e^.

(3) Lors de la reconstruction de Messène, les murailles et les temples furent rebâtis au son des flûtes; et dans cette occasion, on exécuta de la musique thébaine et argienne, de préférence à toute autre. « Ce fut alors, dit Pausanias, que, pour la première fois, la musique de Sacadas et celle de Pronomus furent opposées l'une à l'autre. *Messen*, C. XXVII. » Cette lutte produisit l'épigramme suivante, qui nous a été conservée: « La Grèce a adjugé la prééminence à Thèbes, pour l'habileté à jouer de la flûte, et Thèbes l'a donnée à Pronomus, fils d'Oenades. »

Pausanias, en décrivant le temple d'Apollon, à Thèbes, nous donne encore d'autres détails sur ce musicien. « Là, dit-il, on voit aussi une statue de Pronomus, célèbre joueur de flûte, qui faisait les délices de la multitude: avant lui on se servait de trois sortes de flûtes, suivant les trois modes ou genres de musique, le *dorien*, le *phrygien*, et le *lydien*. Il inventa une flûte avec laquelle il exécutait toute sorte d'airs, dans quelque mode qu'ils fussent composés. On dit aussi qu'il plaisait infiniment sur le théâtre, par son geste et son maintien. Il composa pour les habitants de Chalcis, sur l'Euripe, un air qu'ils chantent encore lorsqu'ils approchent du temple de Délos. Ce sont les Thébains qui lui ont dédié cette statue ; ils en ont dédié une autre à Epaminondas. » *Boeotica*, Ch. XII.

(4) Pausanias rapporte aussi plusieurs particularités propres à relever la gloire de Sacadas. Il remporta trois prix aux jeux pythiens ; le premier, comme nous l'avons déjà dit, dans la XLVIII^e^ olympiade. *Phocica*, C. VII. Sa statue était placée sur l'Hélicon, dans la grotte des Muses, avec celles de Thamyris, d'Arion, d'Hésiode, d'Orphée, et d'autres poètes ou musiciens célèbres. *Boeotica*, C. XXX. Il fut honoré d'un monument sépulcral à Argos. *Corinth.*, C. XXII.

pythiens, dans la XLVIII^e^ olympiade; et, quoique les ouvrages de son rival eussent long-temps joui d'une grande réputation, il y a lieu de croire que Pronomus obtint la majorité des suffrages.

Une autre inscription choragique que nous vîmes à Athènes, porte que Pronomus exécuta une pièce sur la flûte, sous l'archontat de Diotréphès, ce qui répond à la première année de la XCIX^e^ olympiade, ou neuf ans après l'époque où l'on suppose que furent jouées les Harangueuses d'Aristophane.

ΠΡΟΝΟΜΟΣ ΗΥΔΕΙ ΔΙΟΤΡΕΦΗΣ ΗΡΧΕ

« Pronomus joua de la flûte, Diotréphès était archonte. »

Voici la troisième inscription du monument: elle est du côté de l'Est, ou à la droite du spectateur.

Ο ΔΗΜΟΣ ΕΧΟΡΗΓΕΙ ΠΥΘΑΡΑΤΟΣ ΗΡΧΕΝ
ΑΓΩΝΟΘΗΤΗΣ ΘΡΑΣΥΚΛΗΣ ΘΡΑΣΥΛΛΟΥ ΔΕΚΕΛΕΕΥΣ
ΠΑΝΔΙΟΝΙΣ ΑΝΔΡΩΝ ΕΝΙΚΑ
ΝΙΚΟΚΛΗΣ ΑΜΒΡΑΚΙΩΤΗΣ ΗΥΔΕΙ
ΛΥΣΙΠΠΟΣ ΑΡΧΑΣ ΕΔΙΔΑΣΚΕ.

« Le peuple a rempli les fonctions de chorège, Pytharatus était archonte, Thrasyclès, fils « de Thrasyllus, du bourg de Décéléia, était agonothète; les hommes de la tribu Pandionide « remportèrent le prix ; Nicoclès d'Ambracie joua de la flûte, Lysippe d'Arcadie composa « la pièce. »

Au-dessus de ce monument, dans la partie supérieure du rocher, on voit deux colonnes de dimensions différentes qui sont encore debout. L'une a 4 pieds 2 pouces $\frac{5}{10}$ de diamètre ; l'autre 3 pieds $\frac{4}{10}$ de pouce. Ces colonnes n'ont jamais fait partie d'un édifice : elles sont toutes deux isolées, et ce qui prouve jusqu'à l'évidence qu'elles étaient destinées à porter des trépieds, c'est la forme de leurs chapiteaux. Ils sont triangulaires, comme le fleuron qui couronne la coupole du monument de Lysicrates, que nous avons donné dans notre premier volume ; et sur la surface supérieure, on apperçoit également, aux trois angles, des cavités dans lesquelles il y a tout lieu de croire, que les pieds des trépieds étaient scellés. Ces chapiteaux sont d'une forme peu commune ; mais quoique ornés de feuillages et de volutes, ils ne présentent rien de remarquable quant à l'élégance de la composition ou à la délicatesse de l'exécution.

Sur la plinthe de la plus forte des deux colonnes, celle qui est à l'est, on lit le mot ΣΤΡΑΤΟΝΕΙΚΟΣ, qui est probablement le nom de celui qui dédia le trépied. Comme le nom de l'archonte ne s'y trouve pas, on ne peut fixer la date du monument, à moins qu'on ne suppose qu'il fût élevé dans l'année de l'anarchie, c'est-à-dire pendant la première de la XCIV^e^ olympiade. Il paraît, en effet, que, même à cette époque désastreuse, les Athéniens célébrèrent leurs fêtes annuelles, et se livrèrent à leurs amusements ordinaires. Suidas, en parlant d'un poëte tragique nommé Diogène, semble annoncer, par le tour de sa phrase, qu'il fit représenter alors quelques-uns de ses ouvrages.

Nous pouvons supposer qu'on avait élevé autrefois, dans le même endroit, un plus grand nombre de colonnes semblables. Afin de m'en assurer, je gravis sur le rocher à une assez grande hauteur pour que quelques Turcs, qui se trouvaient dans la citadelle, en prissent de l'ombrage. Du haut de la muraille, ils firent tomber des pierres dont quelques-unes assez grosses vinrent rouler près de moi, et m'obligèrent à une prompte retraite.

Pour donner à mes lecteurs une idée plus précise et plus étendue des jeux choragiques chez les Athéniens, je crois nécessaire d'ajouter encore quelques détails à ceux que l'on trouve déja dans ce chapitre, et dans le chapitre IV du premier volume. Je le fais d'autant plus volontiers, que la conduite de ces jeux n'est pas une des parties les moins intéressantes du tableau toujours si curieux des mœurs antiques.

Les Athéniens célébraient avec une magnificence extraordinaire les grandes Dionysiaques ou fêtes de Bacchus. On représentait alors sur le théâtre des tragédies et des comédies ; des chœurs chantaient, dans l'Odéum, des hymnes accompagnés de flûtes, en l'honneur de Bacchus. Pour préparer ces jeux solennels, chacune des dix tribus d'Athènes nommait un chorège, dignité qui entraînait après elle des dépenses considérables, comme on peut l'inférer de ce que dit Plutarque, dans le traité où il recherche, *si les Athéniens se sont rendus plus célèbres par leurs exploits militaires que par leurs progrès dans les sciences.* Aux approches des fêtes, une vive émulation s'établissait parmi les chorèges ; et cette émulation dégénérait même quelquefois en une violente rivalité, chacun d'eux s'efforçant de surpasser ses concurrents, et d'obtenir le trépied adjugé au chorège qui remportait le prix (1). Les dépenses de celui-ci ne finissaient pas au moment de sa victoire ; il lui restait encore à faire la dédicace du trépied qu'il avait obtenu (2), et probablement à élever à ses frais le petit monument ou temple, tel que ceux que nous présentons ici et dans le chapitre IV du premier volume, sur lequel ce trépied devait être placé. Ainsi on dit que Nicias fit élever un temple pour placer dessus les trépieds qui lui avaient été adjugés (voyez vol. I^er^, page 51, note 2). Ne nous étonnons pas que l'on disputât si vivement et à tant de frais l'honneur d'obtenir un trépied, puisque ce prix obtenu et dédié devenait dans la famille un titre de gloire, et pouvait être attesté comme un témoignage authentique du mérite et de la vertu du vainqueur. C'est ce que nous apprend Isée, dans son plaidoyer pour la succession d'Apollodore (3). « Quelle charge « publique, dit-il aux juges, n'a-t-il pas exercée d'une manière distinguée ? Quelle contri- « bution n'a-t-il pas acquittée des premiers ? Quel devoir a-t-il jamais manqué à remplir ? « Étant chorège, il fournit à la dépense d'un chœur de jeunes garçons, remporta le prix, et « dédia, comme un monument de sa libéralité, le trépied que vous voyez d'ici. » Le même orateur, dans son plaidoyer pour la succession de Dicæogènes, s'exprime ainsi : « Cependant, « ô juges ! nos aïeux qui acquirent ce patrimoine et le laissèrent à leurs descendants, étaient « chorèges dans tous les jeux choragiques ; ils contribuaient libéralement à toutes les dépenses « de la guerre ; ils commandaient continuellement des trirèmes équipées à leurs frais. Ces « nobles actions sont attestées par les offrandes consacrées dont ils ont décoré nos temples, « preuves authentiques et monuments durables de leur vertu. Ils ont dédié dans le temple de

(1) Voyez une épigramme de Simonide, dans les *Analecta Vet. Poet. Græcorum de Brunck*, tome I^er^, page 141. Le poète y célèbre une victoire de la même espèce que celles dont parlent les inscriptions de notre monument. Si nous réunissons les détails que cette pièce renferme, à ceux que nous avons déja donnés sur le même sujet, nous devons en conclure que, lors de la célébration des Dionysiaques, les chœurs cycliques des différentes tribus d'Athènes, portant des couronnes de lierre et des thyrses entourés de lierre, avaient chanté chacune leur hymne dithyrambique ; et que, dans ce concours, comme dans plusieurs autres semblables, le prix avait été adjugé au chœur de la tribu Acamantide, qui, couronnée de roses, porta le trépied qu'elle avait obtenu, au lieu où elle devait le consacrer, en chantant peut-être, pendant le chemin, les vers que J. Pollux appelle avec assez de convenance l'hymne tripodophorique. Voyez *Onomast.*, L. IV, C. VII.

(2) « Sous le même archonte (Glaucippe), je fus encore chorège, et je fis les frais d'un chœur d'hommes pour la fête des Dionysiaques : j'y remportai la victoire. Les frais du chœur et ceux de la dédicace du trépied me coutèrent cinq mille drachmes. » Lysias, cité à la page 51 du I^er^ vol., note 1.

« Il fut (Andocides) chorège de sa tribu, dans les jeux Dithyrambiques (aux Dionysiaques), et ayant obtenu le prix, il fit la dédicace de son trépied dans un lieu élevé, en face du Silène de Porus. » Plutarque, *Vie des dix Orateurs.*

(3) Voyez les *Oratores Græci* de Reiske. Leipzig, 1773, tome VII, pages 113 et 187.

« Bacchus les trépieds obtenus par eux sur leurs concurrents comme chorèges et comme vain-« queurs, etc. » Je dois observer cependant que le public payait quelquefois la dépense du chœur, ainsi que l'annoncent deux des inscriptions de notre monument. Nous avons cité, dans notre premier volume, page 51, un passage de Pausanias, dont nous devons conclure que les monuments de ce genre étaient nombreux. Cet auteur y parle d'une rue d'Athènes appelée la rue *des Trépieds*, dans laquelle il y avait des *temples;* je suppose que ce n'étaient pas de grands temples, comme le texte imprimé pourrait le faire croire, mais de véritables monuments choragiques; car, au-dessus, ajoute-t-il, il y a des trépieds qui méritent d'être vus, quoiqu'ils soient de bronze. Harpocration fait mention d'un traité d'Héliodore qui contenait la description de ces trépieds choragiques d'Athènes, et il le cite pour prouver que Onetor avait été chorège.

Planche XXXVII.

Vue du monument dans l'état où il est aujourd'hui. La montagne que l'on apperçoit dans l'éloignement est une partie du mont Hymette. Plus près, et précisément au-dessous du point le plus élevé de l'Hymette, est l'église de Saint-George d'Alexandrie. Le petit édifice terminé par une coupole, qui paraît encore plus rapproché, est l'église de *Hagia Parasceve.* Entre cette église et le rocher de l'Acropole, on voit, à quelque distance, une ferme qui appartient au couvent de *Hagio Asomato.* L'extrémité orientale du côté sud de l'Acropole, occupe la gauche de notre vue. Là, le rocher sur lequel la citadelle est assise, est moins élevé que dans tout le reste de sa circonférence. Le monument de Thrasyllus et de Thrasyclès est adossé au rocher même. Près de ce monument on voit trois grecs qui attendent l'arrivée d'un pope; celui-ci se dirige vers eux, accompagné d'un enfant qui porte une bougie, et suivi d'un homme, et d'une femme qui tient un enfant: ces six personnes composaient toute sa congrégation. Plus haut, sur le rocher, sont les deux colonnes avec leurs chapiteaux triangulaires. Des deux côtés du monument de Thrasyllus, le roc taillé au ciseau, présente une surface unie et régulière, destinée, à ce que j'imagine, à recevoir d'autres petits monuments choragiques.

Au-dessus de la tête du grec qui est assis en attendant l'arrivée du pope, est le cadran solaire qui fait partie des vignettes de ce chapitre: immédiatement au-dessous, le terrain forme un creux qui, selon ma conjecture, indique la situation de l'Odéum de Périclès. Cet Odéum a été confondu quelquefois avec celui d'Hérode; mais j'adopte de préférence l'opinion qu'ils étaient distincts. En effet, Pausanias, dans sa description de l'Attique, fait mention de l'Odéum d'Athènes [1], et nous apprend que les statues de Ptolémée et de Pyrrhus y étaient placées, circonstance qui, selon sa coutume, lui fournit l'occasion de raconter l'histoire de ces princes. Après une fort longue digression, il revient à l'Odéum; alors il entre dans cet édifice, et parmi d'autres objets qu'il y voit, et dont il ne donne point le détail, il cite une très-belle statue de Bacchus. Le même auteur nous apprend ensuite, dans ses Achaïques, que si, dans la description d'Athènes, il n'a pas fait mention de l'Odéum de Regilla, quoique ce soit le plus bel édifice de ce genre qui existe dans la Grèce, c'est parce que Hérode n'en avait pas encore commencé la construction à l'époque où il écrivait cette description d'Athènes.

Fig. 2. Plan de la grotte et du mouvement qui en décore l'entrée.

Fig. 3. Plan de la partie du monument qui est au-dessus de la corniche.

Planche XXXVIII.

Fig. 1. Élévation de la façade du monument.

(1) Voyez Pausanias, *Attica*, C. VII.

Fig. 2. La statue placée au haut du monument. La tête et les bras n'existent plus. C'étaient dans l'origine des morceaux séparés, joints au tronc par des tenons, circonstance qui a dû en faciliter la chûte ou la mutilation. J'ai hasardé de rétablir la tête, parce que sans elle le lecteur se ferait plus difficilement une juste idée de l'élégance de la figure. Tout ce qu'il y a de remarquable dans son vêtement, c'est la peau de lion dont elle est ceinte; les autres emblèmes, qui auraient pu servir à la caractériser, n'existent plus aujourd'hui. Ne se peut-il pas que le sculpteur ait voulu personnifier, dans cette statue, soit le Dèmos ou bourg de Décéléia, d'où était le chorège qui fit la dédicace du monument, soit la tribu hippothoontide elle-même à laquelle appartenait et le bourg de Décéléia, et les hommes qui avaient remporté le prix dont la plus ancienne des trois inscriptions nous a conservé la mémoire? Quoiqu'il en soit, on ne peut douter que le prix obtenu par Thrasyllus, dans ce concours, ne fût un trépied. Suivant l'usage, il en fit solennellement la dédicace, et le déposa dans un endroit apparent du monument. Je penserais volontiers que ce trépied était placé entre les bras de la figure, et reposait sur ses genoux; et que les deux autres trépieds, obtenus à l'époque où Thrasyclès, fils de Thrasyllus, était agonothète, furent aussi placés sur le même monument, au-dessus des inscriptions qui s'y rapportent, c'est-à-dire de chaque côté de la figure dont nous parlons.

Telles sont mes conjectures particulières sur cette statue. Une opinion différente a été émise, il est vrai, par notre savant et ingénieux voyageur le docteur Chandler, qui suppose (1) que cette figure était destinée à représenter Niobé. Ma raison pour ne pas adopter son opinion, c'est que, parmi les admirables sculptures qui décorent la *villa Medici* à Rome, on voit une statue célèbre de Niobé, dont le geste, la physionomie et l'attitude expriment à-la-fois, et avec une justesse merveilleuse, la douleur qu'elle éprouve à la vue de ses enfants mourants, et son inquiétude pour ceux qui vivent encore (2). Mais la statue d'Athènes au contraire, est assise avec dignité, et paraît être dans un état de parfaite tranquillité. Ce qui ajoute encore à la force de cette objection, c'est la peau de lion dont j'ai déja parlé: elle ceint la figure d'une manière particulière, et paraît être destinée à caractériser la personne ou la chose représentée. On sait que les peintres et les sculpteurs anciens se montrèrent toujours très-scrupuleux dans l'emploi de ces symboles distinctifs, et nous ne voyons pas de peau de lion dans les vêtements de la Niobé de la *villa Medici*.

Au bas de la page citée ci-dessus du voyage du docteur Chandler, on trouve la note suivante: « Si l'on prétend que cette figure représentait une tribu, je répondrai qu'il n'y a pas « d'exemple que l'on en ait jamais personnifié aucune. On citera peut-être Pausanias comme « parlant de statues ou de tableaux qui représentaient le peuple; mais c'est une erreur due au « traducteur. *Dèmos*, que l'on a traduit par le mot *peuple*, était un athénien d'une rare « beauté, qui était fils de Pyrilampes ami de Périclès. Meursius, Pop. Att. »

On voit que cette note a pour objet de donner une nouvelle force à l'hypothèse qui fait de la statue une Niobé, en prévenant d'avance le lecteur contre l'opinion que ce pourraît être une tribu d'Athènes personnifiée. Je ne me rappelle pas qu'il y ait jamais eu de discussion établie sur ce point d'iconographie, et que quelque auteur ait exprimé une opinion pour ou contre l'usage de personnifier une tribu: mais, dans la vérité, les poëtes, les peintres et les sculpteurs grecs avaient un tel penchant pour l'allégorie, qu'il faudrait être bien hardi pour hasarder aujourd'hui d'affirmer de tel être idéal que ce soit, que les anciens ne l'ont jamais personnifié. La dernière partie de la note affirme, si je la comprends bien, que toutes les fois

(1) Voyez le *Voyage dans l'Asie Mineure et en Grèce*, tome 2, page 426, de la traduction française in-8°.

(2) Cette statue a été transportée, et se trouve encore à Florence, dans la salle appelée *salle de Niobé*. (*Note du traducteur*).

que Pausanias emploie le mot *Dèmos*, pour indiquer le sujet d'une peinture ou d'une statue, ce mot désigne, non une représentation allégorique du peuple d'Athènes, mais la figure de Dèmos, fils de Pyrilampes : et pour preuve de cette assertion, l'auteur nous renvoie à Meursius. Il est bon d'observer ici que Pausanias, dans sa description de l'Attique, ne cite que trois représentations de ce *Dèmos ;* et c'est une des trois seulement que Meursius suppose avoir été la figure de Dèmos, fils de Pyrilampes : c'était une statue faite par Léocharès, et placée au Pirée (1). Maintenant si nous comparons le temps où Dèmos vivait, avec celui où vécut l'artiste auteur de la statue, nous trouverons que l'opinion émise par le savant Meursius n'est pas à l'abri d'objection. En effet, Léocharès fut un des sculpteurs employés à orner le tombeau de Mausole, et ce prince mourut dans la 4e année de la CVIe olympiade (2). Le même artiste fit ensuite les statues de Philippe de Macédoine, d'Alexandre-le-Grand, et d'autres personnages de la même famille : ces statues d'ivoire et d'or furent placées dans le Philippium, monument magnifique que Philippe fit construire à Olympie (3), après la bataille de Chéronée, gagnée par lui la 3e année de la CXe olympiade. D'un autre côté, nous trouvons que Périclès mourut la 4e année de la LXXXVIIe olympiade (4), c'est-à-dire, environ soixante-seize ans avant la mort de Mausole, et plus de quatre-vingt-dix avant la bataille de Chéronée. On ne peut donc supposer que Léocharès ait fait une statue de Dèmos pendant la vie de Périclès ; et en même-temps il ne paraît guère probable que, tant d'années après la mort de ce grand homme, son favori ait été honoré d'une statue publique faite par notre célèbre sculpteur. N'est-il pas plus naturel de penser que la figure que Pausanias place dans le Pirée, représentait ce Dèmos ou bourg de l'Attique, ce port si célèbre des Athéniens, le dépôt de toutes leurs forces maritimes, et le centre de leur commerce ? La seconde figure, désignée par Pausanias sous l'obscure dénomination de Dèmos, était peinte sous un portique d'Athènes (5). Le tableau, dans son entier, représentait Thésée, avec la Démocratie et un Dèmos, figures regardées généralement comme allégoriques, et servant à désigner, l'une le gouvernement populaire, l'autre le peuple d'Athènes : véritablement il serait absurde de supposer qu'on eût placé là le portrait du fils de Pyrilampes. Pausanias explique ce tableau, en disant qu'il prouve que Thésée établit un certain degré d'égalité parmi les Athéniens ; mais l'opinion générale était qu'il représentait Thésée remettant entre les mains du peuple l'administration des affaires publiques, et établissant la forme démocratique de gouvernement dont les Athéniens continuèrent long-temps à jouir.

La dernière figure représentant un Dèmos, dont parle Pausanias, était un ouvrage de Lyson (6). Elle était placée dans la salle du conseil des cinq-cents, c'est-à-dire, dans le lieu où se traitaient les affaires les plus importantes de l'état. Cette statue était accompagnée de deux autres, dont l'une représentait Jupiter, auteur des Avis Salutaires, et l'autre Apollon : là se trouvaient aussi les images peintes des législateurs d'Athènes. Toutes les convenances, dans une pareille décoration, nous paraissent rigoureusement observées, si nous admettons que la statue de Dèmos représentait le peuple personnifié ; tandis qu'il y aurait certainement quelque chose de choquant à se figurer le sénat d'Athènes introduisant dans ce lieu solennel, et parmi ces images vénérables, la statue d'un jeune homme qui n'avait été recommandable que par sa beauté, et par le titre de favori de Périclès. Je puis ajouter encore, et ce fait est plus décisif que tout ce qui précède, que Pline nous apprend en termes fort clairs qu'Aristolaüs et Parrhasius peignirent l'un et l'autre une figure représentant le peuple d'Athènes (7).

(1) Pausanias, *Attica*, C. I.
(2) Diodore de Sicile, L. XVI, C. 7, Mort de Mausole, et C. 8, Mort d'Arthémise.
(3) Pausanias, *Eliaca*, C. XX.
(4) Thucydide, L. II, C. 65.
(5) Pausanias, *Attica*, C. III.
(6) Pausanias, *Attica*, C. III.
(7) « *Pausiæ et filius et discipulus Aristolaus e severis-*

Je dois conclure de cette discussion, que loin que le mot *Dèmos*, employé pour le sujet d'une peinture ou d'une statue, désigne toujours le bel Athénien, fils de Pyrilampes, ainsi que le fait entendre la note citée ci-dessus ; ce mot ne désigne, au contraire, ni lui ni aucun autre personnage réel : il signifie toujours une représentation allégorique soit du peuple pris collectivement, soit de quelque Dèmos ou bourg particulier de l'Attique. C'est ainsi que nous voyons aujourd'hui des statues et des tableaux où sont personnifiées les villes de Venise, de Florence, d'Anvers, de Londres, d'Amsterdam, etc. C'est ainsi que la figure de la Grande-Bretagne est censée représenter l'état ou le corps politique (1).

Planche XXXIX.

Fig. 1. Base, chapiteau et entablement.

Fig. 2. Coupe du chapiteau et de l'entablement.

Planche XL.

Fig. 1. Profil de la partie qui est au-dessus de la corniche.

Fig. 2. Coupe de cette partie, au milieu des marches sur lesquelles la figure est assise.

Fig. 3. Base de la plus grande des deux colonnes à chapiteaux triangulaires.

Fig. 4. Base de la plus petite colonne.

La vignette placée à la tête de ce chapitre (planche XVII, fig. 15) est prise, en partie, d'un fragment de la frise d'un monument choragique. On voit à Athènes d'autres fragments de la même frise, sur lesquels, ces figures de jeunes gens ailés, portant alternativement des vases et des trépieds, se trouvent uniformément répétées, sans aucune variété dans leur attitude. Aux deux extrémités de ce fragment de bas-relief, j'ai placé (pl. XVII, fig. 16) deux dessins du cadran solaire que l'on voit sur le rocher de l'Acropole, tout près du monument choragique de Thrasyllus, et qui paraît être encore à-peu-près dans sa position primitive ; *a, a,* indiquent la ligne équinoxiale ; *b, b,* le solstice d'été ; *c, c,* le solstice d'hiver (2). La vignette qui termine ce chapitre (pl. XVII, fig. 17) a été copiée d'après un bas-relief ruiné. Les figures représentent un homme et une femme portant un trépied qui, à ce que l'on peut supposer, était le prix remporté par un chœur dont ils avaient tous deux fait la dépense.

similis pictoribus fuit : cujus sunt Epaminondas, Pericles, Medea, Virtus, Theseus, Imago Atticæ plebis, Boum immolatio. » Pline, *Hist. nat.* L. XXXV, C. II.

« Aristolaüs, fils et disciple de Pausias, fut un des « peintres du goût le plus sévère : on a de lui un Epa- « minondas, un Périclès, une Médée, la Vertu, Thésée, « le peuple d'Athènes personnifié, un Sacrifice de bœufs. »

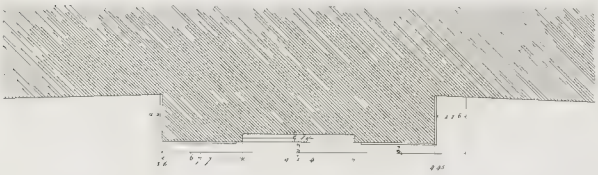
Il semblerait que cette image du peuple d'Athènes est la deuxième dont parle Pausanias. Le Dèmos, peint par Parrhasius, célèbre pour l'esprit de ses compositions, était un ouvrage satyrique où le peintre se moquait des défauts qui caractérisaient les Athéniens : nous n'apprenons pas qu'ils en aient témoigné le moindre ressentiment. Pline, L. XXXV, Ch. 10.

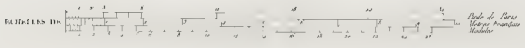
(1) M. Fauvel, aujourd'hui consul de France à Athènes, qui a eu très-souvent occasion d'examiner de près, et sans danger, la statue qui couronne le monument de Thrasyllus, assure que c'est une figure de jeune homme, et que le dessin que Stuart en a donné n'est pas exact. Lord Elgin, ambassadeur à Constantinople, a, dit-on, fait enlever cette figure, pour la transporter en Angleterre, avec un grand nombre d'autres objets d'antiquités recueillis par lui et à ses frais. Le bâtiment qui les portait a fait naufrage près de Corfou, et nous ignorons si l'on a pu sauver quelque chose de son chargement. *Note du traduct.*

(2) Chandler, dans son Voyage (tom. II, page 423), nous apprend que ce cadran est hors de sa position naturelle. Il ajoute qu'il est d'une espèce autrefois très-commune, à en juger par le grand nombre de ceux dont on se sert encore dans les environs d'Athènes, sur-tout dans le quartier appelé *les Jardins*. Lord Berborough en avait un petit semblable à Rochampton, dans sa collection d'antiquités. (Voyez-en la description dans les *Monumenta Peloponesiaca* de Paciaudi). *Note du traducteur.*

Fig 1

Fig 3





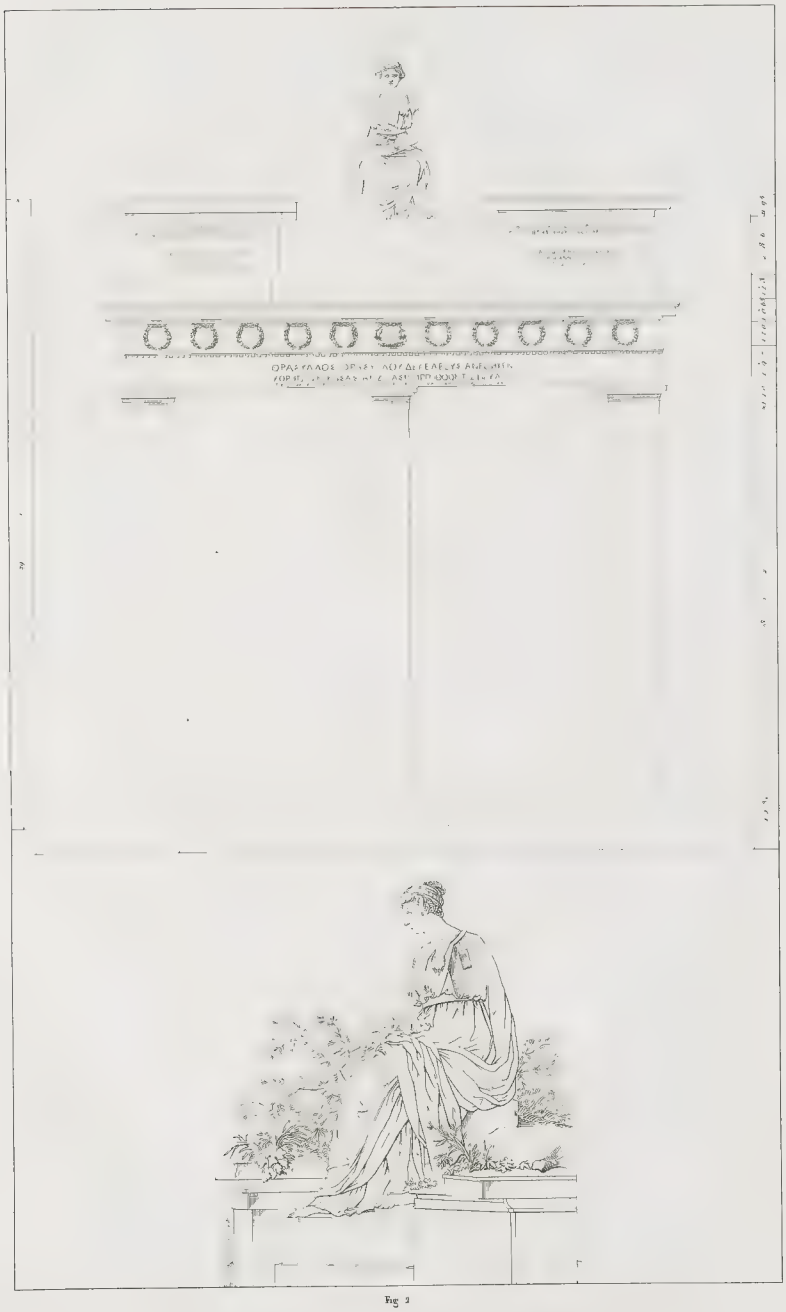
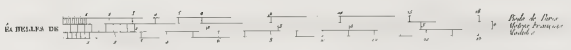
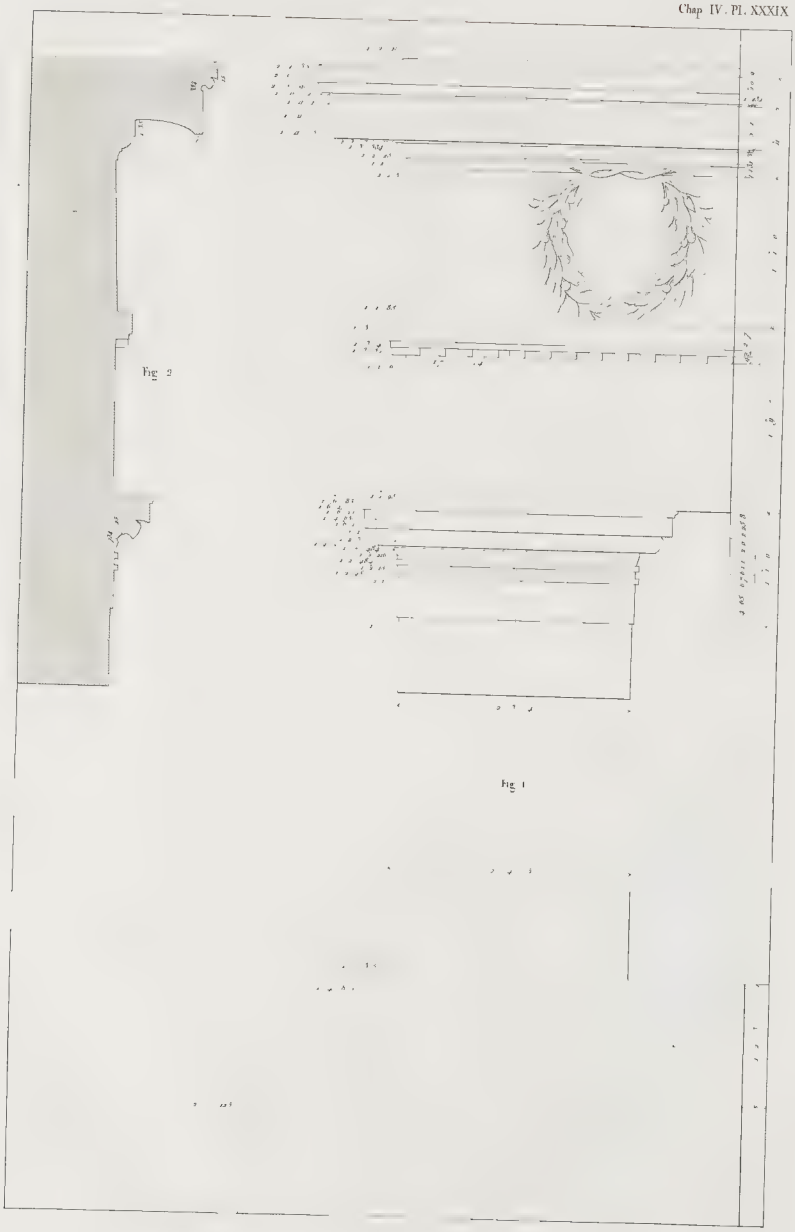


Fig 2





ECHELLES DE

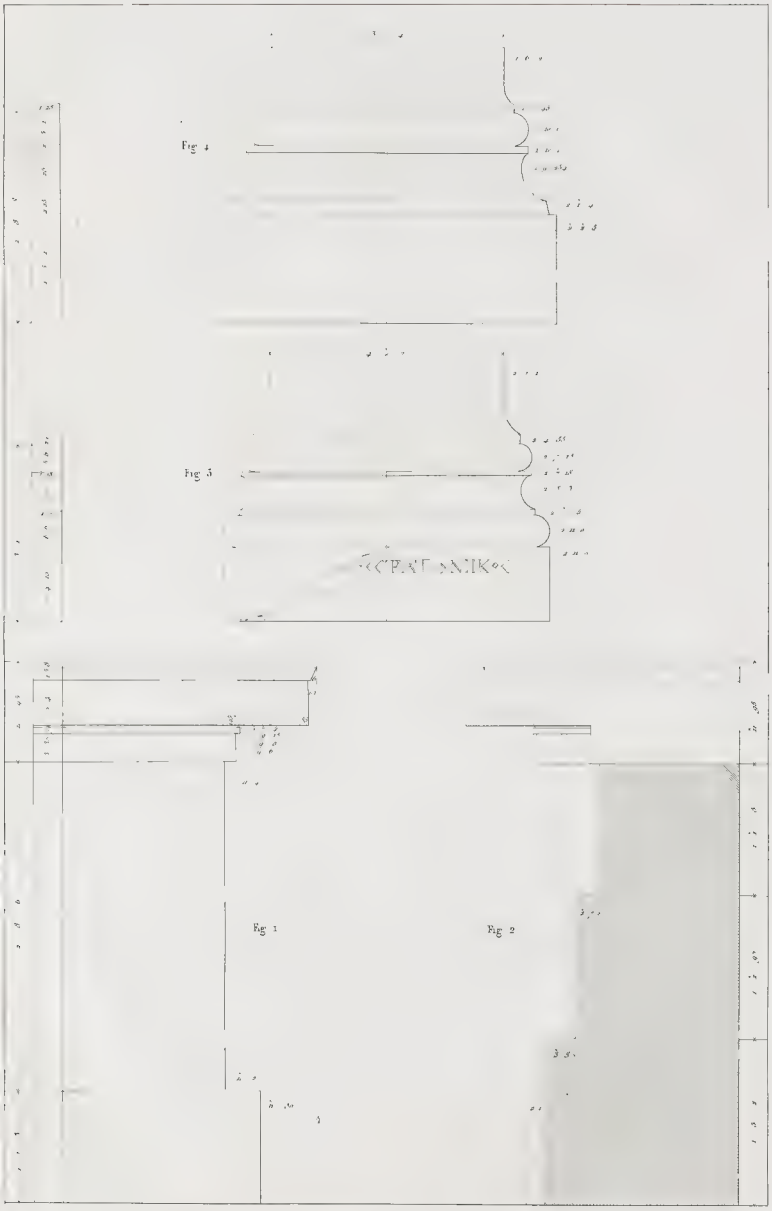


Fig 4

Fig 3

Fig 1

Fig 2

PEINTURS DE

CHAPITRE V.

LES PROPYLÉES.

La mort ignominieuse du Kislar-Aga Béchir (1) arriva lorsque M. Revett et moi nous étions à Athènes, et les troubles qu'elle occasionna dans plusieurs parties de l'Empire Ottoman, s'étendirent jusque dans cette ville. Le vaivode ou gouverneur, qui était une créature de Béchir, ayant reçu la nouvelle de la fin tragique de son protecteur, s'enfuit précipitamment d'Athènes; mais on le poursuivit, et on le ramena prisonnier. Un autre vaivode fut nommé, et ne tarda pas à se rendre odieux par sa tyrannie et par sa rapacité. Les actes révoltants de son administration ayant lassé la patience des habitants, une députation des principaux de la ville se présenta chez lui pour lui adresser des remontrances sur ses exactions; mais il en fit égorger plusieurs sur la place. Ceux qui échappèrent au massacre furent joints à l'instant même par les mécontents qui formaient un corps nombreux : on attaqua avec furie le tyran dans son palais, auquel on mit le feu après un combat assez vif. Le vaivode s'étant fait jour à travers la multitude, se retira dans la citadelle, et y fut étroitement assiégé jusqu'à l'arrivée de quelques troupes, envoyées par le pacha de Négrepont pour calmer l'insurrection : il fut remis entre leurs mains, et elles l'emmenèrent enchaîné.

Le commencement de ces troubles nous allarma, et interrompit nos travaux. Bientôt l'insolente rapacité du consul anglais, qui était un grec, et dans la maison duquel nous logions, nous força de quitter Athènes avant d'avoir terminé toutes nos opérations; car il nous restait encore à examiner avec soin et à dessiner les Propylées et l'Arc d'Adrien : les Propylées sur-tout excitèrent vivement nos regrets.

En 1764, la savante Société des *Dilettanti* confia à MM. Revett, Pars et Chandler, la mission de visiter et de décrire les antiquités les plus célèbres de l'Asie-Mineure. Peu de temps après leur retour, elle publia un échantillon de leurs travaux (2); et cet ouvrage fait également honneur au goût et à la libéralité de la société, et aux talents des artistes qu'elle a employés.

En revenant de l'Asie, les voyageurs traversèrent l'Attique et le Péloponnèse. Ils s'arrêtèrent quelque temps à Athènes, et dessinèrent plusieurs antiquités dont M. Revett et moi nous n'avions pu entreprendre la description en 1751, pendant notre séjour dans cette ville. Leurs

(1) Bechir, Kislar-Aga, ou chef des eunuques noirs, et favori du sultan Mahmoud, était un esclave noir, né à Bornéo, et, d'environ trente-trois ans. Cet esclave, ignorant, audacieux, avare et insolent, gouverna presque arbitrairement l'empire Turc, pendant l'espace de six ans. Le Sultan fut enfin obligé de le sacrifier au ressentiment de ses sujets. On le mit à mort, et son corps fut, pendant trois jours, exposé nu aux regards et aux malédictions du peuple.

Il est convenable d'observer ici que les revenus de l'Attique appartiennent au Kislar-Aga, qu'ils forment une partie de son apanage, et que c'est lui qui nomme le Vaivode.

(2) *Antiquités Ioniennes*, etc., par Chandler, Revett et Pars, in-fol., tome 1^er^. Londres, 1769.

dessins appartenant à la Société des *Dilettanti*, c'est à la générosité de cette savante et libérale association, que je dois l'avantage d'enrichir mon second volume d'une description des Propylées, et d'y réunir ainsi tous les monuments, modèles de l'art et de la magnificence antiques, que présente encore l'Acropole d'Athènes.

Les planches d'architecture ont été gravées d'après des dessins dont on ne suspectera pas la fidélité, lorsqu'on saura qu'ils sont faits par mon ancien compagnon de voyage M. Revett. Les bas-reliefs ont été copiés sur des esquisses dessinées avec beaucoup d'élégance par M. Pars, dont la mort prématurée, au moment où il achevait de perfectionner à Rome ses talents naturels, sera long-temps regrettée par tous ceux qui verront ses ouvrages. La vue des Propylées a été gravée d'après un dessin fait également sur les lieux par M. Pars.

Comme je n'ai assisté ni aux recherches faites, ni aux mesures prises par ces Messieurs, je n'ai presque rien de nouveau à ajouter à ce que l'on trouve sur les Propylées, dans les relations des autres voyageurs. Les planches forment réellement la partie la plus intéressante de ce chapitre : pour en donner l'explication, j'aurai principalement recours à Meursius, qui, dans son traité sur l'Acropole d'Athènes (1), a recueilli, avec son exactitude accoutumée, tout ce que les auteurs anciens offrent de particularités sur le monument dont il est ici question. Je transcrirai celles de ses citations qui se rapportent le plus directement à notre sujet, en commençant, ainsi que lui, par le passage suivant de Pausanias : « Il n'y a qu'un seul chemin « pour entrer dans la citadelle, car, de tout autre côté, elle est défendue par l'escarpement « du roc et par de fortes murailles. Cette entrée unique est décorée par un vestibule magni- « fique, appelé les Propylées, dont les plafonds de marbre blanc, surpassent, quant à la « beauté de la matière et à la grandeur des blocs, tout ce que j'ai vu jusque-là (2). »

Meursius nous apprend, d'après Plutarque (3), que cet édifice fut commencé pendant l'administration de Périclès ; que Mnésiclès en fut l'architecte, et qu'il le termina en cinq ans. Il cite ensuite Harpocration, où nous trouvons (4), que les Propylées furent commencés sous l'archontat d'Euthyménès (5); que Mnésiclès en fut l'architecte ; qu'ils furent terminés en cinq ans ; qu'ils coûtèrent deux mille douze talents (10,864,800 liv. tournois); enfin qu'ils présentaient cinq portes par où l'on entrait dans l'Acropole.

Devant les Propylées, on voit deux énormes piédestaux, sur chacun desquels il y avait autrefois une statue équestre. Pausanias en parle, et dit que l'on ne sait pas positivement si ces statues représentaient les fils de Xénophon, ou si elles n'avaient été faites que pour servir d'ornement. Quel qu'ait été dans l'origine le sujet de ces figures, il paraît, d'après l'inscription que l'on peut encore lire sur un des piédestaux, que dans la suite on consacra l'une à M. Agrippa (6), et probablement aussi l'autre à Auguste. Dans l'état de dépendance auquel les avaient réduits la domination Romaine, les Athéniens employèrent fréquemment, et même avec assez de succès, ce genre de flatterie.

A droite des Propylées était le temple de la Victoire aptère (sans ailes), d'où la vue s'étend jusqu'à la mer : c'est de là, dit-on, qu'Égée désespéré se précipita (7). A gauche, était un

(1) Meursii *Cecropia*, sive de *Arce Athenarum*, C. VI.

(2) Voyez Pausanias, *Attica*, Ch. XXII.

(3) Plutarque, Vie de Périclès.

(4) Au mot Προπύλαια.

(5) Euthyménès était archonte dans la quatrième année de la LXXXV^{e} olympiade, ou 435 ans avant J. C.

(6)
Ο ΔΗΜΟΣ
ΜΑΡΚΟΝ ΑΓΡΙΠΠΑΝ
ΛΕΥΚΙΟΥ ΥΙΟΝ
ΤΡΙΣ ΥΠΑΤΟΝ ΤΟΝ ΓΑΙΟΥ
ΕΥΕΡΓΕΤΗΝ.

« Le peuple a érigé ce monument en l'honneur de « Marcus Agrippa, fils de Lucius, consul pour la troi- « sième fois, et l'ami de Caïus. »

Voyez le voyage du docteur Chandler, t. II, p. 376; et ses Inscriptions, p. 52. Un savant ami m'a suggéré l'idée de lire, au lieu de ΤΟΝ ΓΑΙΟΥ (ami de Caïus), ΤΟΝ ΕΑΥΤΟΥ (son ami); ce qui est véritablement, comme il l'a observé, la formule ordinaire.

(7) Τῶν δὲ προπυλαίων ἐν δεξιᾷ, Νίκης ἐστὶν ἀπτέρου ναός. « A droite « des Propylées est le temple de la Victoire aptère. » Pausanias, *Attica*, C. XXII.

C'est de là, dit-on, que se précipita Egée, à la vue des voiles noires que Thésée, son fils, avait oublié de

édifice orné de peintures, de la main de Polygnote. Pausanias nous dit que quoique, de son temps, plusieurs de ces peintures fussent déja effacées, on y voyait encore Diomède et Ulysse, celui-ci emportant de Lemnos l'arc et les flèches de Philoctète, l'autre ravissant le Palladium de Troie. Il y avait aussi Oreste tuant Egysthe, et Pylade combattant les fils de Nauplius, qui accouraient au secours du tyran; Polyxène, au moment où elle allait être sacrifiée sur le tombeau d'Achille; Ulysse implorant les secours de Nausicaa, tel que le représente Homère. Pausanias décrit encore plusieurs autres peintures.

Ces trois édifices contigus, et ne formant dans l'origine qu'une façade, occupaient toute la longueur du côté ouest du rocher, de manière que la seule entrée dans l'Acropole était par l'édifice du milieu, dont les cinq portes existent encore, et prouvent que ce sont là les anciens Propylées. Nous pouvons supposer que l'on avait placé dans cet endroit l'Hermès *Propyleus;* et peut-être aussi les Graces, morceau de sculpture exécuté par Socrate, et dans lequel ce célèbre philosophe, s'écartant de l'usage établi par ses prédécesseurs, avait représenté ces Déesses vêtues. Pausanias fait encore mention d'autres sculptures qui paraissent avoir décoré cette magnifique entrée.

Lorsque les Turcs se furent emparés d'Athènes, ils ajoutèrent aux fortifications deux batteries, qui occupent tout l'espace entre les deux piédestaux, et qui, par conséquent, masquent entièrement l'ancienne entrée. De plus, ils fermèrent, à l'aide de murs grossièrement construits, les entre-colonnes de la façade des Propylées; et ce monument, ainsi mis en état de défense, devint leur principal magasin pour les munitions de guerre. L'ancienne entrée de la citadelle se trouvant fermée, on en ouvrit une nouvelle, en démolissant la partie postérieure du monument décoré de peintures dont nous venons de parler; de manière que lorsque Spon et Wheler entrèrent dans l'Acropole, ce ne fut pas par le chemin que Pausanias a décrit, mais par celui que l'on suit encore aujourd'hui. Il en résulte que les Propylées et les deux monuments qui y sont contigus, se trouvèrent à leur gauche, et qu'ils virent, à leur droite, un petit temple Ionique, qui est aujourd'hui entièrement détruit. C'est ce temple que, par une fausse application du texte de Pausanias, cité dans une des notes précédentes, ils prirent pour celui de la Victoire sans ailes (1); tandis qu'ils auraient dû ne le regarder que comme un des monuments dont Pausanias parle dans sa route du temple d'Esculape aux Propylées. En effet, quoique les fortifications actuelles entourent le terrein où ce temple était situé, il n'était pas compris dans l'ancienne enceinte de l'Acropole; il se trouvait en dehors, et précisément à la place que Ulpien paraît assigner au temple d'Aglaure (2). La frise était

changer, lorsqu'il revenait de Crète, après avoir tué le Minotaure. En mémoire de cet événement, on éleva par la suite un temple dans cet endroit, et on y plaça une figure de la Victoire. Cette déesse, contre l'usage ordinaire, fut représentée sans ailes, parce que la nouvelle de la victoire de Thésée n'était pas arrivée à Athènes avant le vainqueur lui-même.

(1) « Après avoir passé cette porte, nous nous trouvâmes presque dans l'intérieur de l'Acropole, où la première chose que nous remarquâmes, fut un petit temple à notre droite, que nous reconnûmes pour le temple dédié à la Victoire sans ailes. Il est bâti en marbre blanc, et une de ses extrémités se trouve près du mur de la citadelle. Ce temple n'a pas plus de quinze pieds de long, et huit ou neuf de large; il est de marbre, et décoré de colonnes cannelées, d'ordre dorique (Wheler devait dire d'ordre ionique). L'architrave (il devait dire la frise) porte un bas-relief de petites figures bien sculptées. » Wheler, Voyage en Grèce.

Spon est plus exact, lorsqu'en parlant du même monument, il dit : « Ce temple est d'ordre Ionique, avec de petites colonnes cannelées, et la frise chargée d'un bas-relief de petites figures d'assez bonne main. » Il avait dit auparavant : « Ce petit temple est donc celui que Pausanias appelle le temple de la Victoire sans ailes. » Spon, tome II, page 130.

(2) Εἶτα ἀπαλλαγέντες τοῦ πολέμου, ἱερὸν ὑπὲρ τούτου ἐχάρισαντο αὐτῇ περὶ τὰ προπύλαια τῆς ἀκροπόλεως. « Etant ensuite délivrés de « la guerre, ils lui élevèrent, pour son dévouement, un « temple auprès des propylées de l'Acropole. » Ulpianus, *in Demosth., de falsâ legatione.*

Le savant docteur Chandler dit (Voyage en Grèce, tome II, p. 369) que Spon et Wheler, pour n'avoir pas fait assez attention au passage de Pausanias qu'il cite, et auquel eux-mêmes renvoient, *ont pris une aile pour l'autre, en substituant, à la droite et à la gauche des Propylées, la droite et la gauche d'un homme qui les regarde.* Mais, en cela, le Docteur s'est lui-même trompé:

ornée de bas-reliefs, dont nous donnons deux fragments qui existent encore. Le premier représente le combat des Athéniens et des Amazones; le second un choc de gens armés, dont plusieurs ont déja succombé. Nous ne trouvons dans celui-ci aucune particularité suffisante pour indiquer le fait historique auquel il se rapporte; mais on pourrait peut-être conjecturer que c'est la représentation du combat dans lequel Eumolpe et son fils furent tués. Si l'on s'étonnait que de pareils sujets eussent été choisis pour orner un temple consacré à une femme, nous répondrions que l'histoire d'Aglaure, telle que la rapporte Ulpien, fait voir que ces bas-reliefs convenaient parfaitement au lieu où ils étaient placés.

Aglaure était regardée comme une héroïne. En effet, les Athéniens, se trouvant engagés dans une guerre malheureuse, consultèrent l'oracle d'Apollon, qui répondit que si quelqu'un se dévouait volontairement pour le salut commun, sa mort assurerait la victoire à leurs armes. Informée de cette réponse, Aglaure se précipita du sommet du rocher, au lieu même où l'on éleva depuis un temple en son honneur, et sacrifia généreusement sa vie pour sauver sa patrie. C'était dans ce temple que les jeunes Athéniens, parvenus à un certain âge, venaient jurer de donner leur vie pour la défense de la patrie, de ses lois et de sa religion, toutes les fois que les circonstances l'exigeraient, et prenaient à témoin de leur serment Aglaure, Mars Enyalius et Jupiter.

Je n'ignore pas combien sont confuses et même contradictoires les différentes versions de cette antique histoire ou fable d'Aglaure, qui, ainsi que beaucoup d'autres traditions admises par les Athéniens, avait sans doute pour objet principal de graver dans tous les cœurs l'obligation de sacrifier au bien public ses plus chers intérêts et même sa vie; mais je ne m'en sers ici que pour retrouver la situation du temple d'Aglaure, qu'elle me paraît très-propre à déterminer.

Planche XLI.

Fig. 1. Vue des Propylées et des deux édifices contigus, dans l'état où ils sont aujourd'hui. Cette vue est prise du lieu où est situé le petit temple ionique d'Aglaure, marqué D dans la planche suivante.

On voit à gauche le temple de la Victoire *aptère* (sans ailes); au milieu, les Propylées ou le vestibule à six colonnes; à droite, le bâtiment qui était décoré des peintures de Polygnote.

Fig. 2 et 3. Trois fragments de bas-reliefs qui paraissent avoir appartenu au petit temple ionique d'Aglaure. Le premier (fig. 2), représente un combat entre les Athéniens et les Amazones; les deux autres (fig. 3), représentent aussi un combat, mais on n'y découvre aucune particularité qui indique quels sont les combattants.

Planche XLII.

Plan des Propylées.

A. Les Propylées proprement dits. *a, b, c, d, e,* les cinq portes ou issues pour entrer dans l'Acropole.

B. Temple de la Victoire aptère.

C. Edifice autrefois décoré des peintures de Polygnote.

c'est le petit temple ionique dont nous avons parlé ci-dessus, que les deux voyageurs prirent à tort pour le temple de la Victoire aptère; et quant aux Propylées, que l'on a aussi nommés l'Arsenal de Lycurgue, Spon les prend pour l'édifice orné de peintures. Wheler, il est vrai, après avoir exprimé ses doutes sur ce sujet, soupçonne que ce sont là les Propylées.

D. Vestiges du temple d'Aglaure, que Spon et Wheler ont pris mal à propos pour le temple de la Victoire aptère.

E. Piédestal sur lequel on voit encore une inscription en l'honneur d'Agrippa. Il servait autrefois de support à une statue équestre.

F. Piédestal sur lequel était placée l'autre statue équestre. Le docteur Chandler a supposé avec beaucoup de vraisemblance, qu'il y avait, sur ce second piédestal, une inscription en l'honneur d'Auguste.

—»—»—» Chemin pour entrer aujourd'hui dans l'Acropole. C'est par là que Spon et Wheler, et tous les voyageurs modernes, doivent être entrés.

Planche XLIII.

Fig. 1. Elévation des Propylées. A. Temple de la Victoire aptère; B. Edifice autrefois décoré de peintures.

Fig. 2. Coupe des Propylées sur le milieu du vestibule, avec la façade du temple de la Victoire aptère, et le piédestal sur lequel on peut encore, mais avec quelque difficulté, reconnaître l'inscription en l'honneur de M. Agrippa.

Fig. 3. Elévation latérale des Propylées, et coupe transversale du temple de la Victoire. On y voit quelques traces d'une construction qui se liait autrefois au temple, et le piédestal portant l'inscription consacrée à Agrippa.

Planche XLIV.

Fig. 1. Chapiteau, architrave et frise de la façade des Propylées.

Fig. 2. Partie supérieure du fût des colonnes ioniques du vestibule.

Fig. 3. Coupe de la corniche extérieure, du côté nord de l'édifice.

Planche XLV.

Fig. 1. Profil du chapiteau sur une plus grande échelle.

Fig. 2. Coupe des quatre filets du chapiteau, et d'une cannelure du fût, sur une échelle encore plus grande.

Fig. 3. Coupe d'une des solives qui étaient placées sur les colonnes du vestibule, et qui supportaient le plafond.

Fig. 4. Fragment d'une corniche extérieure qui était peut-être sur le côté sud.

Fig. 5. Coupe de la corniche du côté oriental du temple.

Planche XLVI.

Fig. 1. Chapiteau de l'une des antes, avec une coupe de l'architrave et de la frise.

Fig. 2. Profil du chapiteau sur une plus grande échelle.

Planche XLVII.

Fig. 1. Chapiteau de l'une des antes, et entablement du temple de la Victoire aptère.

Fig. 2. Coupe des mêmes.

Planche XLVIII.

Fig. 1. Pilastres placés de chaque côté des croisées dans l'intérieur du temple de la Victoire.

Fig. 2. Moulures couronnant le mur dans la partie intérieure du temple.

Fig. 3. Coupe des pilastres et des moulures du couronnement.

Planche XLIX.

Fig. 1. Moitié du chapiteau des colonnes qui appartiennent au portique du temple de la Victoire.

Fig. 2. Coupe de la corniche du mur qui lie les Propylées, d'un côté, au temple de la Victoire aptère, et de l'autre, à l'édifice qui fait face à ce temple.

Fig. 3. Chapiteau et base du piédestal qui porte l'inscription en l'honneur de M. Agrippa, et sur lequel il y avait autrefois une statue équestre.

La vignette placée au commencement de ce chapitre, présente, dans le milieu (voyez planche XVII, fig. 18), un bas-relief gravé d'après un dessin que l'on a trouvé attaché au plan des Propylées, et que M. Stuart destinait sûrement à un semblable usage ; mais il n'en a pas laissé de description. L'esquisse originale fait partie d'un livre qui contient un grand nombre d'autres esquisses, dessinées d'après des bas-reliefs antiques qui existent encore à Athènes. Au-dessus de celle-ci sont les mots *Agio Nicolo Tenaas;* ainsi c'est probablement dans une église grecque de ce nom que le monument a été trouvé.

Dans la vignette, ce bas-relief est accompagné de deux médailles : sur la première (fig. 19), on voit l'Acropole, les Propylées, le Parthénon et la statue colossale de Minerve, faite en bronze par Phidias, avec les dépouilles prises à Marathon. Selon le témoignage de Pausanias, ceux qui s'éloignaient du cap Sunium, voyaient encore, de la mer, le haut du casque et la pointe de la pique de cette statue. Au-dessous est située, dans le roc, la grotte dont nous avons parlé dans la description de l'Acropole (voyez page 10, lettre *e*). La statue de Pan, qui était placée dans cette grotte, portait un trophée, ainsi que nous l'apprend Lucien, dans son dialogue de Mercure et de Pan. Les Athéniens lui donnèrent cet attribut, parce qu'ils s'imaginaient qu'il les avait secourus à la bataille de Marathon, et qu'il y avait puissamment contribué à leur victoire, en répandant la terreur dans l'armée des Perses (1). La seconde médaille (fig. 20) représente la statue d'Hécate, faite par Alcamène, disciple de Phidias, qui était placée près du temple de la Victoire aptère.

La vignette qui termine ce chapitre (pl. XVII, fig. 21), offre le portrait de Périclès, ce grand homme d'état, qui pendant quarante ans déploya autant de valeur que de talents, dans l'administration des affaires publiques, et qui décora Athènes de ses plus beaux édifices, le Parthénon, les Propylées, l'Odéum, les Longs murs, etc. Ce portrait a été gravé d'après un buste antique de la collection de M. Townley, qui a bien voulu permettre qu'on s'en servît pour orner cet ouvrage.

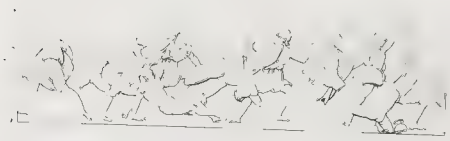
(1) M. Barthélemy a donné, dans l'atlas du Voyage du jeune Anacharsis, cette médaille, qui fait partie de la collection impériale. Il la cite dans son chap. XII, qui a pour titre *Description d'Athènes.* (*Note du trad.*)

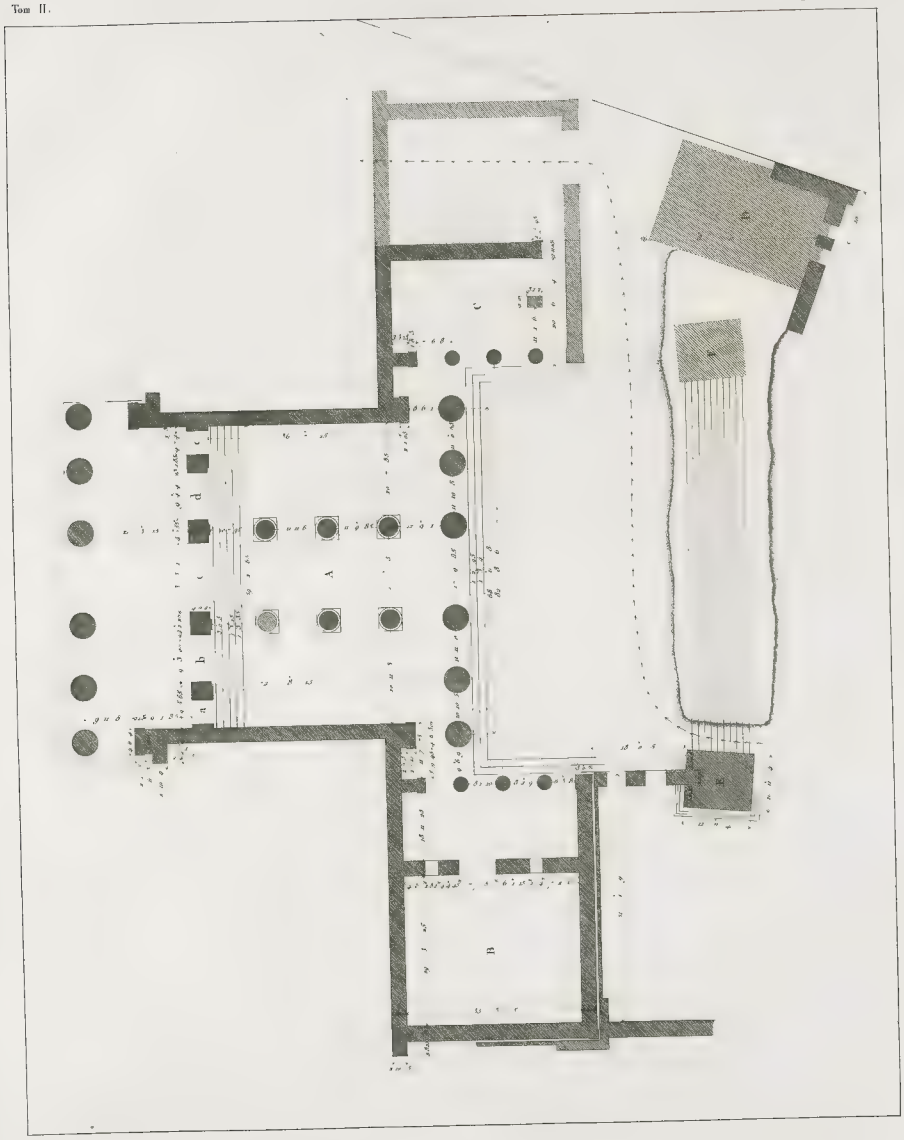
FIN DU DEUXIÈME VOLUME.

Fig 1

Fig 2

Fig 3




A
B
C
D
E
a
b
c
d

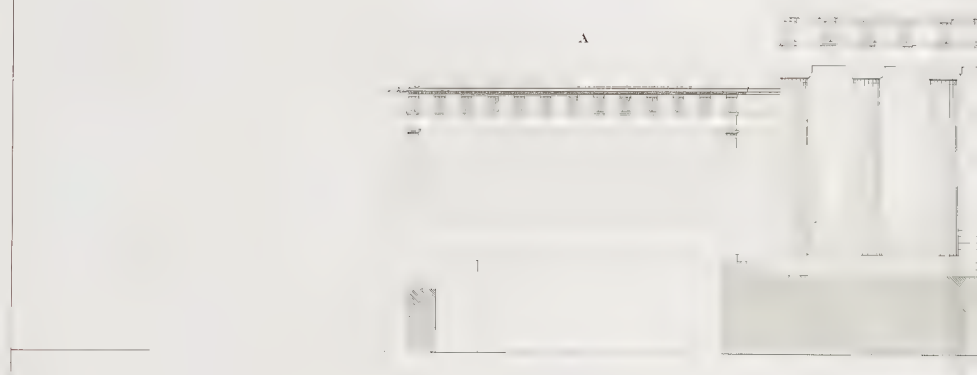
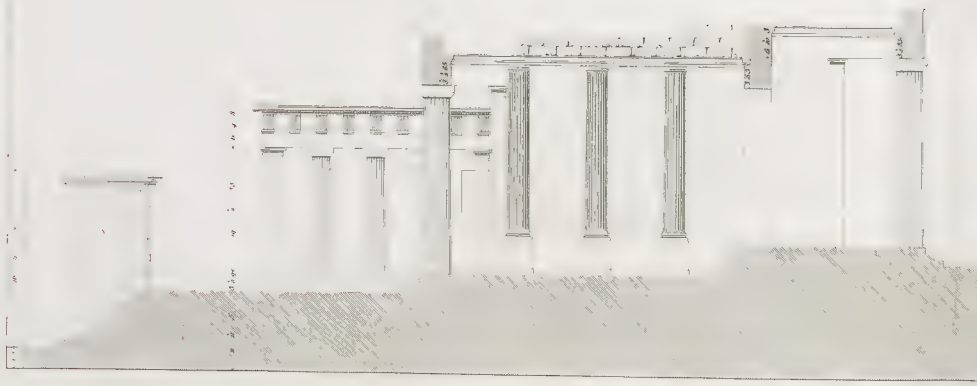


Fig. 2



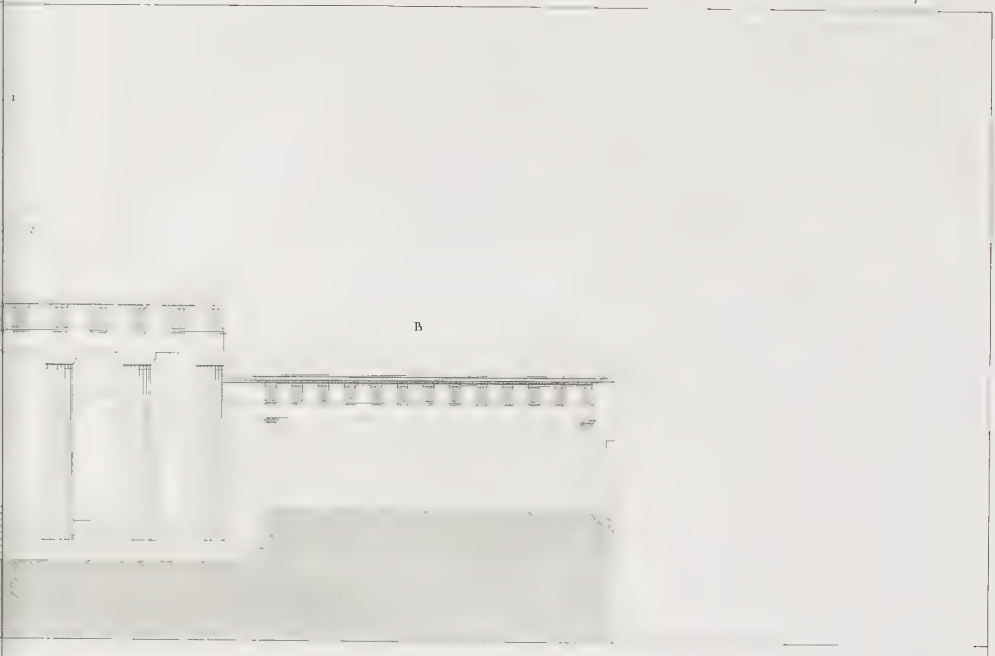
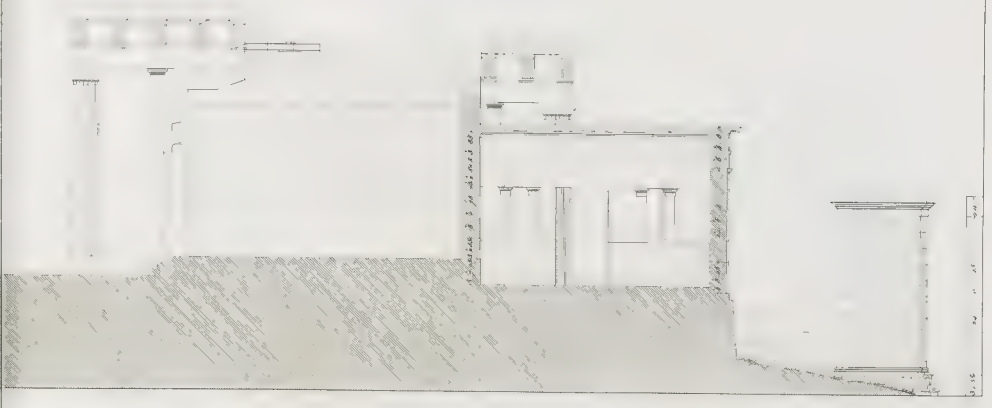


Fig 3



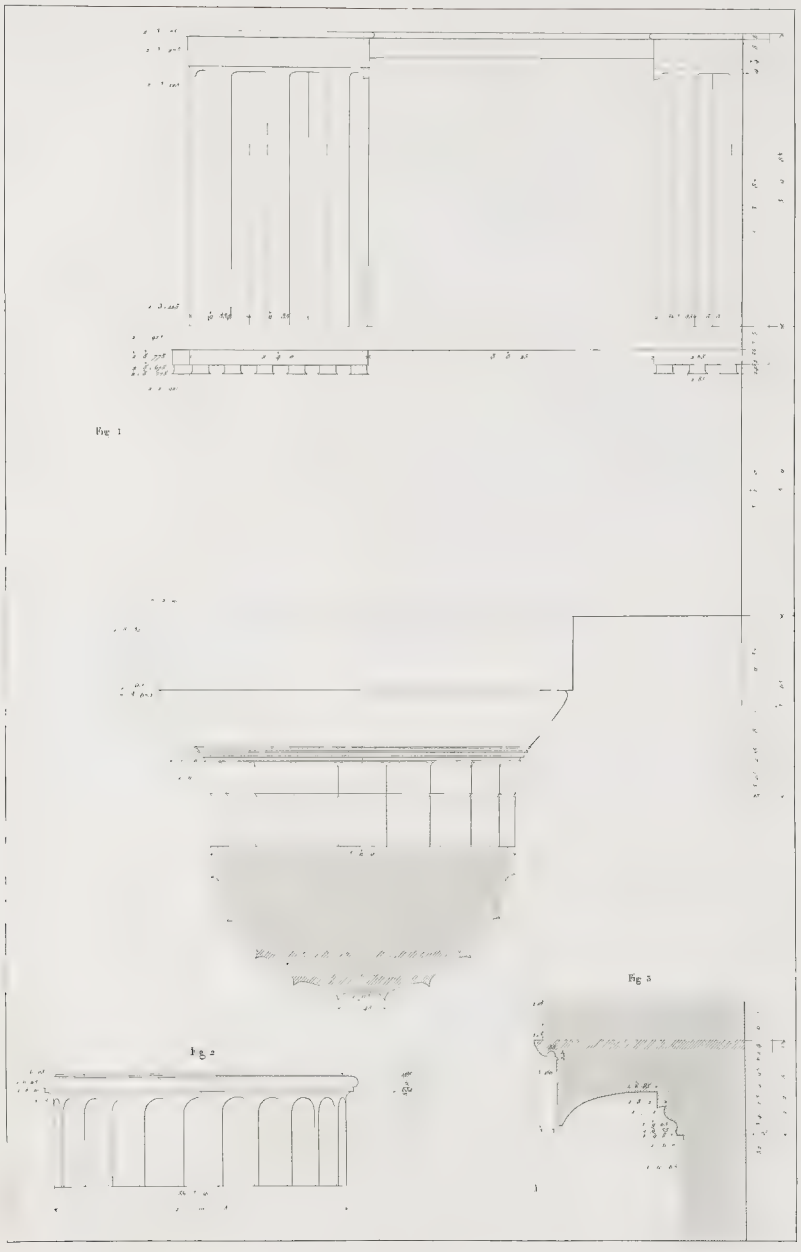
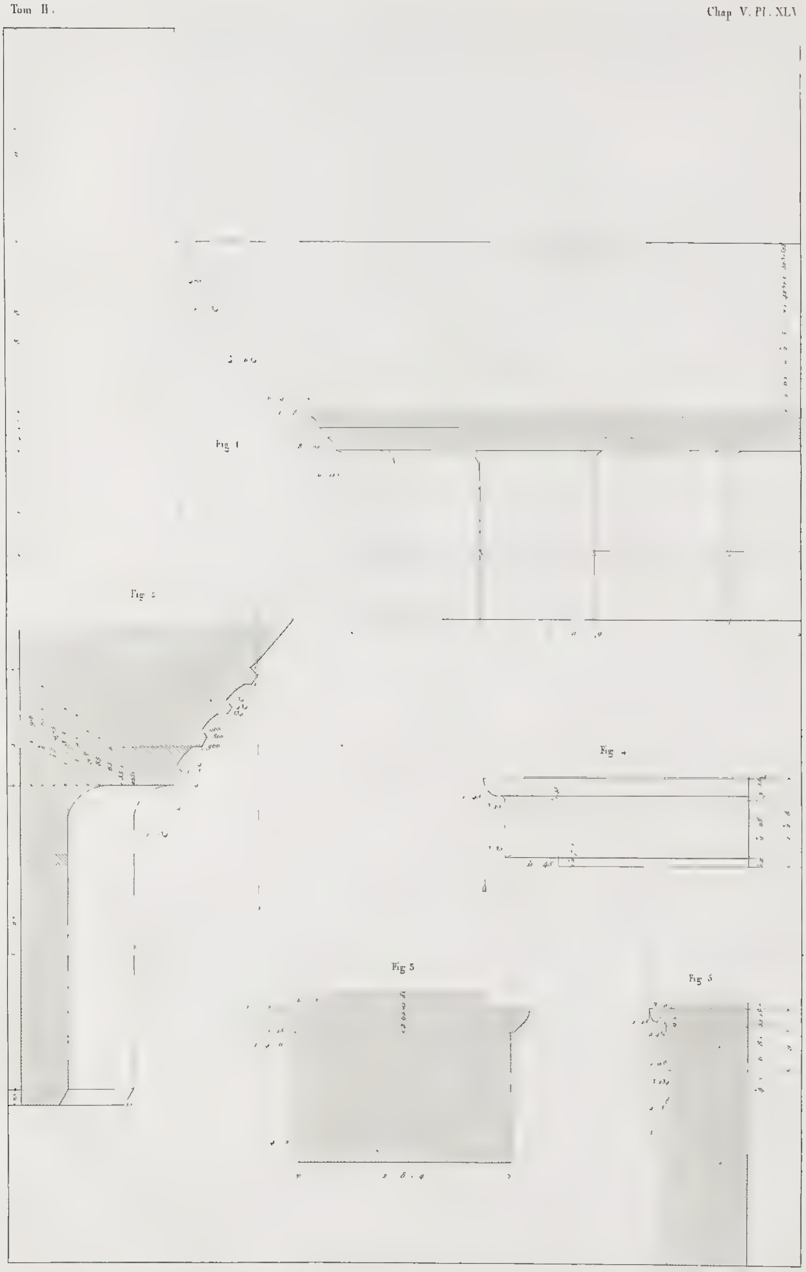


Fig 1

Fig 2

Fig 3

ECHELLES DE



ÉCHELLES DE

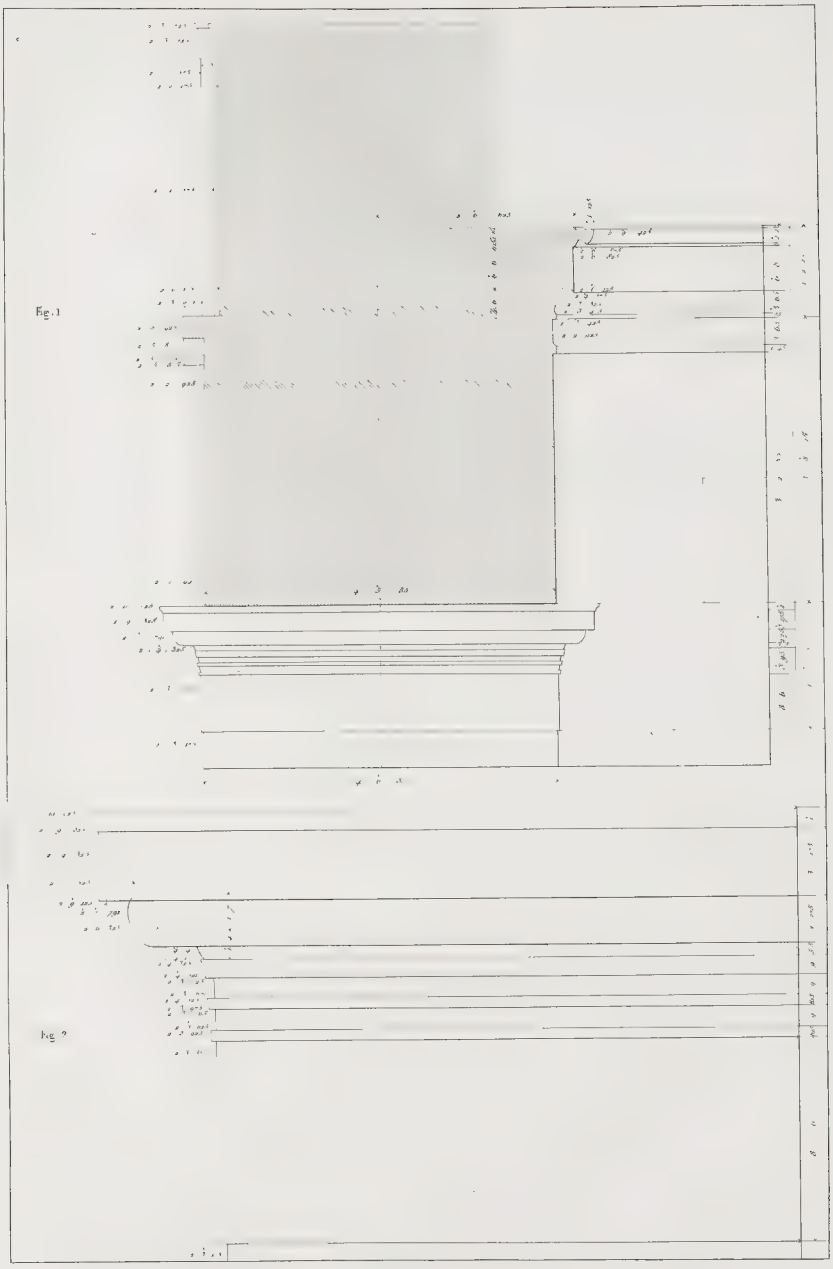


Fig. 1
Fig. 2

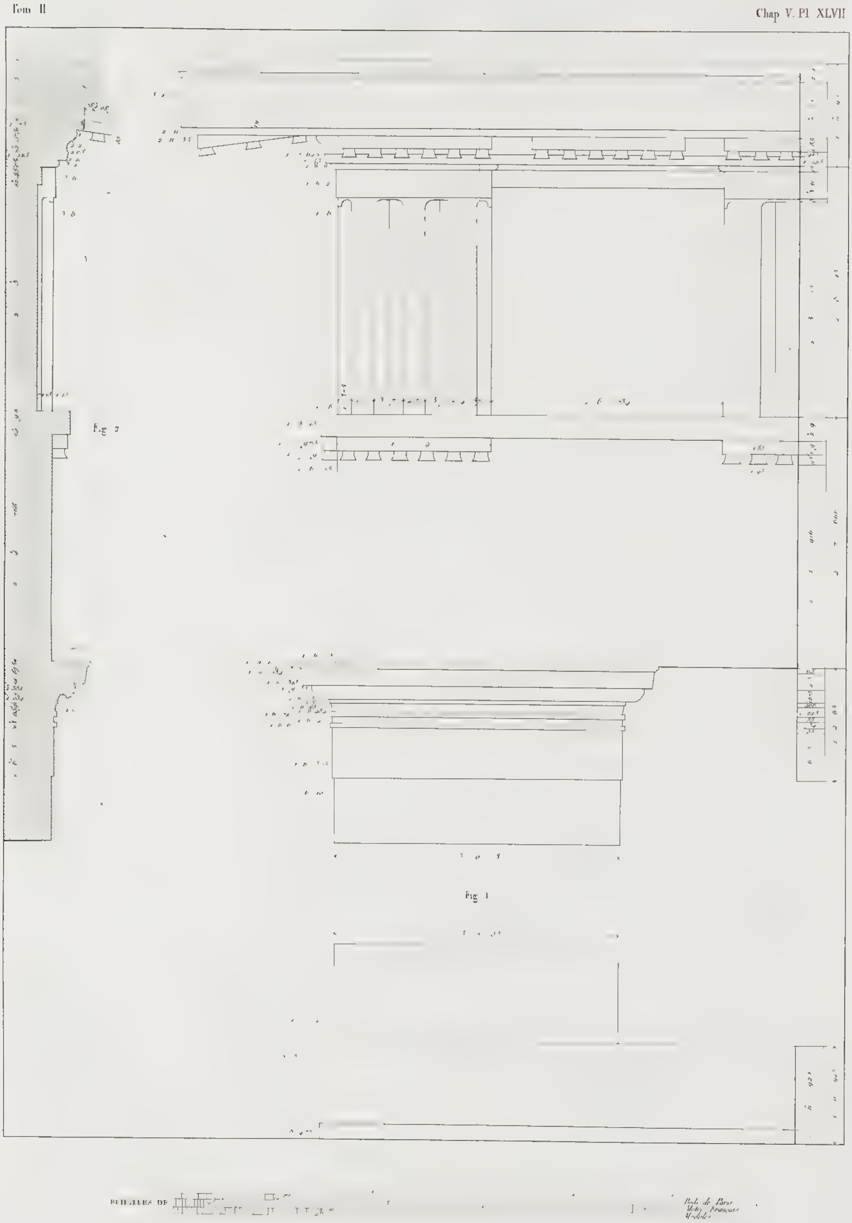


Fig 2
Fig 1
ECHELLES DE
Pieds de Paris
Metre français
Modules

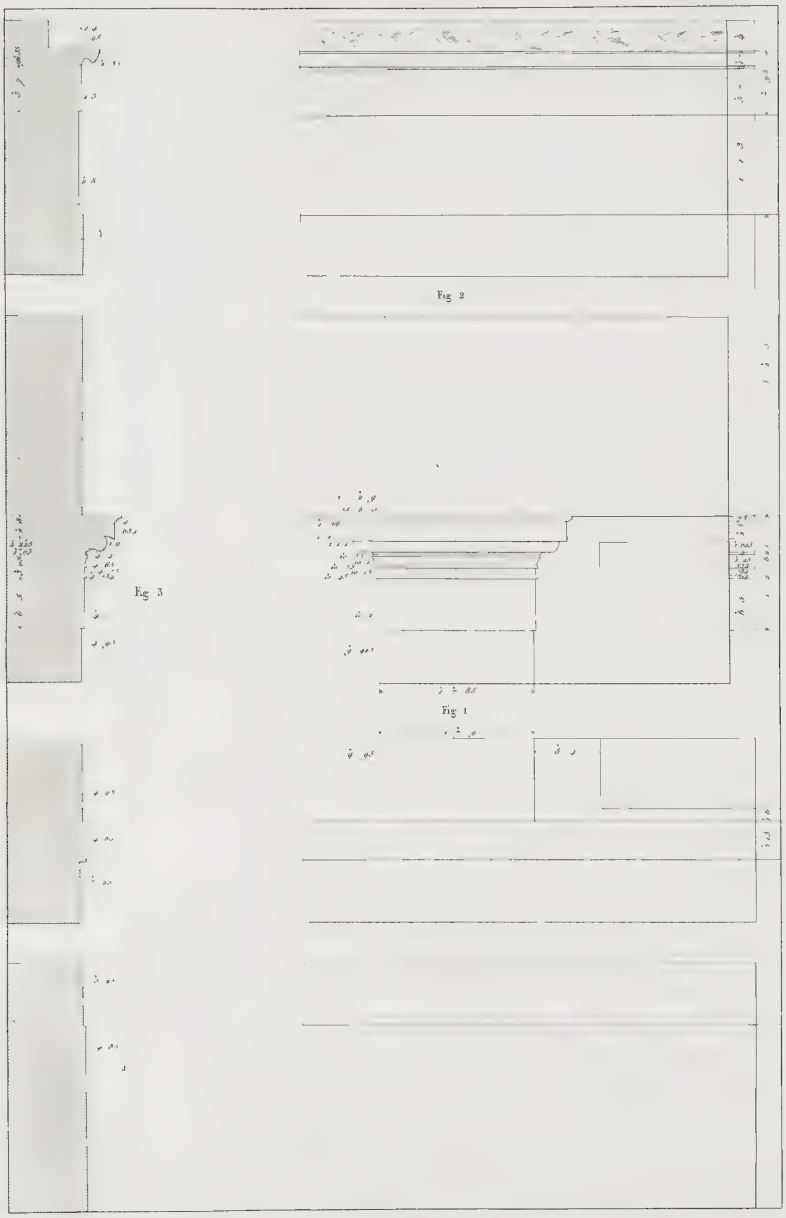
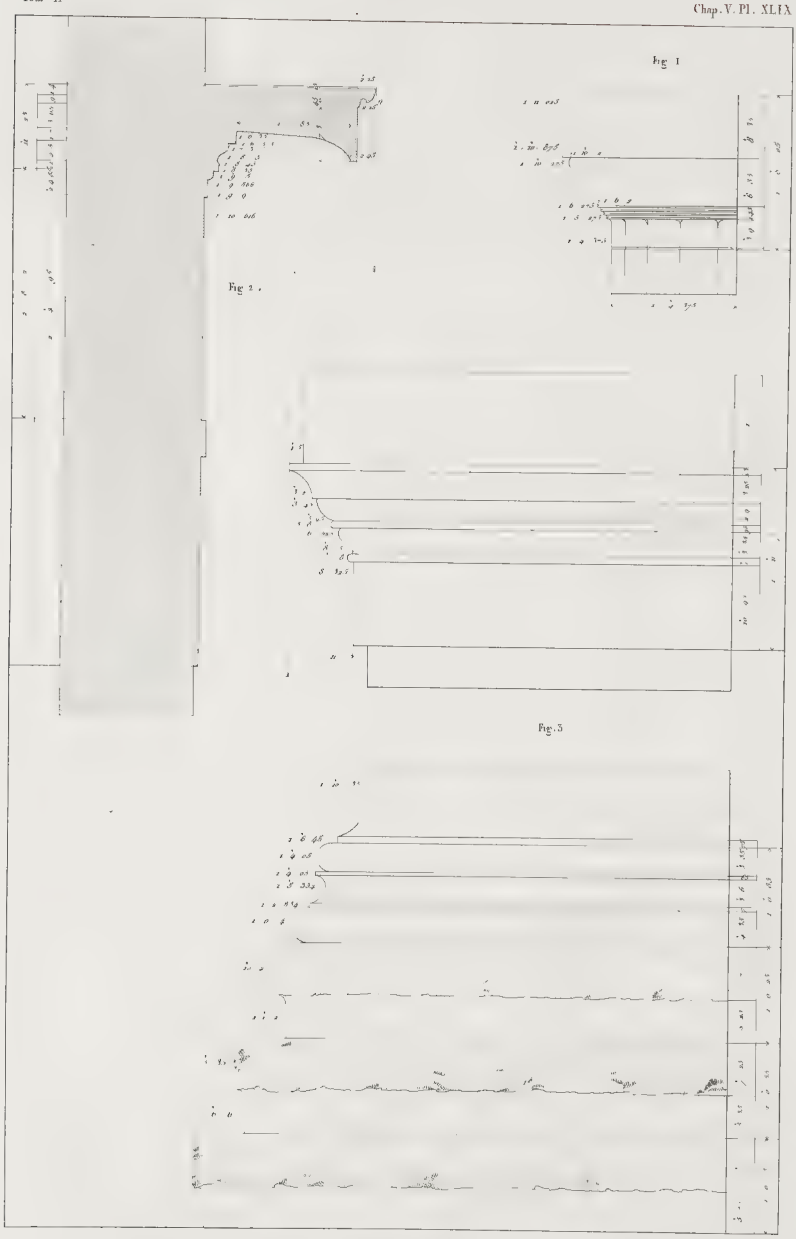


Fig 2

Fig 3

Fig 1

BIBLIOTECA DE Apolo de Belvedere Antique Francaise Medicée



ECHELLES DE … Pieds de Paris / Mètres Français

TABLE DES MATIÈRES

CONTENUES

DANS LE SECOND VOLUME.

Au Public 1

Introduction 3

Avertissement 7

L'Acropole, ou la citadelle d'Athènes 9

Chapitre Ier, Temple de Minerve, nommé Parthénon et Hécatompédon 15

Chapitre II, Temples d'Érechthée, de Minerve Poliade et de Pandrose 33

Chapitre III, Théâtre de Bacchus 41

Chapitre IV, Monument choragique de Thrasyllus 47

Chapitre V, Les Propylées 55

Les Planches de ce volume sont au nombre de quarante-neuf.

FIN DE LA TABLE DU SECOND VOLUME.

SPECIAL 85-B
OVERSIZE 3281
NA
280
.S93
1868
V.2
GETTY CENTER LIBRARY